universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

François Suarez de la Compagnie de Jésus

d'après ses lettres, ses autres écrits inédits et un grand nombre de document nouveaux

L' étudiant - le maitre

Scorraille, Raoul de

1912

Livre premier: l'étudiant dans le monde et en religion

urn:nbn:at:at-ubi:2-1392

LIVRE PREMIER

L'ÉTUDIANT

DANS LE MONDE ET EN RELIGION

CHAPITRE PREMIER

Enfance et Premières Études

Grenade — Salamanque

(1548-1564)

---

1. Les ancêtres. — 2. La famille et le foyer des Suarez de Tolede à Grenade. — 3. Naissance de François Suarez. — 4. Cléricature et études littéraires. — 5. Premières relations avec la Compagnie de Jésus. — 6. Départ de Grenade. — 7. Les Universités en Espagne. — 8. L'Université de Salamanque. — 9. François *Estudiante Canonista*.

1. — Dans l'ancienne capitale des Maures d'Espagne, à Grenade, au pied même de ce premier contrefort de la Sierra-Nevada qui porte l'Alhambra et ses jardins, une maison, dont la structure est d'un autre âge, offre aux regards l'inscription suivante, gravée sur sa façade :

« *Dans cette maison naquit, le 5 Janvier de l'an* MDXXXXVIII, *le Vénérable Père François Suarez, insigne commentateur d'Aristote et de saint Thomas, philosophe de grand renom, profond théologien, jurisconsulte distingué, défenseur si éloquent de la foi catholique qu'il mérita de recevoir du Saint-Siège le titre de* DOCTEUR ÉMINENT, *la gloire de l'Église, la lumière de la Compagnie de Jésus, l'honneur de l'Espagne et l'un des fils les plus illustres de cette cité.*

« *L'Excellentissime Ayuntamiento de Grenade dédia cette pierre commémorative à son très glorieux concitoyen. 1896* (1) ».

C'est à Grenade, en effet, que naquit François Suarez. Mais sa famille, d'un sang tout chrétien et tout espagnol, n'appartenait point par son origine et par ses antécédents à cette région, que le débordement des Musulmans avait si longtemps couverte et qu'il n'avait pas encore totalement abandonnée. Des auteurs la rattachent à l'antique souche des rois de Léon et de Galice (2) ; du moins paraît-il certain que, sortie de cette contrée où s'étaient réfugiées l'indépendance et la fortune du peuple vaincu, elle était d'abord descendue des Asturies dans la vieille Castille et s'était ensuite avancée jusqu'au fond de la Péninsule, en suivant les principales étapes de la conquête chrétienne et nationale. Le grand théologien devait lui apporter un renom aussi durable et aussi étendu que l'Église catholique : mais bien avant qu'il parût,

(1) L'inscription est placée sur la maison, auparavant n° 13 de la rue de *Pavaneras*, maintenant n° 17 de la rue *del Padre Suárez*. Voici le texte espagnol, composé par un prêtre distingué, Don Joaquin María de los Reyes, recteur du collège de Santiago, à Grenade, et professeur à cette université :

« *En esta casa nació, el v de Enero del año de* MDXXXXVIII, *el Reverendo Padre Francisco Suárez, insigne comentador de Aristóteles y de Santo Tomás, clarísimo filósofo, teólogo profundo, jurisconsulto notable, defensor tan elocuente de la Fe católica, que mereció ser llamado por la Santa Sede* Doctor Eximio, *gloria de la Iglesia, lustre de la Compañía de Jesús, honor de España y uno de los más esclarecidos hijos de esta ciudad.*

« *El excelentísimo Ayuntamiento acordó la dedicación de esta lápida á tan preclaro granadino. 1896* ».

On ne peut reprocher à cet hommage que d'avoir été trop lent à venir. Mais ce reproche n'atteint que les générations passées et honore la génération présente. Nous nous rappelons qu'en 1887, à Grenade même, le docteur Simonet, professeur distingué de cette université et auteur d'un éloquent éloge académique de Suarez, nous exprimait un étonnement, mêlé de quelque confusion, de ce que rien, dans la cité natale de Suarez, ne rappelât son souvenir. Pas la plus petite rue même qui portât son nom, moins favorisé que celui de Louis de Grenade. Et le savant professeur ajoutait que, lorsqu'il prononça son discours dans l'université, ce fut pour ses compatriotes comme une sorte de révélation. Depuis, et sous son inspiration sans doute, ses concitoyens, avec un patriotisme aussi impartial qu'intelligent, ont compris qu'un théologien tel que Suarez ne devait pas, au pays classique de la théologie et dans la patrie de saint Ignace, rester plus longtemps sans qu'un monument sensible signalât le lieu de sa naissance. Ils placèrent l'inscription sur la maison, et, de la *calle de Pavaneras*, ils firent la *calle del Padre Suárez*. D'autres, sans doute, achevant ce qu'ils ont eu le mérite de commencer, élèveront la statue du grand homme à la meilleure place de la cité, par exemple en face de cette cathédrale, bâtie au lieu même de la grande mosquée que l'épée des Suarez avait aidé à arracher au culte du faux Prophète.

(2) Voir entre autres Descamps : I^re^ part., c. 2. Nous rappelons que, pour les biographes mentionnés dans notre *Bio-bibliographie* initiale, les références ne donneront que le nom de l'auteur sans répéter le titre de l'ouvrage.

elle se trouvait déjà en possession d'une noblesse qui lui donnait un rang honorable dans le royaume de Castille. Les biographes s'arrêtent sur ce sujet avec une complaisance qui n'exclut point la sincérité. Ce qu'ils disent est tiré des histoires du pays et se trouve confirmé par un important document, auquel son origine même, voisine de notre héros, donne pour nous un intérêt particulier. En 1685, Don Juan Suarez de Toledo, petit-neveu de notre théologien, fit composer par les notaires publics la généalogie de sa maison, pour appuyer une requête qu'il présentait à Charles II (1). Ce roi, par lettres datées de Madrid, 12 juillet 1688, conféra au solliciteur le titre de Vicomte de Rias, motivant cette faveur par le résumé fidèle de la généalogie, dont l'exactitude se trouve, par le fait même, officiellement reconnue (2).

Elle débute ainsi :

« Don Juan Suarez de Toledo et Obregon, Seigneur du Majorat du Marchal, chef des maisons de Toledo et d'Obregon à Grenade, l'un des *Vingt-Quatre* de cette cité, représente ce qui suit à Votre Majesté : Sachant avec quelle équité Elle se plaît à récompenser les services de ses sujets, aussi bien ceux qu'ils ont rendus eux-mêmes, que ceux que rendirent

(1) *Memorial de la cálidad y servicios de Don Juan Suárez de Toledo y Obregón, Señor del Mayorazgo del Marchal y otros, Veinticuatro de Granada, al Rey nuestro Señor.* Por Don Alonso Nuñez de Castro, Coronista de su Magestad. — Un exemplaire imprimé se trouve à la bibliothèque de l'université de Salamanque.

Un érudit allemand, Gerard-Ernest de Frankenau, dans son ouvrage *Bibliotheca Hispanica Historico-Genealogico-Heraldica* (Lipsiæ, 1724), affirme que le susdit *Memorial* ne fut pas composé par Alonso Nuñez de Castro, mais par Juan Suarez de Toledo lui-même, dont il fait mention comme d'un généalogiste de valeur. Voici les lignes qu'il lui consacre :

Page 242, CDLXXII. — Don Joannes Suarez de Toledo et Obregon, Dominus del Marchal, nobilis aulicus (vulgo gentilhombre de la boca vocant) Caroli II, Hispaniæ Regis, a quo etiam Vice-Comes de Rias (qui Vice-Comitatus in granatensi situs est Regno) creatus est; Decurio item (veinticuatro vocant) urbis Granatensis, vir in studio præsertim genealogico apprime versatus, compilavit plurima.

Parmi ses ouvrages, il place : « Memorial de su Genealogia, sive supplicem de suis majorumque meritis et successione stirpis suæ genealogica libellum : qui etsi auctorem præ se ferat Don Alphonsum Nunnesium de Castro supra (XXIV, 34 et 599) laudatum, totus tamen ipsi nostro Joanni Suarezio debetur... Item : De familiis Urbis Regnique Granatensis nobilibus documenta... Latent adhuc in scriniis curiosorum inedita varia ab eodem elucubrata opuscula genealogica, quæ inter memorantur : Genealogia de la casa de Daran... — Genealogia de la casa de Obregon... — Genealogia de la casa de Gumiel... — Genealogia de la gran casa de Cueva... »

(2) *Testimonio del Titulo de Castilla denominado Vizconde de Rias.* — Archives du Marquis de Corbera et Vicomte de Rias, descendant des Suarez de Toledo. — Madrid. — Les quelques détails qui vont être donnés sur la famille de Suarez sont pris dans le *Memorial* généalogique, dans ce *Testimonio* et dans le biographe Descamps.

leurs ancêtres, dans le but d'exciter à les continuer ou même à les surpasser, il se voit obligé d'exposer à Votre Majesté les mérites qui s'unissent en sa personne et en sa maison. Il se flatte que Votre Majesté daignera les faire examiner et les récompenser comme il Lui paraîtra convenable, le mettant ainsi en état de servir Votre Majesté avec plus de décence et d'éclat. Et, jugeant que pour obtenir la faveur qu'il espère, il est nécessaire de montrer l'illustration de sa naissance, l'antiquité de sa famille, la distinction des alliances qu'elle contracta, il joindra à l'exposé de ses propres services le tableau abrégé de son ascendance, depuis que sa branche fut séparée du tronc des Comtes de Cedillo. »

Cette généalogie nous montre, jusqu'à l'époque où elle fut composée, cette famille se perpétuant par une descendance masculine durant une période de six siècles, mêlée à toute l'histoire héroïque de la Castille, exerçant d'honorables emplois ecclésiastiques, civils et militaires, illustrée souvent par des alliances avec les sangs les plus nobles, toujours prenant une part active aux guerres de la Péninsule, surtout contre les Maures, s'identifiant même si bien avec cette grande épopée nationale qu'elle en tira ses titres, ses domaines, son blason, ses patries successives et son honneur le plus pur.

Ainsi, au onzième siècle, le comte Munio Adefonso se distingue dans les campagnes de Ferdinand le Grand. Son fils, Alphonso Muños, se trouve en 1085 avec Alphonse VI au siège de Tolède, et reçoit, après la prise de cette ville, la terre de Ajofrin, qui le fixe dans la nouvelle conquête ; terre dont sa famille porta longtemps le titre nobiliaire avec celui de Tocenaque, et qui, à la fin du quatorzième siècle, fut donnée, par la femme et héritière du dernier représentant de la branche aînée, à l'image miraculeuse de Nuestra Señora del Sagrario de Toledo.

Munio Alfonso, fils de ce premier seigneur de Ajofrin, périt dans un combat contre les Maures. Les vainqueurs portèrent sa tête de côté et d'autre, non seulement en Espagne mais jusqu'en Afrique, pour exciter le courage des leurs par un trophée qui attestait la fin d'un ennemi redouté. Plus tard, en 1212, le sixième seigneur d'Ajofrin, Pero Ruis, combattait à la bataille de Las Navas de Tolosa, et, en souvenir de la croix, présage de victoire, qui, selon les uns, apparut dans le ciel, qui, selon d'autres, sauva miraculeusement de la mort le prêtre qui la portait dans les rangs

ennemis (1), il ajouta à ses armoiries une croix d'argent sur champ d'azur (2).

2. — Trois siècles après, en 1492, pour les Suarez de Toledo — car, par suite d'alliances et d'héritages, ce titre était devenu celui de la famille, — la prise de Grenade fut, comme l'avait été pour leurs ancêtres celle de Tolède, l'occasion de nouveaux services, de nouveaux agrandissements et d'une nouvelle émigration. La génération qui existait à l'époque de ce grand événement, l'avant-dernière avant celle du théologien, paraît avoir été batailleuse entre toutes. Nous n'y trouvons, un seul excepté peut-être, que des chevaliers guerroyeurs : le Capitan Hernan Lopez, duquel le père dit dans son testament : « Que Dieu ait son âme ! on me l'a tué à la bataille de Toro contre le roi de Portugal », Garcia Alvarez de Toledo, qui périt de la main des Maures au siège de Bara, Rodrigo de Toledo, qui se distingua dans la conquête de Loja et y reçut un domaine, Juan Suarez de Toledo, vaillant officier, que les rois catholiques employèrent, avec une confiance qui ne fut jamais trompée, dans la campagne de Grenade et dans leurs autres guerres d'Espagne ou d'Afrique. Ainsi, en 1509, il recevait du roi Ferdinand cet ordre qui est tout à son honneur :

« Vous aurez appris déjà que le Révérendissime Cardinal d'Espagne, Fray Francisco Ximenez de Cisneros, archevêque de Tolède, mû par le zèle qui l'anime pour les intérêts de notre sainte foi catholique, part en qualité de capitaine général pour l'expédition que Nous avons ordonné de faire contre les Maures d'Afrique ; et parce que Nous savons que vous êtes un homme tel que le demande cette guerre et apte à vous y rendre utile au service de Dieu Notre-Seigneur et de Nous, pour cela Nous vous mandons et ordonnons de vous rendre auprès dudit cardinal et de partir avec lui. »

Un autre frère de ces chevaliers, Alonso de Toledo, avait rempli, pendant le siège de Grenade, des fonctions importantes auprès des Rois Catholiques, qui ne se montrèrent point ingrats envers lui. La ville prise, les mosquées aussitôt purifiées et

(1) Mariana, *Historia de España*, l. XI, c. 24.

(2) « Las armas de los Suárez de Toledo son un escudo de quatro quarteles : en el primero y ultimo una Cruz de Calatrava de plata en campo azul ; y en el segundo y tercero quartel, un castillo de azero en campo de oro. » Descamps, I^re^ part., c. 3.

consacrées au vrai Dieu en actions de grâces, les vainqueurs s'occupèrent de récompenser ceux qui avaient travaillé avec eux à cette conquête. Or, parmi les actes des rois Ferdinand et Isabelle, se trouve le suivant :

« Au licencié Andrés Calderon, notre Correjidor en la cité et royaume de Grenade, Alcade de notre palais et de notre cour. Reconnaissant les nombreux et bons et loyaux services que Nous a rendus Alonso de Toledo, notre majordome ; et ceux que son père le Jurat Alonso Suarez de Toledo rendit au Seigneur roi Don Enrique notre frère, que Dieu ait en sa gloire ; et ceux que rendit son aïeul, le noble et honorable Pedro Lopez de Toledo, Contador Mayor du seigneur roi Don Juan notre père, de glorieuse mémoire, que Dieu ait pareillement en sa gloire ; et tous ceux que ses autres ancêtres rendirent aux seigneurs rois qui furent les nôtres : Nous avons jugé bon de lui faire don, ainsi que Nous le faisons par le présent acte, des maisons, vignes, terres, oliveraies et bains, que possédait le maure Mahomad Abenandid dans la alqueria de la Zubia, au territoire et juridiction de cette cité. Et ainsi, dès que cette Cédule vous aura été présentée, vous livrerez et ferez livrer audit Alonso de Toledo ledit domaine, pour qu'il le possède en bien propre, lui et ses héritiers. »

Retenu par ce don royal, Alonso de Toledo resta à Grenade, avec l'intention si arrêtée de s'y fixer, qu'il fit bientôt vendre les biens dont il avait hérité à Tolède et son domaine seigneurial de Tocenaque. Il fut le grand-père du théologien. C'est donc aux instincts guerriers et à l'esprit chevaleresque de sa race que François Suarez dut sa belle et poétique patrie. Est-il téméraire de croire qu'il leur dut aussi son génie et sa mission providentielle? Là où l'atavisme physique n'a rien à voir, ne peut-il pas y avoir place encore pour une sorte d'atavisme de l'ordre moral? Certes, ces chevaliers castillans étaient tout autre chose que des théologiens. Mais, l'âme remplie de cette vieille foi que des siècles de lutte avaient fait pénétrer de plus en plus dans les cœurs et dans les mœurs, ils couraient aux champs de bataille, emportés par le zèle chrétien autant que par l'amour de leur pays. Pour eux comme pour nos anciens croisés francs, ces guerres étaient œuvres de religion. Peut-être Dieu voulut-il payer tout le sang, versé pour sa cause par ces fortes générations, mieux que n'avaient pu le faire les rois de la terre avec leurs domaines et leurs titres, en faisant sortir d'elles un défenseur de la foi, plus

puissant à lui seul par sa plume, qu'ils ne l'avaient été tous ensemble par leur épée. Désormais il ne sera plus question dans ce livre de guerres et de combats ; ou si parfois on y rencontre encore des luttes, ce ne seront jamais que des luttes d'idées et de doctrines.

Établi avec sa famille à Grenade, Alonso de Toledo y exerça les charges de trésorier général de l'armée pour le royaume de Grenade et de surintendant général des palais que Charles-Quint fit construire dans l'Alhambra. Avant de mourir, il fonda et dota, dans l'église des Franciscains de Grenade, la chapelle de saint Jean-Baptiste, où il fut enterré ainsi que son frère Don Juan Suarez de Toledo. De ses trois fils, l'un, Jean Suarez de Toledo, entra dans les ordres et fut chanoine à Grenade. Un autre, Balthazar Suarez, suivit la carrière des armes et se distingua dans la conquête d'Oran et dans celle de la Navarre. L'aîné, Gaspar Suarez de Toledo, le père de celui dont nous écrivons l'histoire, né en 1500, succéda à Alonso comme chef de la famille, et se maria avec Doña Antonia Vazquez de Utiel (1).

Ils eurent quatre fils : Jean Vazquez de Toledo, qui resta dans le monde et continua la lignée ; François Suarez le théologien ; Gaspar Suarez de Toledo, que nous verrons entrer après son frère dans la Compagnie de Jésus ; et Pedro Suarez Vazquez, qui mourut jeune, disent simplement les historiens. Un mot de Suarez nous le fait, semble-t-il, un peu mieux connaître. La formule d'admission, qu'il écrivit plus tard en entrant dans la Compagnie, renferme ces mots : « Il a trois frères, dont l'un religieux ». Ce religieux ne pouvait pas être Gaspar, le futur Jésuite, qui n'avait que quatre ou cinq ans au moment où cette formule était rédigée. Ce ne peut donc être que ce Pedro, à peine entrevu par les historiens. Mais dans quel ordre entra-t-il, qu'y fit-il, quand mourut-il, rien ne nous l'apprend (2).

Gaspar de Toledo et Doña Antonia Vazquez eurent aussi

(1) La famille de la mère de notre théologien était, comme celle du père, des plus honorables et des plus estimées à Grenade. V. Descamps, I^re^ part., c. 2.

(2) Descamps, le seul biographe qui donne son nom de Pedro, dit qu'il fut le troisième des fils et qu'il naquit en 1550 (I^re^ part., c. 1). Il aurait donc été déjà religieux à quatorze ans, en 1664, date de l'entrée de François au noviciat !...

quatre filles, Doña Catalina Suarez, qui se maria avec Don Juan de Trillo, alcade et gouverneur des château et ville de Carcabuey, et Iñes, Marcelana, Maria, qui toutes les trois furent religieuses au couvent des Hiéronymites de Santa Paula de Gremade et y vécurent saintement. Doña Maria surtout y laissa le souvenir, vivant encore longtemps après elle, d'une vertu éminente, récompensée par des faveurs extraordinaires.

Ainsi, sur huit frères et sœurs, six se consacrèrent à Dieu. Dans la génération suivante, celle des neveux et nièces de Suarez, la proportion sera la même : trois fils sur quatre et deux filles sur trois ; en tout, dans l'une et dans l'autre, sur quinze personnes onze vocations ecclésiastiques ou religieuses. Ne semble-t-il pas que cette forte et noble race se soit prise, dès qu'elle vit sa patrie terrestre reconquise, à tourner de plus en plus ses aspirations vers la patrie céleste? D'ailleurs, ceux-là mêmes qui restaient dans le monde y donnaient l'exemple d'une vie toute chrétienne, comme cette sœur mariée de François, Doña Catalina de Trillo, qui, dans la petite ville de Carcabuey, tous les matins, après avoir rempli ses devoirs de piété envers Dieu, descendait du castillo pour exercer envers les hommes les œuvres de charité. Ses serviteurs l'accompagnaient, chargés de vivres, de remèdes, de vêtements. Elle allait de maison en maison, faisant elle-même la distribution, soignant les malades, donnant à manger aux infirmes, et ne remontait à son castel qu'après avoir épuisé ses ressources et les misères à soulager. Ce fut là, pendant plus de trente ans, l'emploi de son temps et de sa fortune (1).

Telle était la chrétienne et généreuse famille dont Suarez devait recevoir le sang et les traditions. A la considération dont elle jouissait, s'ajoutait une situation matérielle qui lui permettait de soutenir dignement le rang qu'elle s'était acquis. La formule d'admission de Suarez au noviciat, signée par lui, portera, à la suite du nom de ses parents, cette mention : « Ils ont largement de quoi vivre ». Ce sera la réponse à une question qui est faite à tout candidat, nul ne pouvant être admis qu'autant que son aide n'est pas indispensable pour la subsistance de son père ou de sa

(1) Descamps, Ire part., c. 1.

mère (1). Un état du noviciat, dressé à la même époque, s'exprime en ces termes encore plus précis :

« Le Frère François Suarez, fils de parents distingués et riches ; son père est le licencié Gaspar de Toledo, avocat à Grenade, dont la fortune dépasse 30.000 ducats (2). »

D'après la valeur la plus probable du ducat à cette époque, c'était un patrimoine de cent mille francs au moins, fortune regardée alors comme considérable, surtout aux mains d'un homme qui exerçait une profession lucrative. Profession tout autre que celle des armes : c'est que déjà, dans l'Espagne unifiée, pacifiée et en pleine possession de ses colonies, les fils de familles nobles se portaient de plus en plus à servir autrement que par l'épée leur roi et leur pays. L'ère de la Chevalerie approchait de sa fin.

La demeure patrimoniale, la *casa solar*, des Suarez de Toledo fut-elle réellement celle que lui assigne aujourd'hui l'inscription, reproduite aux premières lignes de cette histoire ? En 1887, à nos questions réitérées, des érudits de Grenade répondirent que nul indice ne permettait de reconnaître l'ancien foyer des Suarez. Mais alors et depuis longtemps le grand homme restait un peu oublié dans sa propre patrie. Comment se serait-on occupé de sa maison alors qu'on ne s'occupait pour ainsi dire pas de lui ? Dans ces dernières années, des recherches ont été faites et elles paraissent avoir abouti à des résultats certains. Quelques indications topographiques, éparses dans les anciennes biographies, telles que dépendance de la paroisse de Sainte-Scolastique, voisinage du couvent des Franciscains, contiguïté à une place publique, se sont trouvées, pour la maison désignée, d'une parfaite exactitude. De plus, à l'intérieur, une très vieille boiserie porte l'écusson de la famille. Enfin les actes officiels concernant cette maison

(1) « An superstites habeat parentes ? Pauperes-ne sint an divites ? An commode habeamt quod satis illis sit ad statum vitæ suæ ? » (Interrogationes communes pro omnibus a P. Nadal adhibitæ : 1561-1568. *Monum. hist. Soc. Jesu : Epist. Patris Nadal*). C'est la question prescrite par saint Ignace, *Exam. gen.*, c. III, n° 2.

(2) Arch. centr. Soc. Jes. : Castell., *Catalogi Breves. 1559-1576*. Ces *Catalogi Breves* du personnel de chaque maison étaient alors dressés et envoyés tous les quatre mois au provincial et au général, en exécution d'une prescription de saint Ignace. v. Constit., VIII[e] part., c. 1, litt. N.

T. I face page 13.

Ancienne Maison de Suarez de Toledo, à Grenade.

3. — La date de la naissance de Suarez, marquée par l'inscription, 5 janvier 1548, doit-elle être acceptée? Tous les biographes la donnent et contre elle nul doute sérieux n'a été soulevé. Nous aurions cependant voulu la confirmer par quelque document officiel : nous n'y sommes pas parvenu. Les anciens catalogues de la Compagnie de Jésus n'indiquent en général l'âge des religieux que par le nombre des années. Les listes des étudiants de Salamanque ne consignent que les noms et les lieux d'origine. Nous sommes allés à la source la meilleure d'ordinaire en pareil cas, aux registres des paroisses. Celle de Sainte-Scolastique à Grenade, dont l'église, détruite en 1837, a été remplacée par celle de l'ancien couvent des Dominicains, devenu lui-même caserne d'artillerie, conserve les *Libros de Bautismos* depuis 1529. Par malchance, il s'y trouve, de 1541 à 1555, une lacune dont le milieu correspond précisément à la naissance en question (1). Au reste, redisons-le, ces recherches ne sauraient aboutir qu'à satisfaire une curiosité superflue. Car la date n'est point douteuse.

Mais que penser et que dire de certaines circonstances prodigieuses et prophétiques, qui auraient marqué cette naissance, au dire de quelques biographes ? L'un d'eux, et ce n'est pas le moins sérieux, Sartolo, en fait le récit suivant :

« L'année 1548 venait de s'ouvrir ; l'Église était gouvernée par Jules III, la Compagnie de Jésus par son fondateur et patriarche saint Ignace, la Monarchie espagnole par Charles V, qui avait réuni, dociles sous un même joug, les Lions et les Aigles. C'était le temps qu'avait fixé le Ciel pour donner un nouveau soleil au monde, pour le glorifier par la naissance de François Suarez. On était au matin du 5 janvier, veille de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, jour vraiment heureux pour l'Église, pour l'Espagne, pour la Compagnie, car il allait donner à l'Église militante un valeureux champion qui la défendrait par sa plume invincible, à la nation espagnole un grand homme dont la gloire augmenterait la sienne, à la Compagnie de Jésus un Docteur excellent qui l'illustrerait par son incomparable sagesse. Le Ciel fit connaître combien il appréciait lui-même le présent qu'il faisait à la terre ; et pour montrer qu'il prenait part à l'allégresse commune, il plaça ce jour au nombre des plus fortunés en y faisant briller, non cet éclat de l'antique pierre blanche dont on marquait les jours heureux, mais les rayons d'une nouvelle étoile. La naissance de l'enfant,

(1) *Libro de Bautismos de la Iglesia Parroquial de Santa Escolastica desde el año de 1529 hasta 1541 y desde 1555 hasta 1584.*

qui, le matin, paraissait imminente, se fit attendre tout le jour. Enfin le Ciel voulut lui-même l'annoncer. Le soleil s'était couché et la nuit s'était épaissie, lorsque, sur la maison, apparut un astre d'une telle grandeur et d'un tel éclat, que, sur la place et dans les rues voisines, on aurait pu croire que le jour suivant s'était déjà levé. Le météore resta fixé au même point, dissipant de ses rayons les ombres de la nuit, jusqu'au moment où, l'enfant étant venu au monde, il disparut, comme pour laisser le nouveau-né répandre sur la terre sa propre splendeur (1). »

Ce lyrisme quelque peu naïf témoigne au moins de la bonne foi de ce biographe. Elle est la même chez tous les autres qui ont reproduit le fait. Le récit étant tout à l'honneur de notre théologien, nous ne demanderions pas mieux que d'y souscrire simplement. Mais après le silence gardé par tous les historiens précédents, il faudrait, pour appuyer le dire de Sartolo, autre chose qu'un témoignage unique, postérieur de plus d'un siècle à l'événement et accepté sans examen (2). La défiance s'accroît encore de la facilité avec laquelle les faits semblables se multiplient sous la plume des écrivains de cette époque et de cette école. Ainsi, plus tard, quand Suarez viendra à Rome, son principal historien, Descamps, nous fera voir un météore illuminant la maison professe des Jésuites, au moment où il en franchira le seuil. Même prodigalité de merveilleux envers d'autres grands hommes. Pour ne citer que le plus voisin du nôtre, les biographes de Gabriel Vazquez le font naître, deux ans plus tard, avec une croix empreinte sur l'épaule et une sorte d'auréole tracée sur la tête ; ils le feront mourir aux lueurs d'une flamme miraculeuse, qui, de la maison funèbre, s'élèvera dans les airs (3). Chez ces auteurs, ce

(1) Sartolo, l. I, c. 2.

(2) Voici ce témoignage d'après Sartolo :

« Le Père Joseph de Madrid, Jésuite, qui occupa les principales charges de la province d'Andalousie, aimait à raconter à ses élèves ce prodige dont il avait trouvé le souvenir vivant encore dans le peuple. Plus tard le docteur Don Juan de Leyba, premier chapelain du Roi, à Grenade, qui avait plusieurs fois entendu ce récit, en parlait en ces termes dans une lettre écrite à Don Juan Suarez de Toledo, Vicomte de Rias, et petit-neveu de Suarez : « *Mon maître, le Père Madrid, dont je fus l'élève en 1642, suivait en tout les principes et la doctrine divine du Docteur Eminent, de ce prince de la théologie ; c'est de sa bouche que j'appris l'événement qui marqua la naissance de votre grand-oncle, et dès lors je me pris à vénérer jusqu'aux murs et au seuil de votre maison.* »

Sartolo avait eu sans doute communication de cette lettre de Juan de Leyba ; mais si le témoignage qu'elle renferme prouve assez peut-être que le Père Madrid croyait à la vérité du fait, il ne prouve pas qu'il eût pour y croire des raisons bien solides.

(3) *Varones Ilustres de la Compañia de Jesús. — Gabriel Vazquez.*

n'est pas supercherie, c'est enthousiasme et simplicité. Pleins d'admiration pour leurs héros, il leur semblait que le ciel et la terre, les admirant comme eux, dussent recourir pour les honorer aux signes les plus extraordinaires, comme ils épuisaient eux-mêmes, pour les exalter, toutes les ressources de leur rhétorique. Sans doute ces manifestations divines sont toujours possibles ; dans certains cas elles seraient vraisemblables, comme à l'apparition d'un homme qui fut en réalité une lumière de l'Église. Mais l'histoire compte pour rien ce qui n'est que possible et pour peu de chose ce qui n'est que vraisemblable. Toutefois, ne dût-on voir dans ces récits qu'une suggestion de l'enthousiasme ou que de pieux emprunts faits, en vertu de quelque analogie, à des légendes de saints, il y avait lieu de les signaler. La bonne foi même et la crédulité avec lesquelles ils ont pu être imaginés par les uns, acceptés par les autres, attestent toujours à quel point ceux qu'ils concernent étaient regardés comme des hommes extraordinaires.

Mais à quel titre, si ce n'est comme exemple curieux du goût de l'époque, mériteraient-elles d'être citées, ces interprétations fantaisistes de circonstances, vraies cette fois, mais naturelles, qu'à tout prix on veut rendre surnaturelles et prophétiques (1)? Si Suarez apparut au moment où l'Église commençait à célébrer la fête de l'Épiphanie, c'est qu'il devait être, lui aussi, une autre étoile, semblable à celle qui guida les Mages vers Notre-Seigneur et sa sainte Mère. S'il naquit en la fête de saint Télesphore, pape et martyr, c'est qu'il devait être un vaillant défenseur de la chaire de Pierre contre l'hérésie. S'il commença à vivre au jour où le martyrologe fait mémoire de saint Siméon Stylite, c'est qu'il devait s'élever au sommet de la science et de la vertu, comme sur une haute colonne. S'il vint au monde dans la paroisse de Sainte-Scolastique, c'est qu'il était destiné à devenir un des plus grands docteurs scolastiques. Enfin, s'il reçut le nom de François, c'est que, en même temps que chérubin par la science, il devait être aussi séraphin par la charité ; dernier rapprochement que nous ne prétendons pas traiter, comme les autres, de pieuse puérilité. Nous savons en effet que de très réelles relations peuvent exister entre

(1) Descamps, Ire part., c. 4.

la vertu d'un homme et la sainteté du patron spécial qui lui fut donné au baptême. Les Suarez de Toledo, tout voisins du couvent de Saint-François, paraissent avoir eu une particulière dévotion pour le grand patriarche d'Assise : on a vu qu'ils lui avaient fondé, dans l'église de l'ordre, une chapelle où ils avaient leur sépulture. Cette dévotion dut inspirer le choix du nom donné à l'enfant, et ce nom dut lui rappeler plus tard qu'il était l'héritier privilégié de cet attrait de famille et des grâces qui en découlaient.

Il est moins facile d'expliquer pourquoi notre théologien ne reçut ou ne prit jamais, même dans les documents officiels, d'autre nom patronymique que celui de Suarez. On doit remarquer d'ailleurs qu'il y eut alors dans la famille une diversité de noms qui peut paraître étrange. Le frère aîné portait le nom de Jean Vazquez de Toledo, combinaison de celui du père et de celui de la mère ; le second ne s'appela que François Suarez, nom mutilé de la lignée paternelle ; un autre fut Pedro Suarez Vazquez ; le quatrième, tantôt Gaspar Suarez de Toledo, tantôt simplement Gaspar de Toledo. « C'est, dit à ce sujet le biographe espagnol Descamps, un usage assez répandu que, s'il y a dans une famille plusieurs enfants, ils ne portent pas, ou ne portent pas tous, le nom même du père, mais aussi celui de la mère ou de la grand'-mère ; sans parler de l'ancienne coutume d'après laquelle les familles nobles prenaient le titre des domaines qui étaient sous leur dépendance. Ainsi nous avons vu les ancêtres de Suarez porter le titre de seigneurs de Ajofrin ou de Tocenaque. » Quelle que soit l'explication du fait, il convenait de le signaler. En effet, le nom de Suarez, le seul attribué à notre théologien, étant déjà assez répandu en Espagne dès cette époque, il s'y est rencontré, au dedans et au dehors de la Compagnie, plusieurs Suarez, et même plusieurs François Suarez, assez marquants pour que l'histoire en ait gardé le souvenir. On est exposé parfois à les prendre l'un pour l'autre : confusion que les auteurs, même les meilleurs, n'ont pas toujours évitée (1).

(1) Descamps, I^re^ part., c. 19, donne un acte notarié où notre théologien est appelé Francisco Suarez Vazquez. Le nom n'est pas toujours écrit de la même manière. La forme vraie, qui est celle des signatures autographes, est *Suarez*. Mais souvent, surtout chez les auteurs portugais, on trouve Soarez. La diversité est plus grande encore chez les auteurs latins : Suares, Suarius, Suaresius, Soares, Soarius. Comme exemple des confusions bio-

4. — De l'enfance de Suarez nous savons peu de chose. Son éducation dut être celle que pouvait recevoir un enfant dans une famille toute chrétienne où les exemples des parents inspiraient une foi vive, dans une maison honorable où la distinction et la richesse n'avaient point altéré la simplicité des mœurs. Qu'une excellente nature se soit dès lors révélée en lui, comme l'assurent les anciens biographes, qu'on ait admiré un ensemble de qualités rares à cet âge, innocence et piété, docilité et sérieux, nous l'admettons sans peine : dans une existence exempte comme celle-là de crises morales, et d'une si parfaite unité, l'enfant dut être, dans la mesure de sa taille, ce que l'homme fut plus tard.

Nous avons mieux d'ailleurs que de simples présomptions. Dès l'âge de dix ans, François fut destiné à l'état ecclésiastique, fait très significatif par lui-même et plus encore par l'explication que nous en trouvons dans une lettre de son petit-neveu, Jean Suarez de Toledo, adressée au biographe Descamps :

« Mon oncle, disait-il, montra toujours beaucoup d'inclination à la vertu, comme aussi beaucoup de réflexion, de réserve et de modestie. Aussi fut-il destiné de très bonne heure par ses parents au service de l'Église (1). »

C'est alors sans doute qu'il reçut la tonsure cléricale, dont il sera fait mention sur la cédule de son admission dans la Compagnie : « *Es de primera corona* ». Il est certain du moins que, à la date du 9 septembre 1558, par acte du vicaire général, le docteur Fonseca, agissant au nom de Pedro Guerrero, archevêque de Grenade, il reçut la collation de deux bénéfices ecclésiastiques, dont sa famille disposait par droit de patronage. Il en jouit jusqu'au moment où il se fit religieux (2).

graphiques dues à l'identité des noms, signalons l'erreur suivante : la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par le P. Carlos Sommervogel, affirme que notre théologien enseigna à Paris : or il n'y alla jamais. Mais un autre François Suarez, lui aussi espagnol (d'Avila) et jésuite, enseigna la philosophie et la théologie à Paris, au collège de Clermont, où il eut pour élève, entre 1580 et 1584, saint François de Sales.

(1) Lettre de D. Juan Suarez de Toledo à l'historien de Suarez, Descamps, 27 octobre 1665. Citée par cet historien, Ire part., c. 10.

(2) Descamps, Ire part., c. 4. — Il nous a été impossible de trouver, aux archives de l'archevêché de Grenade, les pièces officielles se rapportant à la tonsure et aux bénéfices de Suarez. Les registres des ordinations ne commencent qu'en 1576. Nul motif, d'ailleurs, d'élever des doutes à ce sujet.

C'est donc au sortir de la première enfance que François fut à moitié séparé du monde et voué au ministère des autels. Il est à croire que ses propres désirs avaient précédé cette décision. Mais serait-il prouvé que l'inspiration en vint de ses parents ou des trois prêtres ses oncles, il importerait peu (1). Aujourd'hui on traite volontiers de déraisonnable et d'inhumain cet usage, en vertu duquel un père ou une mère disposait de l'existence de son enfant, incapable de comprendre le sort qui lui était préparé ; et l'on s'apitoie sur ces victimes malheureuses de calculs intéressés ou d'une égoïste piété. Parler ainsi, c'est condamner l'Écriture Sainte, où nous voyons des enfants consacrés à Dieu, même avant leur naissance, comme Samuel. C'est condamner l'Église approuvant les donations, qui peuplaient les monastères de jeunes oblats, et le concile de Trente, qui recommandait de choisir pour les séminaires, dont il prescrivait la fondation, de tout jeunes élèves (2). Aujourd'hui même, si on y regardait de près, on constaterait qu'un grand nombre, que le plus grand nombre peut-être, de ceux qui exercent le sacerdoce, ont été tout d'abord plutôt choisis pour cet état qu'ils ne l'ont eux-mêmes choisi. Suarez se rappellera sans doute avec reconnaissance son entrée précoce dans la cléricature, lorsque plus tard il défendra, avec autant de conviction que de solidité, la légitimité et les avantages, même quand il s'agit de vie religieuse, de ces directions imprimées de bonne heure à une existence vers ce qu'il y a de plus élevé (3). Le mal n'est pas dans ces initiatives mêmes des parents : il serait dans la bassesse des motifs qui les inspireraient, dans l'obstination à les maintenir en dépit des inapti-

(1) Un oncle paternel, Juan Suarez de Toledo, chanoine de l'église de Grenade ; un grand-oncle maternel, « Doctor Don Francisco de Utiel, uno de los primeros Canonigos que tuvó la Iglesia de Granada, Provisor y Vicario general de su Arzobispado y del de Toledo, Abad mayor da Santa-Fé, dignidad de aquella misma Iglesia de Granada y calificador de la general Inquisicion » ; un oncle maternel, « Don Pedro Vasquez de Utiel, arcediano de la Iglesia metropolitana de Granada, Provisor et Vicario general de su Arzobispado, Calificador de la Santa y general Inquisicion, Abad mayor de Santa-Fé ». (V. Descamps, I^re^ part., c. 2 et c. 18.)

(2) Conc. Trid. Sess. XXIII, Decr. de Reform., c. IV, 18.

(3) Suarez, *De Religione*, tractatus VII, lib. V, c. I, II, III, Édit. Vivès, t. XV, p. 292 et suiv.

tudes ou des répugnances de l'enfant, dans la négligence à lui donner la culture morale et littéraire que demandent ces vocations.

Rien de pareil ne put vicier celle de François. En quittant totalement le monde quelques années plus tard, il montrera combien les vues de ses parents avaient été d'accord avec ses propres inclinations ; ses parents aussi, en le laissant aussitôt suivre l'appel de Dieu, montreront qu'ils avaient cherché dans l'état ecclésiastique de leur fils autre chose que des profits ou des honneurs. Ils le montrèrent aussi par le soin spécial qu'ils prirent de sa formation. Nous avons déjà dit ce que fut tout naturellement celle du cœur au foyer vertueux des Suarez de Toledo. Celle de l'esprit ne fut point négligée. François avait commencé les premières études, qui menaient à l'état ecclésiastique ou à ces professions civiles que nous appellerions aujourd'hui libérales. Études plus simples, plus rapides alors que de nos jours, et en Espagne plus qu'ailleurs ; elles consistaient à peu près à se familiariser assez avec la connaissance et l'usage du latin, pour pouvoir suivre les cours et parler la langue des universités. La cédule d'admission dans la Compagnie, signée de François, portera qu'il avait étudié la grammaire pendant quatre années : « *Ha oido 4 años de gramática* ». Descamps écrit qu'à treize ans il possédait très bien cette grammaire et cette langue ; ce qui ne saurait surprendre, si on se rappelle que les anciennes méthodes, moins compliquées et peut-être moins savantes que les nôtres mais plus pratiques, concentraient le travail sur une même étude et multipliaient les exercices les plus efficaces. De fait, sans avoir besoin de refaire ou de compléter ses études littéraires, le jeune théologien se trouvera plus tard en possession de ce style latin, simple mais toujours correct, limpide et précis, élégant même au besoin, qui rend facile la lecture de ses ouvrages. L'historien cité tout à l'heure ajoute que « François apprit la rhétorique sous le maître Jean Latino, qui l'enseigna plus de soixante ans dans l'université de Grenade ». Il est à croire que cette étude de la rhétorique, dont nulle part ailleurs il n'est fait mention, se confondit plus ou moins avec celle de la grammaire et n'en fut que le développement. Mais si François l'étudia à l'université, c'est aussi, selon

toute vraisemblance, dans ces écoles publiques qu'il avait d'abord étudié la grammaire (1).

5. — A coup sûr ce ne fut pas aux classes des Jésuites. Il y avait déjà à Grenade des religieux de la Compagnie ; mais leur collège n'était encore qu'en projet ou tout au plus en préparation. Le Père Miguel Torres, provincial d'Andalousie, avait ouvert, le 7 septembre 1554, la première maison de son ordre à Grenade, où il avait laissé pour supérieur le Père Pedro Navarro. Mais elle ne fut d'abord qu'un centre de ministères apostoliques. En 1556, le Père Bustamante, successeur de Torres, séduit par la bienveillance de l'archevêque Guerrero, par la sympathie des habitants et par les avantages matériels qu'offrait ce beau pays, y transféra le noviciat, précédemment établi à Cordoue. Ce ne fut qu'en 1583, lorsque Suarez avait depuis longtemps quitté Grenade, que les classes s'ouvrirent et que le collège de San Pablo commença à attirer la jeunesse studieuse de la région. Les parents de Suarez, mêlés par leur vie chrétienne et par leur condition sociale à tout ce qui intéressait la religion et la cité, connurent sans doute dès lors ce nouvel ordre, dont leur fils devait être une des gloires les plus pures. Mais nous n'avons à ce sujet aucun indice positif. Nous ne saurions dire par conséquent si Suarez enfant, sans être élève des Jésuites, ne fut pas cependant en quelque manière placé sous leur influence.

(1) Le docteur Don Francisco de Montells y Nadal, recteur de l'université de Grenade, dans son *Historia del origen y fundación de la Universidad de Granada* (Granada, 1875), mentionne ainsi Suarez au catalogue des hommes illustres qui ont enseigné ou étudié dans cette université :

« El Padre Francisco Suárez, catedrático de teologia en esta Universidad, y uno de los doctos mas renombrados de su tiempo : fue jesuita y explicó en Alcalá, Salamanca, Coimbra y en la Sapienza de Roma... » (P. 861.)

Une omission et deux erreurs : Suarez fut très probablement élève des cours d'humanités à cette université, ce que ne dit pas cette histoire; mais il n'y fut jamais professeur et, à Rome, il le fut au Collège romain, non à la Sapience. Distractions pardonnables, après tout, dans un ouvrage où Suarez ne vient qu'en passant. Ce qui l'est moins, ce sont les jugements de parti pris et d'esprit hostile que l'auteur porte sur les Jésuites, dont le tort le plus grave fut, là comme ailleurs, d'attirer trop d'élèves à leur collège. Voir, par exemple, pp. 68, note 115 et suiv., 188, 279. A ce dernier endroit, approbation est donnée à l'expulsion des Jésuites, par laquelle Charles III voulut délivrer ses états de ces hommes « dont on avait, quelques années avant, dévoilé les négoces, les usures, les usurpations ». Et pour toute preuve, en note cette simple référence : « Libro publicado en el Haya en 1759. » Justifier de pareilles appréciations par un vague renvoi à un ouvrage sans titre et sans nom d'auteur, sorti de la plus célèbre officine de mensonges des huguenots et des jansénistes! Est-ce là écrire l'histoire en recteur d'université?

Il dut au moins entendre parler d'eux, car à ce moment on n'en parlait que trop à Grenade. Un violent orage venait de s'y déchaîner contre la Compagnie, lequel bientôt, à peu près dissipé dans cette région, ne cessa guère dans la suite de se reformer tantôt sur un point, tantôt sur un autre. En voici la cause (1). Une femme, se confessant à un jésuite, lui révéla qu'un mauvais prêtre avait abusé du sacrement pour faire d'elle la victime de ses coupables désirs. Le confesseur comprit qu'elle n'échapperait point à de nouvelles sollicitations et à de nouvelles fautes, si elle ne faisait connaître à l'autorité ecclésiastique les infâmes pratiques du séducteur. Il lui en fit un devoir. Elle refusa de s'y soumettre. Le jésuite refusa de l'absoudre, lui déclarant toutefois que, sans dévoiler son nom, il soumettrait le cas à l'archevêque. Guerrero approuva et maintint la décision du confesseur. La pénitente s'obstina dans sa résistance, et fit part de son aventure et de ses ressentiments à quelques confidentes. Le secret devint vite l'histoire de toute la ville. Les envieux et les ennemis de la Compagnie en prirent prétexte pour la rendre suspecte et odieuse. On se mit à dire d'une manière générale que les Jésuites obligeaient les pénitents à leur nommer le complice de leurs fautes. Bientôt, la malveillance confondant à dessein les questions, on répandit le bruit qu'ils révélaient le secret des confessions. L'un d'eux, Ramirez, qui depuis deux ans remuait la contrée par ses puissantes prédications, fut chargé de justifier la doctrine et la conduite de son ordre. Il en montra la parfaite conformité avec les enseignements et les prescriptions de l'Église. Mais alors d'autres prédicateurs portèrent, eux aussi, dans les chaires ces discussions et leurs attaques contre la Compagnie. Tout ce bruit ne se calma que lorsque l'archevêque, à son tour, eut exposé la vérité, vengé la Compagnie de toutes les accusations, et enfin défendu de traiter en public ces questions inopportunes.

Telle fut l'origine d'une calomnie trop venimeuse et trop facile à rééditer pour ne pas devenir un des thèmes préférés de nos ennemis. Ce fut aussi l'origine d'une loi ecclésiastique bien

(1) Cf. Ribadeneira, œuvre inédite : *Glorias y triumfos de la Compañía de Jesús en sus Persecuciones*. La de Granada. — Astrain : *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*. Tome II, cap. VI.

connue des moralistes. Guerrero avait compris à tel point combien la décision donnée par le jésuite était, dans des cas pareils, légitime et nécessaire, que, par l'entremise du Père Lainez, second général de la Compagnie, il pressa le pape Paul IV d'imposer cette dénonciation de tout prêtre abusant ainsi du sacrement de pénitence. Obligation qui, limitée par ce pape au seul ressort de l'Inquisition de Grenade, fut dans la suite étendue à d'autres pays, puis à toute l'Église.

Suarez, qui plus tard commentera cette loi, était alors trop jeune pour prendre part à ces débats ou même pour les comprendre. Mais à ses oreilles d'enfant dut parvenir quelque chose du bruit qui se faisait autour des Jésuites et contre eux. Et ce fut probablement grâce aux ennemis d'un ordre qu'il devait tant aimer et si bien défendre, qu'il commença tout d'abord à le connaître. Ne se mêla-t-il pas aussi parfois aux auditeurs de Ramirez, comme il le fera bientôt à Salamanque, où, dans les accents de cette voix apostolique, il reconnaîtra la voix même de Dieu l'appelant à son service?

6. — Son adolescence s'écoulait ainsi dans la piété, l'étude et le charme du foyer domestique, au sein d'une des régions les plus riantes de l'Espagne, à côté de ces merveilleux palais de l'Alhambra, but le plus ordinaire sans doute de ses promenades d'enfant, en face de ces grands horizons que dominent les sommets neigeux de la Sierra-Nevada, étincelants dans la lumière et dans l'azur. Adolescence heureuse et sereine, qui cependant fut un jour troublée par un incident tragique, mais où le seul beau rôle fut pour Suarez. Il marchait par la ville avec un autre écolier, d'un caractère sans doute bien différent du sien. Ils rencontrèrent un troisième jeune homme avec lequel l'écolier, sous quelque futile prétexte de préséance, se prit de querelle au point d'entrer en fureur, de tirer son poignard et d'en porter un coup terrible, si vite qu'il fut impossible à François d'arrêter son bras. Le pauvre jeune homme, le cœur percé, tomba mourant aux pieds des deux amis.

Le meurtrier, dont la colère s'était changée, aussi vite qu'elle s'était assouvie, en remords et en terreur, restait immobile et

épouvanté, regardant sa victime, prêt lui-même à défaillir et à tomber à côté du cadavre. Un instant encore, et il ne pourrait échapper à l'indignation de la foule, à la vengeance des parents et amis du mort, à la première rigueur des magistrats. François atterré, lui aussi, mais dominant son émotion et gardant sa présence d'esprit, saisit le malheureux par le bras et l'entraîna de force dans l'église la plus voisine. C'était le mettre en sûreté dans un asile inviolable et donner à sa famille le temps d'intercéder pour un crime presque involontaire. Ce fait fit paraître chez l'enfant une maturité au-dessus de son âge; mais en même temps il produisit sur lui une impression profonde. Mis en présence de la mort d'une façon si soudaine et de si près, il conçut une plus grande estime pour les biens qui ne passent pas et s'attacha davantage à l'état qu'il avait choisi.

A treize ans et demi les études littéraires de François étaient terminées : il fallait songer à ses études supérieures. Grenade avait son université. Mais, fondée depuis un quart de siècle à peine, encore mal pourvue de chaires et de professeurs, manquant de ce renom qui devient pour les étudiants une sorte de mérite et de recommandation, elle ne pouvait pas inspirer pleine confiance à des parents, soucieux de procurer à leur fils les meilleures conditions possibles de bonne instruction et de succès. Gaspar de Tolede avait lui-même étudié le droit civil et le droit canonique à Salamanque. Il prit le parti d'y envoyer ses deux fils.

7. — Les deux jeunes Suarez se rendaient à Salamanque au bon moment. Comme l'Espagne elle-même et comme la vie intellectuelle en Espagne, cette célèbre université était alors parvenue à sa plus grande prospérité. Pendant presque tout le moyen-âge, ce qu'il y avait, en dehors des Arabes, d'études supérieures, était resté presque partout renfermé dans les écoles monastiques et épiscopales, annexées d'abord aux couvents, puis aux cathédrales : études limitées, sauf de brillantes exceptions, au latin et aux sciences ecclésiastiques les plus indispensables. Mais, dans la suite, la Péninsule en grande partie reconquise, ses divers royaumes mieux organisés, les Églises plus fortement constituées, les populations moins absorbées par la guerre nationale, ces

écoles ne répondirent plus au besoin et au désir croissants de savoir et d'apprendre. Elles commencèrent, dès les premières années du XIIIe siècle, par l'initiative tantôt des évêques, tantôt des princes, tantôt des autorités locales, à se transformer en universités, ou à leur céder la place, ou à vivre effacées à côté d'elles.

Le nombre de ces nouvelles créations fut d'abord très limité. Après deux siècles et demi on ne comptait encore que six ou sept universités dans toute la Péninsule. Mais, à la fin du XVe siècle et durant tout le XVIe, il s'en fonda plus de vingt autres et parfois dans des villes qui n'offraient aucune des conditions voulues (1). Cette multiplicité, l'insuffisance des ressources, des vices d'organisation, les malheurs des temps, amenèrent vite la décadence ou la mort de plusieurs d'entre elles. Les plus florissantes mêmes, après avoir jeté leur plus vif éclat au XVIe siècle, ne firent plus dans la suite que décroître avec la fortune de l'Espagne (2). Ces universités s'appelèrent d'abord *Estudios Generales*, *Studium Generale*. Elles enseignaient en effet tout ce que l'on savait alors, et c'était le germe de toutes les sciences, qui depuis se sont si prodigieusement développées. Le plus ancien des documents connus établit à Salamanque deux professeurs de lois civiles,

(1) Voici, par ordre de fondation, les universités créées de 1472 à 1572 : Sigüenza, Saragosse, Avila, Valence, Santiago, Alcala (1508), Séville, Tolède, Lucena, Sahagun, puis Irache, Grenade (1537), Oñate, Gandia, Osuna, Osma, Almagro, Oropesa, Baeza, Orihuela, Tarragone (1572). — Voir *Historia de las Universidades... en España*, por D. Vicente de la Fuente. — *Die Universitäten des Mittelalters bis 1400*, von P. Heinrich Denifle aus dem Predigerorden. — *Historia de la ciudad de Salamanca*, por Bernardo Dorado.

(2) Il est assez de mode, parmi les écrivains d'une certaine école, d'attribuer cette décadence à l'apparition et à la rivalité victorieuse des Jésuites. (Voir, pour exemple, le livre tout récent dont nous nous servons parfois dans ce chapitre : *La vie universitaire dans l'ancienne Espagne*, par M. Gustave Reynier, p. 170.) Ces auteurs dédaigneraient vite un cliché si discrédité en histoire sérieuse, s'ils prenaient la peine de se rappeler : 1° que les Jésuites n'eurent pas d'université en Espagne, sauf l'éphémère et languissante de Gandia; 2° que, dès lors, leurs nombreux collèges d'enseignement secondaire ne pouvaient qu'alimenter les universités publiques; 3° qu'en fait d'enseignement supérieur, ils n'eurent dans leurs collèges que celui de la philosophie et de la théologie, jamais celui du droit, même canonique, moins encore celui de la médecine; qu'ils ne purent donc tout au plus détourner des cours universitaires que des étudiants ecclésiastiques, et encore en petit nombre, vu surtout qu'ils n'usaient pas du pouvoir de conférer des grades; 4° enfin, que pour ces sciences ecclésiastiques mêmes, longtemps avant saint Ignace et les Jésuites, les autres ordres religieux, celui des Dominicains surtout, avaient de toutes parts élevé des chaires à côté de celles des universités, sans arrêter leur développement et leur prospérité. — Non; si les universités en Espagne, comme ailleurs, déchurent de leur splendeur, la faute en fut aux temps et, pour plusieurs, à elles-mêmes.

deux de législation ecclésiastique, deux de physique, nom que l'on donnait alors à la médecine et aux sciences connexes, deux de logique, deux de grammaire, un de musique, plus un bibliothécaire et un chapelain. Ce sont, en ébauche, les Facultés des arts, ou lettres et philosophie, de droit, de sciences et de médecine (1).

Dans ce document, il n'est fait aucune mention — et on ne manquera pas d'en être surpris — de cet enseignement de la théologie, qui devait, plus que tous les autres, illustrer le génie espagnol. Cette science en effet ne fut point enseignée dans les premières universités, et il en fut ainsi pendant longtemps encore. Elle se trouve même parfois, dans les actes officiels, formellement exclue. Ainsi, en 1346, le pape Clément VI, sollicité par le roi Alphonse XI de ratifier l'érection de l'université de Valladolid, le fait en ces termes : « De notre autorité apostolique, Nous établissons, et ce pour tous les temps, dans la cité de Valladolid, des Écoles Générales, où seront enseignées toutes les sciences légitimes, excepté la théologie (2). » La raison de cette exclusion doit être cherchée, semble-t-il, dans ces faits : que la théologie continuait d'être enseignée dans les écoles monastiques et épiscopales, que les universités eurent d'abord un caractère presque exclusif d'institution civile et laïque, enfin que la renommée de la Faculté de théologie de Paris et les privilèges dont les Papes, surtout les Papes français, l'avaient comblée, avaient créé en sa faveur une sorte de monopole, contre lequel on ne pouvait songer à lutter. Si le droit canonique ne fut pas exclu, lui aussi, bien que science ecclésiastique, c'est qu'on le regardait comme inséparable de la science des lois et, par suite, de toute Faculté de droit. Au reste, vers le milieu du XIVe siècle, la théologie commença à pénétrer dans les universités. Ainsi, en 1354, Don Jaime II, roi d'Aragon, fonda l'université de Huesca avec des chaires de théologie (3). Cette science sacrée prit peu à peu le premier rang, sinon par le nombre des chaires et des élèves, car à ce

(1) Ordonnance du roi Alphonse le Sage (1254). Voir *Historia de las Universidades... en España*, por D. Vicente de la Fuente, tome I, ch. IX.

(2) Bulle de Clément VI. Avignon, 30 juillet 1346, citée par La Fuente, *ibid.*, ch. X.

(3) La Fuente, *Ibid.*, ch. XVII.

point de vue presque partout le droit l'emporta, du moins par le succès et par l'éclat.

8. — Parmi ces universités, il en est une qui doit arrêter un instant nos regards, celle où François Suarez va passer les dix meilleures années de sa jeunesse, où le ramènera plus tard le souvenir de ce premier séjour, quand il aura obtenu d'être déchargé de l'enseignement pour se livrer tout entier à la composition de ses ouvrages.

L'université de Salamanque avait été fondée en 1212, quelques années après celle de Palencia, par le roi Alphonse IX de Léon, puis organisée et dotée par son fils saint Ferdinand et par son petit-fils Alphonse le Sage, tous deux rois de Castille et de Léon désormais réunis. Sa croissance avait été lente pendant le XIVe siècle. Mais, au commencement du XVe, le cardinal Pierre de Luna, d'abord légat en Espagne de l'antipape Clément VII, puis son successeur sous le nom de Benoît XIII, la réorganisa et l'enrichit au point d'en être regardé à bon droit comme le second fondateur. Au XVIe siècle, après l'heureuse impulsion donnée aux lettres, comme à toute la vie nationale, par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, l'université de Salamanque, la première de toutes celles d'Espagne par l'ancienneté depuis la prompte extinction de celle de Palencia, était aussi, malgré la rapide et magnifique éclosion de celle d'Alcala, la première par l'importance et par la dignité. Elle pouvait alors revendiquer ce titre d'université mondiale, que, déjà en 1311, mais prématurément peut-être, le concile de Vienne avait paru lui décerner, en la mettant sur le même rang que celles de Paris, de Bologne et d'Oxford (1). On peut même se demander, si, dans ce rapprochement qui ne la faisait que l'égale des trois autres, elle se trouvait traitée selon son mérite. Sans parler d'autres indices, sa fière devise pourrait en faire douter : « *Princeps omnium scientiarum Salmantica docet.* Dans toutes les sciences Salamanque est la première. » Le nombre

(1) La Fuente, *Ibid.*, t. I, p. 188. — Cet auteur fait allusion au texte canonique des Clémentines, l. v, tit. 1, c. 1 : « Ut igitur peritia linguarum hujusmodi (Hebraicæ, Arabicæ et Chaldææ) possit habiliter per instructionis efficaciam obtineri, hoc sacro approbante Concilio, scholas in subscriptarum linguarum generibus ubicumque romanam curiam residere contigerit, necnon in Parisiensi et Oxoniensi, Bononiensi et Salmantino studiis providimus erigendas... »

des chaires dotées et stables, qui n'était que de vingt-cinq après les libéralités de Benoît XIII (Pierre de Luna), s'était élevé à soixante-dix. Celui des étudiants, accourus de toutes les parties de l'Espagne et de l'étranger, était en 1546, d'après le premier *Libro de Matrículas* qui ait été conservé, de 5.150 ; il parvint en 1584 à 6.778, maximum après lequel il commença à décroître (1). Quarante-trois collèges, vingt-et-un monastères ou couvents d'hommes, dix-sept collèges et autant de monastères ou couvents de femmes étaient déjà venus ou allaient venir, attirés de plus en plus par la renommée croissante de l'université, se grouper autour d'elle, lui apporter les éléments les plus divers et les plus riches d'activité intellectuelle, étendre les limites de la cité, la remplir de beaux édifices, l'orner, mêlés à ses quarante églises de paroisses, d'une brillante couronne de clochers et de dômes, faire enfin de ce foyer resplendissant de vie chrétienne et de science, la *Seconde Rome*, l'*Athènes de l'Espagne*, comme on se plaisait à l'appeler (2). On vantait aussi les agréments qu'en offrait le séjour. C'est d'elle que s'inspirait, semble-t-il, le plus ancien code d'Espagne, la *Ley de Partida*, lorsqu'il décrivait en ces termes les conditions d'une ville universitaire : « Toute ville choisie pour y établir ces études doit offrir un climat sain et des alentours agréables, afin que les maîtres qui enseigneront les sciences et les écoliers qui les apprendront puissent trouver d'agréables délassements, le soir, lorsqu'ils quitteront leurs livres, fatigués du travail de la journée » (3). Telle était bien Salamanque, si on en juge par les avantages naturels de son site et par les vestiges encore subsistants de ses magnificences, comme aussi par les tableaux poétiques de cette ville, qui « s'endormait aux sons de la mandoline et s'éveillait aux cris des écoliers » ; et par les mille pages de la littérature castillane, qu'a inspirées le souvenir de cette vie des étudiants de Salamanque, parfois si libre et si folle, si licencieuse même, toujours si joyeuse, si exubérante et si pittoresque.

(1) La Fuente, *Op. cit.*, t. I, c. XVIII.

(2) « Roma la chica », « Athenas española ». — Dorado, *Hist. de Salam.*, p. 26. — La Fuente, *Hist. de las Univers.*, t. I, p. 10. — Villar y Macias, *Hist. de Salam.*, t. I, l. II, c. 2.

(3) La Fuente, *Ibid.*, t. I, ch. XI.

Il faut se garder toutefois de ne juger Salamanque que d'après ces descriptions, vraies sans doute mais incomplètes. Cette littérature, le plus souvent du genre picaresque, s'attache d'ordinaire à ce qu'il y avait de plus étrange et de plus désordonné. Elle choisit de préférence ses types dans la catégorie, avec toutes ses variétés, des étudiants qui n'étudient pas — *estudiantes que no estudian* — ou qui font pire que de ne pas étudier : prosélytes du farniente, qui érigent en loi ce principe qu'une heure de travail par jour, c'est plus qu'il n'en faut pour tout bon étudiant ; flâneurs de profession, qu'on trouve toujours, l'hiver, rôdant par les rues et les places, l'été, assis sous les peupliers aux bords du Tormes ; enragés joueurs, qui s'empressent de vider, aux dés ou aux cartes, la bourse dont ils devaient subsister toute l'année ; faméliques toujours en retard de quelques repas et se livrant pour les rattraper aux industries les plus comiques ou les plus audacieuses ; hardis galants, qui jettent l'inquiétude dans les familles ; querelleurs toujours prêts à tirer, pour un mot, l'épée qu'ils portent cachée sous leur grave costume d'étudiant ; batailleurs de métier, qui plus tard, lorsque la discipline universitaire se sera relâchée, se feront un plaisir d'exciter des luttes sanglantes, tantôt entre étudiants nation contre nation, tantôt entre étudiants et bourgeois, et qui par ces désordres contribueront beaucoup, au dix-septième siècle, à éloigner la jeunesse sérieuse, hâtant ainsi la décadence de ces écoles.

Cette chevalerie de la *Tuna* (1) se trouvait à Salamanque, comme, plus ou moins, dans toutes les grandes universités. Il ne faut donc pas prendre trop à la lettre les témoignages admiratifs de certains maîtres ou élèves enthousiastes, tels que celui-ci : « Tous ces étudiants, dont le nombre s'est parfois élevé à 7.000, assure-t-on, offrent, par l'intégrité des mœurs et par la décence des entretiens, l'image d'une communauté de religieux et de religieux très réguliers (2) ». Possevin présentait Salamanque comme une sorte de type idéal d'une université : le jugement qu'il porte sur les élèves en a manifestement bénéficié. Sans

(1) *Tuna*, vie de paresse et d'aventures.

(2) Antoine Possevin, S. J., *De cultura ingeniorum*, c. xxxvii.

chercher la contre-partie chez les historiens, était-ce donc pour des cas purement imaginaires que moralistes et canonistes d'alors discutaient des questions comme celles-ci : Combien de temps faut-il qu'un étudiant, pour ne pas manquer gravement à ses devoirs d'état, assiste aux leçons réglementaires et avec quelle attention? — Même question pour le travail privé. — Quelle part peut-il prélever sur l'argent destiné à son entretien, pour l'employer au jeu, sans qu'il y ait faute de son côté, et, du côté de l'adversaire gagnant, obligation de restituer? (1).

Mais ce qu'il faut se hâter d'ajouter, toute exagération mise à part, c'est que, à côté de la jeunesse oisive et turbulente, qui ne cherchait dans la vie d'étudiant que le plaisir et la licence, il y avait aussi, et bien plus nombreuse, la jeunesse rangée et studieuse, qui, faisant beaucoup moins de bruit, a fait aussi beaucoup moins parler d'elle, et, n'attirant pas les regards par ses extravagances, n'a pas arrêté l'attention des écrivains satyriques. C'était elle qui avait fait et porté au loin la renommée de Salamanque ; elle qui se pressait autour des chaires et qui échauffait de ses sympathies et de ses enthousiasmes les joutes universitaires, où docteurs et doctrines se disputaient la victoire ; elle qui, sans troubler la ville, l'animait de sa gaîté et de ses jeux ; elle qui se mêlait, avec tout l'entrain de l'âge, mais aussi avec toute la foi de la race, à ces fêtes religieuses, que ramenaient alors si fréquemment les calendriers des paroisses, des couvents, de l'université ; elle aussi qui donnait souvent, nous aurons occasion de le voir, les plus beaux exemples de piété et de vertu généreuse.

(1) A. Mendo, S. J. : *De Jure Academico*, qq. 13, 19, 46. — Les réponses des moralistes montrent qu'il fallait bien user avec cette jeunesse, comme avec celle de tous les temps, de quelque condescendance. Ainsi, une assistance de demi-heure aux leçons d'une heure, de trois quarts d'heure aux leçons d'une heure et demie, avec une attention au moins extérieure, suffisait encore pour rassurer les consciences. A dépenser au jeu cinq pour cent de sa pension, davantage même si on appartenait à une famille riche, il n'y avait pas excès répréhensible ; car un jeu modéré étant chose bienfaisante dans la vie de l'homme, le consentement des parents pouvait se supposer. Le chant et les concerts étaient conseillés aux étudiants, la musique et les muses ayant entre elles une étroite parenté de nature aussi bien que de nom. Pythagore n'avait-il pas dit que la musique est une philosophie? On leur recommandait aussi les exercices corporels, promenades dans la campagne et sur les montagnes, chasse avec chiens et filets, mais sans armes à feu, *pelota* ou jeu de paume, mais en dehors des jeux publics où tout le monde vient et sans mettre à nu la poitrine. Pas de jeux de hasard, pas de jeu de cartes ou très modéré, pas d'excès de vin, pas de soie pour les vêtements.

9. — Or, à l'automne de 1561, parmi les foules d'étudiants que ramenaient par tous les chemins les premiers jours de novembre, se trouvèrent Jean Vazquez de Toledo et son frère François Suarez. Les cours s'ouvraient à la Saint-Martin. Vers cette date, chacun devait se faire inscrire sur les registres de la Faculté dont il allait suivre les leçons. De fait, aux *Libros de Matrículas*, parmi les *Legistas* ou étudiants en droit civil, se trouve Jean Vazquez, inscrit en 1561 à la date du jeudi 13 novembre et en 1562 à celle du samedi 14 novembre. L'année suivante il ne reparaît plus, soit qu'il ait renoncé à ces études, soit qu'il les ait continuées à l'université de Grenade. François, lui aussi, est inscrit, mais parmi les *Estudiantes Canonistas*, en 1561, à la date du samedi 22 novembre, en 1562, à celle du 13 novembre et en 1563, à celle du vendredi 19 novembre (1). Après, c'est ailleurs et pour une tout autre carrière qu'il ira se présenter. Sur ces interminables listes annuelles, dressées durant des siècles, bien des noms illustres se rencontrent, dont l'université de Salamanque a composé son Livre d'or. Mais en est-il beaucoup, en est-il même un seul qui l'honore davantage que celui de l'adolescent, dont un scribe inconscient consignait la déclaration en cette formule banale : *Francisco Suárez, natural de Granada?* « Parmi toutes les gloires de cette mère féconde du savoir, dit un biographe, la moindre ne fut pas de compter, parmi ses fils et ses disciples, celui qui fut dans la suite l'admiration des savants et qui sera toujours l'un des maîtres universels du genre humain » (2).

Nous avons parlé de la diversité de mœurs qu'offrait toute cette population scolaire : non moins diverses étaient les conditions d'existence. En principe sans doute et de par les statuts universitaires, l'égalité devait y régner : même costume, longue tunique ou sorte de soutane noire avec le bonnet carré ; mêmes

(1) Salamanca, Archivo de la Universidad, *Libros de Matrículas, Legistas : 1561-1562*, fol. 40 : « Jueves, 13 de noviembre : Juan Vázquez, natural de Granada. » — *1562-1563*, fol. 46 : « Sábado, 14 de noviembre : Juan Vázquez, natural de Granada. »

Canonistas, estudiantes y bachilleres y algunos graduados en leyes matriculados en esta Facultad, año 1561, fol. 26 verso : « Sábado, 22 de noviembre : Francisco Suárez, natural de Granada. » — Año 1562, fol. 18 verso : « Biernes, á 13 de noviembre : Francisco Suárez, natural de Granada. » — Año 1563, fol. 30 verso : « Viernes, 19 de noviembre : Francisco Suárez, natural de Granada. »

(2) Sartolo, l. I, c. 4.

obligations et même droits, mêmes *fueros* ou privilèges. Mais en dehors de la vie et des relations d'étudiants, l'inégalité des rangs et des fortunes introduisait forcément tous les contrastes qu'offre la société elle-même. Il faut mettre à part les élèves qui vivaient dans les divers collèges, situation avantageuse pour la bourse des parents, et, dans certains de ces collèges surtout qui avaient le privilège d'acheminer aux plus hautes charges, pour l'avenir des enfants. Aussi en dépit de tous les statuts de fondation, d'autres que des pauvres briguaient et obtenaient trop souvent la *beca* (1). Suarez et son frère n'appartinrent à aucun de ces internats. Là, régnait l'égalité de la vie commune. Mais dans la foule des étudiants libres il en était tout autrement et on y voyait des représentants de toutes les classes : héritiers de grands seigneurs, pour qui leurs parents avaient monté toute une opulente maison, comme ce jeune Gaspar de Guzman, dont le père, le comte de Olivares, terminait la très chrétienne et la très pratique instruction qu'il lui donnait, en lui assignant pour personnel, outre un précepteur et un répétiteur, deux intendantes d'intérieur, huit pages et dix valets de chambre ou d'écurie, en tout vingt-deux personnes : — fils de très riches bourgeois, qui arrivaient avec la recommandation et les moyens de rivaliser de luxe avec la plus haute aristocratie : — jeunes gens, nobles ou non, mais assez riches pour vivre à part dans un appartement loué, ou dans une famille dont ils étaient les hôtes : on les appelait les *camaristas* : — étudiants plus pauvres, groupés chez les *pupileros* ou *bacheliers de pupilles*, modestes pensions assez mal famées dans la littérature salamantine, où l'on payait peu, où l'on ne mangeait pas toujours pour ce que l'on payait : — enfin jeunes valets d'étudiants, étudiants eux-mêmes, qui achetaient par de faciles services et souvent aussi par de dures privations, le moyen de vivre et d'apprendre. Un vêtement plus simple les distinguait des autres : sur les épaules, au lieu de l'ample manteau, ils portaient une *capa* grossière, et sur la tête, au lieu du bonnet carré, la *gorra*, sorte de casquette, d'où leur désignation commune de *capigorristas* ; les autres étaient les *manteistas*.

(1) Longue bande de drap, de couleurs diverses pour les divers collèges, que les collégiens croisaient sur leur soutane. Par extension, bourse d'étudiant, collégien.

Ces indications générales et toutes celles qui pourraient être ajoutées ne sauraient donner qu'une idée bien vague de ce que put être la vie de nos deux étudiants ; mais il n'est pas possible de faire mieux en l'absence de tout document qui leur soit personnel, et pour préciser il faut recourir aux conjectures. Conjectures toutefois qui s'accordent assez avec ce que nous avons déjà vu et verrons plus tard, pour être plus que vraisemblables. Ainsi on peut croire que François et son frère, comme les étudiants de leur condition, vécurent soit à part dans un appartement loué, soit avec une famille de leur rang, confiés sans doute à un *ayo* ou précepteur, chargé de veiller sur eux et de les aider dans leurs études. Ce qui doit être tenu pour certain, c'est que François fut un étudiant exemplaire. Ses plus anciens biographes l'affirment, sa vertueuse enfance permet de le supposer, et sans cela la vocation si précoce que nous le verrons bientôt suivre serait inexplicable. Ses études d'ailleurs exigeaient du sérieux et de l'application. L'étudiant canoniste devait être assidu, matin et soir, aux chaires où s'expliquait le *Corpus Juris*, et suivre aussi certaines leçons de droit civil. Il ne pouvait aspirer au grade de licencié qu'après six ans au moins. C'était là une rude étape, pour un enfant qui n'avait pas encore dépassé la quatorzième année. Trop jeune pour aborder la théologie et se préparer aux ordres sacrés, son père voulait sans doute, en attendant, lui faire prendre des grades qui le rendraient capable de remplir les plus hautes fonctions ecclésiastiques. Il quitta cette voie avant d'atteindre le terme. Ces études toutefois, même tronquées et imparfaites, ne paraissent point avoir été pour lui sans utilité. Plus tard, dans ses ouvrages, il se révélera savant canoniste et légiste profond, non moins que théologien éminent ; et pourtant, une fois jésuite, il ne suivit aucun autre cours de législation canonique. Il y a donc lieu de croire que, de ceux qu'il avait fréquentés avant de renoncer au monde, il emporta ces deux choses, sans lesquelles l'étude privée ne peut guère aboutir, le goût et l'initiation. A moins que là comme ailleurs, son génie, aidé de la grâce divine, n'ait tout fait.

CHAPITRE II

Vocation et Études philosophiques

Salamanque — Medina del Campo — Salamanque

(Mai 1564-Août 1566)

---

1. Le collège de la Compagnie de Jésus à Salamanque. — 2. Prédications du P. Jean Ramirez à Salamanque. — 3. Riche moisson de vocations religieuses. — 4. François Suarez demande en vain à entrer dans la Compagnie. — 5. Il va à Valladolid et l'obtient du provincial. — 6. Généreux empressement à suivre sa vocation. — 7. Il est admis à Salamanque comme *Indifférent*. — 8. Trois mois au noviciat de Medina. — 9. Études infructueuses de philosophie et renonciation au sacerdoce. — 10. Éveil merveilleux des facultés. — 11. Goût de l'étude et succès extraordinaires. — 12. Fin du noviciat et du cours de philosophie.

1. — La Compagnie de Jésus, tout récemment fondée, était déjà, depuis une quinzaine d'années, établie à Salamanque. En 1548, le père Miguel de Torres et trois autres religieux y furent envoyés avec la mission d'y ouvrir un collège. Torres était docteur de l'université d'Alcala, où il avait enseigné avec distinction, où même il avait connu Ignace de Loyola, au temps où l'ancien chevalier, devenu un pauvre écolier, y apprenait le latin. Arrivés à Salamanque, les premiers Jésuites, après une installation provisoire aux abords de la ville, acquirent dans la ville même, mais encore dans un quartier assez excentrique, un terrain

et une maison où ils s'établirent (1). Le collège y fut commencé, puis peu à peu complété, à proportion des besoins croissants et surtout des ressources, jusqu'au 13 décembre 1595, fête de sainte Lucie, où se célébra la première messe dans l'église enfin terminée. Aujourd'hui, l'emplacement et les constructions sont occupés par un hospice municipal. Collège simple et modeste, si on le compare à tant d'autres qui déjà remplissaient la ville, si on le compare surtout à ce *collège du Saint-Esprit,* bâti pour les Jésuites, au siècle suivant, par Philippe III et Marguerite d'Autriche, immense et monumental édifice, qui, du centre et du sommet de la ville, domine et rapetisse tout le reste, palais mieux fait pour les rois qui le construisirent que pour les religieux auxquels ils le destinèrent (2). Il ne fut occupé qu'en 1665. C'est donc de l'ancien collège seul qu'il sera question dans cette histoire. Et d'ailleurs c'est celui où, malgré l'incommodité de locaux trop

(1) A la bibliothèque de l'université de Salamanque, en tête d'un manuscrit intitulé : *Primero libro antiguo de los que en este colegio de la Compañía de Jesus an sido recebidos á la Compañia desde el año de 1554 hasta el de 1589 y 28 de abril,* se trouve une note ainsi conçue : « El primero sitio deste colegio fue en una casa alquilada detrás de S. Agostin, pequeña, pobre y apartada del concurso de la ciudad ».

(2) Dans les livres écrits sur Salamanque, on rencontre fréquemment, à l'occasion de ce second collège, pour lequel il fallut démolir plusieurs rues, les tirades ordinaires sur la richesse des Jésuites et sur l'orgueilleuse somptuosité de leurs édifices. Pendant que le collège se bâtissait sous ses yeux, le jésuite Mendo réfutait d'avance ces malveillantes appréciations : « Nous voyons, écrivait-il, monter chaque jour le superbe édifice bâti aux frais du trésor royal. La Compagnie n'a pas été et n'est pas libre d'en restreindre d'un pied les proportions; ce sont les architectes du roi qui en ont, sur ses ordres, tracé les plans, et le roi lui-même, ces dessins terminés, a défendu d'en amoindrir en rien l'exécution. Il a voulu que dans ces constructions, conçues à la mesure de sa magnificence et non de notre petitesse, resplendisse toute la grandeur de nos rois ».

Le même auteur donne l'acte par lequel Marguerite d'Autriche se fit la fondatrice de ce collège; en voici les considérants : « En premier lieu, mes parents eurent toujours pour la Compagnie de Jésus une grande affection qu'ils emportèrent au tombeau. Ce furent mes aïeux qui, les premiers, l'introduisirent en Allemagne, et qui par ses œuvres, notamment par les collèges qu'ils lui ont fondés, conservèrent dans ces États la foi catholique dont nous les voyons, grâce à Dieu, jouir encore aujourd'hui. En second lieu, le bien que la Compagnie m'a fait à moi-même depuis mon enfance est inappréciable, et de telle nature et si grand que j'en fais plus de cas que de toute la grandeur de ce monde. Aussi me suis-je crue obligée de me montrer, selon mon pouvoir, dans les affaires temporelles, la mère de ceux qui furent pour moi, dans les affaires spirituelles, des pères si dévoués. De plus, sachant, comme tous le savent, les grands, les incroyables fruits que la Compagnie produit dans le monde entier, parmi les fidèles, les infidèles, les hérétiques, au profit des hommes de toute condition, je tiens pour heureux et pour béni de Dieu quiconque peut, de son avoir, lui fonder un collège et participer ainsi à tous ses mérites. Considérant aussi, d'un côté tout le bien qu'entre tous les autres collèges, plus que les autres peut-être, a fait et fera encore celui de Salamanque, d'un autre côté la gêne où il a vécu jusqu'à présent faute de fondateur : j'ordonne, etc... » (André Mendo, S. J., *De Jure Academico,* l. I, q. VII, n. 10).

étroits, malgré l'insalubrité de ce « cimetière des jeunes Jésuites » comme on appela cette maison (1), et en dépit des plus violentes persécutions, la Compagnie accomplit l'œuvre la plus féconde pour le salut des âmes et pour son propre honneur.

En commençant à parler de ce collège, un ancien chroniqueur s'exprime ainsi :

« Ignace de Loyola avait à peine obtenu du Saint-Siège la confirmation de sa Compagnie, qu'il se sentit pris d'un très grand désir de l'établir dans l'université de Salamanque. Ce désir naissait de deux causes. D'abord, se souvenant des persécutions qu'il avait souffertes dans cette ville pour le service de Dieu, il voulait rendre le bien pour le mal et le bien le plus précieux dont il pût disposer ; ensuite, il comprenait combien il serait avantageux, pour le développement de son ordre et pour le bien des âmes, de faire connaître ses religieux, en les montrant à l'œuvre, dans l'école la plus célèbre et la plus fréquentée de la chrétienté, où se formait l'élite de la jeunesse (2). »

Jamais peut-être cet espoir apostolique ne se réalisa aussi magnifiquement qu'en l'année 1564, grâce aux prédications du Père Jean Ramirez.

2. — Ramirez, né en Andalousie et formé par une éducation toute chrétienne, s'était fait, à peine ordonné prêtre, le disciple du bienheureux Jean d'Avila et le compagnon de ses travaux. La parole du jeune missionnaire commença dès lors à produire des fruits admirables. Malgré ces succès, son saint guide lui conseilla d'entrer dans la Compagnie de Jésus qui venait d'être fondée. Il y entra et fut, après quelques mois de noviciat, rendu à ses fécondes prédications (3). Plus tard, en janvier 1564, il était à

(1) Arch. Soc. Jes., Castell. *Litt. ann. 1595,* MS : « Ædificatio quæ omnino Nostris necessaria erat, incommode viventibus multisque ea de causa morientibus, ut jam nostra domus *studiosorum sepultura* vulgo diceretur, ita feliciter processit, ut nova operis molitione cubiculis quadraginta tribus, cum media tantum domicilii pars perfecta sit, abundemus, loco et prœalto et salubri, ut vel ipso venientes fabrica delectet aspectu, etc... »

(2) Pedro de Guzman, S. J., *Historia de la Provincia de Castilla :* Histor. del colegio de Salamanca (MS) (Arch. centr. S. J.).

(3) Ramirez naquit en 1520, à Cordoue d'après la plupart des biographes, à Madrid d'après d'autres (V. Nieremberg, *Varones ilustres,* Toledo). Il entra dans la Compagnie vers 1555 et mourut à Alcala le 4 avril 1586, à 66 ans, dont quarante de prédication. Aucune épreuve ne put jamais refroidir son zèle apostolique, pas même celle que l'on peut regarder comme la plus dure de toutes pour un homme de son talent et de sa profession : « Non silentio involvendum quantis laboribus Deus illum probaverit : primo in amentiam

Saragosse, quand l'ordre lui fut envoyé de se rendre à Salamanque pour y prêcher pendant le carême.

« Je dois avouer ma faute, écrivait-il quelques semaines après au général de la Compagnie : depuis mon départ de Saragosse jusqu'à mon arrivée à Salamanque, je me suis trouvé plein de trouble et d'inquiétude, dans la persuasion que ma parole, toute pratique, ne saurait être goûtée de tout ce monde savant. D'autant plus qu'il y a ici la fleur des prédicateurs de notre pays, tels que Martin Gallo dont la réputation est si grande, et fray Juan Gutierrez et fray Bernardino de Castro — vous pourrez savoir du Père François ce qu'ils sont (1). — Saragosse, au contraire, n'a pas un seul prédicateur de quelque renom. Aussi, tout le long du chemin, n'ai-je fait que lutter contre mes répugnances, ne réussissant pas toujours à les surmonter, parfois même m'oubliant à murmurer de mon changement. Le temps, aussi, n'était guère fait pour dissiper ma mauvaise humeur : pas un jour serein durant ce voyage, toujours la neige ou des pluies torrentielles. Mais je me félicite de tout, si je puis gagner ces chers étudiants (2). »

Il les gagnait en effet et bien d'autres avec eux.

« L'accueil fait à mes prédications, disait-il dans la même lettre, non seulement par la population de la ville, mais aussi par le monde universitaire, trompe étrangement mon attente. Je prêche chaque jour dans des églises très vastes et je puis dire en toute vérité qu'elles débordent d'auditeurs, de lettrés illustres et d'étudiants comme de peuple. Le dimanche soir, dans la cathédrale, j'explique la doctrine chrétienne, et je n'en reviens pas de voir tout ce qui s'y rassemble. Que la gloire en soit à Dieu ! Mais à vous, qui m'avez envoyé, il devra belle récompense ! »

Peu après, il écrivait encore à son premier supérieur :

« Je vous envoie un ensemble de demandes et de réponses, que j'ai ajoutées à la doctrine chantée, en usage dans la Compagnie pour instruire

incidit, a qua jam liber ad prædicationem apostolicam ut antea rediit. » (Arch. S. J., Tolet.-Castell., Necrologia).

Le registre, déjà cité, des novices admis à Salamanque mentionne en ces termes l'arrivée de Ramirez, bien qu'il ne fût plus novice : « Le docteur Père Jean Ramirez de Oviedo est arrivé dans ce collège le 3 février 1564, envoyé par le Père général maître Lainez et par le Père commissaire docteur Araoz; il venait du collège de Saragosse. Il a fait les vœux de scolastique au collège de Grenade et a disposé de sa fortune. Signé de son nom, le 9 février 1564. » Suivent les signatures du recteur Fernandez et la sienne : *le docteur Jean Ramirez de Oviedo.* En marge, d'une autre main : *aquel apostólico Predicador,* c'est le si apostolique prédicateur !

(1) Saint François de Borgia, alors à Rome, où il sera l'année suivante élu général de l'ordre.

(2) Lettre de Ramirez à Lainez, Salamanque, le dimanche des cinq pains (4e dimanche de carême), insérée par le Père Pedro de Guzman dans son *Historia de la Provincia de Castilla* (MS).

les enfants. J'y joins la méthode que je suis dans cet enseignement. Des enfants de cinq ans, en répétant une fois par jour cette doctrine d'après ma méthode, arrivent, au bout de trois semaines, à la savoir si bien que j'en suis émerveillé. Le Père provincial désire qu'elle soit soumise à Votre Paternité, parce que, si elle est approuvée, elle pourrait être communiquée à tous nos collèges d'Espagne. Elle a déjà produit un très grand bien partout où elle a été adoptée... Les demandes vous indiqueront les points de doctrine que j'ai cru devoir introduire. Ce sont à peu près ceux que j'ai traités dans ces prédications doctrinales, qui ont attiré pendant ce carême un si grand nombre d'auditeurs, même des plus instruits, et des plus distingués (1). »

Le recteur de Salamanque écrivait de son côté :

« Ramirez a réuni, pendant tout le carême, des auditoires dont on ne saurait guère se faire une idée. Les étudiants y affluaient, le Père s'appliquant avec le plus grand soin à parler de ce qui leur convient et comme il leur convient. De plus, le soir, dans le grand atrium de l'université, dont l'entrée est interdite aux femmes, il a prêché pour les maîtres et les disciples seuls. Qui pourrait dire tous les fruits qu'ont produits ces instructions ! Elles ont eu pour objet, d'abord les caractères du parfait étudiant, ardeur infatigable pour l'étude, docilité envers les maîtres, puis l'honnêteté de vie et la pureté des mœurs (2). »

On le voit, l'apôtre ne cherchait le succès que par des moyens tout apostoliques. Aussi, avec les apparences, en obtenait-il toute la réalité. Dans le ministère de la prédication, bien faire, c'est faire du bien. Or, à la vue de tous, le bien se faisait dans la ville et dans l'université. Les mœurs se réformaient, la piété se ranimait, les sacrements de pénitence et d'eucharistie étaient plus fréquentés que jamais. « Dans ces derniers quatre mois, écrivait un Père du collège, nous avons entendu plus de 6.300 confessions, dont 4.500 d'étudiants, et en outre un très grand nombre de confessions générales (3). » Le prédicateur obtint aussi un résultat qui, vu la force de certains abus invétérés, paraissait défier tous les efforts. Plusieurs chaires de l'université étaient vacantes ; il s'agissait d'y pourvoir, et d'y pourvoir, selon

(1) Carta del Doctor Ramírez al P. general, Salamanca, Dia de Nuestra Señora de las Nieves 1564. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.*, 1564.

(2) Epist. P. Hernandi de la Concha ad Generalem « ex Patris Bartholomæi Fernandez rectoris jussu ». — Kal. Maii 1564. — Arch. centr. S. J. *Ibid.*

(3) *Ibid.*

les dangereux statuts de Salamanque, par le vote des étudiants. Ramirez prit pour sujet d'un discours ces élections mêmes : il fit comprendre à son jeune auditoire avec quelle consciencieuse loyauté, quelle virile indépendance, il fallait donner ou refuser les suffrages. On lui sut gré de son intervention : des hommes d'un vrai mérite furent élus, qui, sans elle, seraient infailliblement restés victimes de l'intrigue et des cabales (1).

3. — Mais de tous les résultats de ces prédications, le plus extraordinaire, celui qui frappa le plus les esprits, fut le grand nombre de vocations religieuses, qui germèrent alors parmi cette jeunesse, dont la parole ardente de Ramirez avait réveillé les sentiments généreux. Quatre mois après le carême, plus de deux cents déjà étaient entrés dans les divers ordres, et au bout de l'année, près de cinq cents, Suarez l'affirmait lui-même plus tard (2). Les monastères se réjouissaient de cette affluence soudaine de novices. Mais bien des parents s'effrayaient d'une pareille épidémie de vocations ; certains même rappelaient leurs fils de Salamanque où ils leur paraissaient trop en danger.

Or, pendant que Ramirez peuplait ainsi les couvents, il était lui-même, à l'insu de tous, sur le point de briser sa vie religieuse et apostolique. Il traversait une de ces crises morales, auxquelles l'exposait sa nature ardente et sensible, mais dont il sortit toujours vainqueur, grâce à la vigueur de sa foi et à sa générosité. Cette crise nous est révélée par la lettre suivante du recteur de Salamanque au général de la Compagnie :

« J'ai à vous mander une chose qui vous fera plaisir. Le Père Ramirez se trouvait depuis longtemps violemment tenté au sujet de sa vocation et voulait s'en aller chez les Chartreux. La cause en était qu'on ne lui accordait pas le rang de profès. Il était, cette année, et surtout ces jours derniers, plus ébranlé que jamais. Mais une grâce spéciale de Notre-Seigneur l'a soutenu et lui a donné la victoire. Il a fait le vœu de ne jamais sortir de la Compagnie, de ne point aller chez les Chartreux, de ne jamais demander la profession. Dès ce moment, le calme est revenu dans son âme. Il s'abandonne pour tout à l'obéissance. A présent, par cet abandon

(1) *Idem ad eumdem.* Calend. Septembris 1564. *Ibid.*

(2) Freire, *Biographie latine.* — Descamps, I^re^ part., c. 5. — Sartolo, l. I, c. 4.

même, ne mérite-t-il pas que vous lui disiez : *Amice, ascende superius* (1) ? »

Un biographe nous apprend pourquoi les supérieurs refusaient ou plutôt différaient d'admettre Ramirez aux vœux de profès (2). La vertu ne manquait point au religieux, ni la science au docteur ; mais le terrible prédicateur, emporté par son zèle, adressait parfois aux femmes, pour des défauts qui ne méritaient pas tant de rigueur, de trop rudes invectives. Il se corrigea ou bien on fit comme s'il s'était corrigé. Quelque temps après, à Salamanque même, se célébrait la fête de sa profession. Vingt-deux ans plus tard, en 1586, il mourut à Alcala, au milieu de ses frères.

De cette riche moisson de vocations que faisait germer la parole d'un jésuite, il était impossible que la Compagnie n'eût pas sa bonne part. De fait, d'avril à juin, vingt-quatre candidats, et, dans l'année entière, cinquante se présentèrent au collège de Salamanque (3). François Suarez fut un des premiers. Était-ce la parole seule de Ramirez qui l'avait décidé à quitter le monde, ou bien des relations antérieures avec les Pères du collège l'avaient-elles déjà incliné vers la vie religieuse et vers la Compagnie ? Rien ne nous l'indique. Mais il est certain que, à la fin du carême, sa résolution était prise, et prise irrévocablement. Il n'avait que seize ans ; mais son âme, innocente et pieuse, était de celles où la flamme de l'amour divin prend et jaillit vite, au moindre souffle d'en-Haut qui vient l'exciter.

Le récit que nous venons de faire peut éveiller dans l'esprit des lecteurs une objection, qui atteindrait, si elle était fondée, celui dont nous écrivons la vie. Ses anciens historiens ne l'apercevaient pas ou ne s'y arrêtaient pas : peut-être aujourd'hui y a-t-il plus de sujet de la présenter et de la discuter. Ces vocations, que faisait éclore en si grand nombre Ramirez, étaient-elles bien des vocations ? Voilà cinq cents jeunes gens, pour beaucoup il faudrait dire des enfants, qui, échauffés par une parole ardente, entraînés les uns par l'exemple des autres, renoncent tout à coup

(1) Lettre du P. Bartolomé Fernandez, recteur du collège de Salamanque, au P. général Lainez. Salamanque, 17 oct. 1564. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist., 1564.*

(2) Nieremberg, S. J. : *Varones ilustres de la Compañía de Jesús*, Juan Ramírez.

(3) Ferd. de la Concha à Lainez. Salamanque, 1 sept. 1564. — Arch. centr. S. J. *Ibid.*

à la direction donnée à leur vie, brisent les espérances de leur famille, courent frapper à la porte des monastères, qu'on se hâte de leur ouvrir et de refermer sur eux ! Peut-on se fier à des résolutions prises ainsi sous une puissante influence extérieure, sans laquelle elles ne seraient même pas venues à la pensée ? On y voit bien l'éloquence d'un homme, on y voit les ardeurs de l'âge. Mais y voit-on aussi, de la part de Dieu, l'appel certain de la grâce, de la part des hommes, la maturité et la discrétion ? Et que peuvent valoir des vocations suscitées en un instant par des moyens aussi factices ?

Pour François Suarez, sa vie entière répondra. Pour l'ensemble des autres, leurs vies donneraient-elles une réponse semblable, rien dans les récits du temps ne nous permet d'en douter. Mais en eût-il été autrement pour plusieurs, que pourrait-on en conclure ? La perte de la foi chez un chrétien n'est pas un argument contre la validité du baptême qui la déposa dans son cœur ; de même, l'infidélité d'un religieux à ses devoirs n'en est pas un contre la réalité de sa vocation. La vocation religieuse, d'ailleurs, n'est pas ce que beaucoup pensent. Facilement on se la figure comme une faveur extraordinaire de Dieu, qui va au-devant de quelques âmes privilégiées, mais qui est refusée à toutes les autres, sans leur laisser le moindre droit d'y prétendre. L'âme ainsi choisie est préparée, par une sorte de culture spéciale de Dieu, à être transplantée et à vivre dans le sol réservé auquel elle a été destinée. Puis elle est avertie de cette élection par des touches particulières de la grâce, qui lui inspirent le dégoût du monde, lui font pressentir les douceurs du cloître, l'y attirent suavement, et l'y amènent enfin, ratifiées par la décision d'un prudent directeur que cette conduite providentielle, longuement étudiée, a convaincu de l'appel divin. De cette conception, il est facile de conclure, et on le conclut en effet, que fort peu sont appelés à la vie religieuse, qu'on ne saurait l'être sans un ensemble de qualités exceptionnelles, que le *criterium* indispensable est un puissant et durable attrait, enfin qu'à cet attrait il faut les garanties du plus rigoureux examen et des plus sérieuses épreuves, surtout de celle du temps.

Cette théorie, que l'histoire de plus d'une vocation paraîtrait

confirmer, mais que l'histoire de beaucoup d'autres démentirait, ne donne pas la notion vraie de la vocation religieuse, telle que l'établissent les grands théologiens et docteurs ascétiques. D'après eux, Dieu a ouvert devant l'homme, pour parvenir à sa fin dernière, deux voies, celle des préceptes, et celle, plus haute, plus sûre, plus rapide, des conseils évangéliques ou des vœux de religion. L'une et l'autre sont proposées à tous et nul n'est exclu de la seconde par une sorte de réprobation. Sans doute, un appel plus personnel et plus pressant est adressé à plusieurs ; mais il n'en est pas moins vrai que l'appel général est réel et certain, qu'il l'est assez pour que celui qui peut et veut y répondre puisse le faire avec la certitude que son oblation sera acceptée et bénie. Donc, est appelé quiconque n'est pas exclu par des inaptitudes physiques ou morales ou sociales et veut, d'une volonté ferme et confiante en Dieu, le servir de cette manière. Cette volonté est souvent aidée par de sensibles attraits surnaturels, mais elle ne l'est pas toujours, et le plus souvent aussi elle est combattue par de violentes répugnances naturelles.

Un attrait, d'ailleurs, même vif et persistant, n'est pas un signe auquel il faille attacher une importance décisive. Il peut naître de motifs humains, et, vînt-il de la grâce, il pourrait égarer, l'Esprit-Saint inspirant parfois le désir méritoire de choses excellentes, dont il ne veut nullement la réalisation, par exemple des souffrances, de l'apostolat, du martyre. Aussi l'examen d'une vocation doit-il porter surtout sur ces deux points, les aptitudes et la volonté du candidat. Dès qu'il est constaté, d'abord que rien en lui ne le rend impropre à la vie de l'ordre où il veut entrer, que rien autour de lui ne le retient impérieusement dans le monde, ensuite que sa résolution naît de motifs purs et élevés, qu'elle est ferme et confiante en Dieu, ne procédât-elle que de la raison et de la foi, sans aucune impulsion du sentiment, c'en est assez ; on a les marques essentielles et suffisantes d'une bonne vocation. Cette doctrine ne supprime point cette grâce spéciale de la vocation, dont parlent sans cesse les religieux eux-mêmes. En effet, les aptitudes sont un don de Dieu ; la pensée et la volonté de le servir de cette manière le sont aussi ; car nous ne pouvons ni penser surnaturellement à la pratique du bien, ni nous résou-

dre à l'accomplir, ni surtout l'accomplir, sans être prévenus et aidés d'une grâce qui lui soit proportionnée ; et le bien étant ici plus grand, la grâce est aussi plus grande ; le bien étant excellent, la grâce aussi est excellente, elle est une grâce de choix.

Mais ne faut-il pas du moins apprécier ces aptitudes avec une exigeante rigueur? Suarez répond après saint Thomas, et saint Thomas après bien d'autres, que tout homme peut se croire apte à la vie religieuse si le contraire ne conste de conjectures très probables, ou d'une expérience acquise. Car si la vie religieuse impose des devoirs difficiles, elle procure aussi de puissants moyens. Dieu, de son côté, ne refuse pas son secours à qui lui a fait le don de soi-même (1).

Ces lignes de Suarez ne sont qu'un commentaire adouci de cette remarquable parole de saint Ignace : « Il faut de plus fortes raisons pour se croire appelé à rester dans le monde, que pour se croire appelé à le quitter (2). » Pensée hardie, mais très vraie : si on se rappelle que l'homme n'est sur la terre que pour sauver son âme, on n'a pas de peine à comprendre qu'il devrait se porter vers un état, où le salut est presque assuré, bien plus facilement et plus volontiers que vers un autre, où il est exposé à mille dangers ; pour l'un Notre-Seigneur n'a eu que des éloges et des encouragements, pour l'autre que des sévérités et des dissuasions.

Ces réflexions légitiment assez les conquêtes de Ramirez. Cependant, en réponse à ceux qui veulent prolonger les délais et les épreuves, citons encore notre théologien : « De pareilles déterminations, ajoute-t-il, doivent sans doute être prises avec toute la prudence et toute la maturité que demande leur gravité, mais sans s'y attarder trop longtemps. Car, d'une part, ces délais ne sont pas nécessaires, d'autre part, ils mettent obstacle à la vocation divine et l'exposent à bien des dangers. » Avis souverainement sage ! Qui pourrait dire combien de vocations ont été perdues, parce que, au moment décisif, des influences trop humaines ou une direction peu éclairée ont amené

(1) Suarez, *De Religione*, tract. VII, l. v, c. VIII. (Ed. Vivès, t. XV, p. 331.)

(2) V. *Directoire des Exercices spirituels*, c. XXIII, n° 4.

d'inopportuns retards, créant à la charge de ces conseillers mal avisés une lourde responsabilité? Reprenons notre récit.

4. — François Suarez avait fait, d'instinct, ce qu'il devait, de science et d'expérience, enseigner plus tard: il s'était hâté d'aller manifester sa détermination au Père Bartolomé Fernandez, recteur du collège, le priant instamment de l'admettre dans la Compagnie. Des cinquante demandes dont nous avons parlé, une seule fut repoussée et ce fut la sienne. Le fait peut paraître difficile à expliquer, mais il ne saurait être mis en doute. Tous les biographes l'affirment avec des circonstances précises; et quel auteur aurait eu la pensée de mettre une fiction de cette nature, au début d'une vie dont toute la suite en aurait fait ressortir l'invraisemblance (1)?

Donc, le Père Fernandez interrogea le jeune candidat, et lui fit subir, devant chacun de ses conseillers, l'examen tracé par les constitutions de l'ordre. L'avis unanime fut qu'il ne pouvait pas être admis. Ses dispositions morales étaient excellentes; mais il ne paraissait pas avoir assez de talent, il était à craindre aussi qu'il n'eût pas assez de santé. Ce jugement doit surprendre François avait fait avec succès ses études littéraires: pouvait-on exiger beaucoup plus d'un enfant de seize ans? Peu de temps après sa réception, une note officielle attestera que sa santé est bonne: elle ne devait donc pas être si mauvaise au moment où il se présentait.

Faut-il, pour expliquer ce refus, admettre comme vrai certain portrait de Suarez enfant, que nous trouvons dans sa notice nécrologique?

« Il étudia, dit-elle, la grammaire et le droit pendant huit ans, mais sans réussir et sans rien faire espérer de bon. Nature aimable mais ne songeant qu'à rire et à causer, il fuyait même la vue des livres, ne pouvant s'appliquer à surmonter le dégoût qu'ils lui inspiraient. Tout entier aux plaisirs de son âge, il ne voulait que ne rien faire et s'amuser. D'ailleurs cette légèreté n'avait point altéré ses mœurs. Une très délicate pudeur attestait et sauvegardait son innocence: en cette matière, un rien le faisait rougir (2). »

(1) V. Descamps, I^re^ part., c. 5. — Sartolo, l. I, c. 5. — Etc.

(2) Morim, *Notice nécrologique*.

Évidemment ce portrait pourrait expliquer le refus que subit Suarez : mais que d'autres choses il rendrait inexplicables ! Portrait d'ailleurs tout de fantaisie, semble-t-il, qui ne se rencontre que dans cette notice, œuvre d'une plume de jeune humaniste, soucieux avant tout de la phraséologie latine et de l'effet littéraire. De plus, il est en opposition, sauf pour ce qu'il renferme de favorable, avec toutes les autres biographies, aussi bien qu'avec les faits. Concevrait-on que cet enfant léger, tout au plaisir, incapable de travail et de réflexion, se soit accommodé d'une vocation ecclésiastique, que, dès l'âge de treize ans, il ait été regardé par son père, homme instruit et clairvoyant, comme capable de suivre les cours d'une université, que tout à coup il se soit décidé à quitter le monde avec une fermeté de volonté que rien ne pourra ébranler, que toujours, dans la suite, l'homme et le religieux se soient trouvés d'un tempérament et d'un caractère absolument opposés à ceux qui sont attribués à l'adolescent ?

Pour toutes ces raisons, nous ne saurions consentir à faire de Suarez, même dans son plus bas âge, un ennemi des livres et un aimable paresseux. Il nous paraît plus probable que, appliqué trop tôt à des études juridiques pour lesquelles son esprit n'était pas encore mûr, il n'y avait que médiocrement réussi, insuccès qui aurait autour de lui fait concevoir de son intelligence une idée peu favorable. Ajoutons que, d'une apparence toujours assez frêle, il dut l'être surtout alors que son corps n'avait point encore pris son développement normal : de là ces doutes au sujet de sa santé (1).

5. — Quoi qu'il en soit, la demande fut rejetée. Les instances du jeune homme ne purent fléchir la volonté du Père recteur, lié par l'avis de son conseil ; pas plus d'ailleurs que les refus réitérés ne fléchirent la volonté du candidat. Résolu à en appeler de ce jugement, il partit pour Valladolid où se trouvait le provincial de Castille. La lettre, déjà citée, du Père de la Concha

(1) Une autre explication du refus a été donnée en ces termes : « Les supérieurs craignaient que l'ineptie du sujet ne fît un trop fâcheux contraste avec l'éclat de sa naissance. » (P. Ramière. *Revue du Monde catholique*, 1862, II, p. 378). Cette crainte est rendue vraisemblable par cette autre, qu'il faudrait peut-être plus tard, pour garder ce candidat, le faire descendre au rang de coadjuteur temporel.

parle de deux postulants, qui, n'ayant pas la patience d'attendre que le provincial vînt à Salamanque, firent un assez long voyage pour aller le trouver. Suarez sans doute fut l'un de ces deux.

Le provincial de Castille, le premier de cette province nouvellement créée, était Jean Suarez. Sa famille, du diocèse de Cuenca, n'avait d'ailleurs de commun que le nom avec celle de notre théologien. C'était, dit le Père Dupont dans la *Vie du Père Balthazar Alvarez*, un homme vraiment spirituel, saint, très versé dans la direction des âmes : jugement qu'avaient confirmé des faits extraordinaires, tels que guérisons miraculeuses, apparitions célestes, lumières surnaturelles. Premier provincial de l'Andalousie, deux fois provincial de Castille, trois fois envoyé à Rome pour les affaires de son ordre, il rendit à la Compagnie d'éminents services ; mais le plus grand de tous fut celui que nous allons raconter.

Arrivé à Valladolid et admis en sa présence, François lui manifesta avec émotion l'ardent désir qu'il éprouvait d'entrer dans la Compagnie, avec larmes la vive douleur que lui causait le refus éprouvé à Salamanque. Le provincial le consola, et l'exhorta à prier Dieu pendant qu'il le ferait lui-même. Bientôt il le fit examiner par ses conseillers, qu'il réunit ensuite pour recevoir et discuter leurs avis. Ces avis furent tous aussi défavorables que ceux de Salamanque et pour les mêmes raisons. Ainsi, pour la seconde fois, celui qui devait être le plus grand théologien d'un ordre qui en a tant produit, était jugé, par cet ordre même, incapable d'y occuper la plus modeste place. Dieu prémunissait cette âme contre le danger de ses succès futurs, mais en même temps il éclairait celui qui devait parler en son nom :

« Vos avis sont très sages, répondit le provincial à son conseil, et si je m'en tenais à mon propre jugement, je devrais les suivre. Mais je ne le puis pas : une force intérieure incline ma volonté d'un autre côté. Ce jeune homme, que nous voyons si peu ouvert et qui promet si peu, je prévois que, dans la voie qu'il a choisie, il deviendra par sa science une lumière de l'Église et une gloire de notre ordre. »

Jean Suarez affirmait à l'occasion, dans la suite, qu'il avait pris ce parti et prononcé ces paroles sous une influence d'en-Haut qui le conduisait, bien plus qu'il ne se conduisait lui-même.

Il donna bon espoir à François et le renvoya à Salamanque, muni d'une lettre pour le recteur (1).

6. — Des luttes d'un autre genre attendaient le jeune homme. Il s'était lié de la plus étroite amitié avec un étudiant de son âge, vive et pure affection, qui, après la piété, avait été sa plus douce consolation. François lui fit connaître ses projets : son ami ne les comprit pas et mit tout en œuvre pour l'en détourner, supplications, tendresses, objections de toute nature. Il lui représentait surtout quel grand bien, tout en sauvant son âme, il pourrait faire dans le monde, grâce à l'influence et aux relations de sa famille, au lieu d'aller s'ensevelir dans la vie religieuse et dans un ordre encore à peine connu. Cette illusion du bien apparent qui égare parfois les âmes les plus avides de dévouement, n'eut aucune prise sur François. Il comprenait que le meilleur moyen d'être utile à la cause de Dieu, c'est de le mériter en lui faisant d'abord de soi-même, quand sa grâce y invite, un entier sacrifice. Il déclara donc au jeune tentateur que le seul moyen pour lui d'éviter une séparation à laquelle il ne pouvait se résigner, c'était d'imiter son exemple : conseil qui ne fut pas suivi, mais qui mit fin à toutes ces importunités.

7. — Au reste, le temps de l'épreuve était fini. Le recteur de Salamanque et son conseil, surpris de la décision du provincial, avaient bien eu la pensée d'en ajourner l'exécution, pour faire valoir encore les raisons de leur refus, mais ils n'avaient pas tardé à comprendre que le mieux était de s'en remettre à leur supérieur et à Dieu. François reçut donc l'avis que la porte du noviciat lui était ouverte, mais au titre d'*Indifférent*. On appelle ainsi ceux qui sont admis avec cette clause, qu'ils seront plus tard destinés à devenir prêtres ou à rester simples Frères Coadjuteurs, selon les aptitudes qu'on reconnaîtra en eux au cours de leur noviciat. Il est rare aujourd'hui qu'on use de cette réserve et de cette formule, empruntées aux Constitutions de saint Ignace (2).

(1) Descamps, Sartolo, etc.

(2) *Examen generale*, C. I, n° 11.

Mais en ce temps-là, du moins dans la province de Castille, par une interprétation qui dépassait la pensée du Fondateur, on ne recevait guère qu'en cette qualité ceux qui n'étaient pas encore engagés dans les ordres sacrés. Des vingt-quatre qui entrèrent à Salamanque un peu avant ou un peu après Suarez, trois seulement, qui manifestement ne pouvaient être que coadjuteurs, sont inscrits sans cette mention. L'année suivante, Gregorio de Valencia, bien que déjà bachelier ès-arts, ne fut reçu, lui aussi, que comme *Indifférent*. C'est donc à tort que les historiens ont présenté cette restriction comme une précaution exceptionnelle prise à l'égard de Suarez; mais on peut croire qu'elle fut jugée pour lui tout spécialement opportune. Le jeune homme répondit qu'il n'apportait qu'un désir, celui d'être admis dans la Compagnie, afin de n'y vivre que pour Dieu, en quelque condition que ce fût. Nous verrons bientôt que cette indifférence n'était pas seulement sur ses lèvres. Il ne lui restait plus qu'à se remettre aux mains du Père recteur : il le fit, le cœur débordant de joie.

Rien ne nous donne à croire qu'il ait eu à soutenir, pour embrasser la vie religieuse, d'autres luttes plus secrètes et plus douloureuses. L'histoire intime des vocations est aussi diverse que les circonstances extérieures qui les font naître et surtout que les tempéraments et les caractères de ceux qu'elles attirent. Il est des âmes qui ne se séparent pas du monde sans de profonds et cruels déchirements. Elles en voient la vanité, elles en craignent les dangers, elles ne le trouvent pas digne d'elles, elles ne veulent pas y rester. Cependant elles en aiment tout ce que Dieu y a mis de doux et de noble, pour aider l'homme à traverser cette terre sans trop de tristesse. L'amour plus fort qui les entraîne ailleurs doit briser dans leur cœur bien des fibres qui les retenaient. D'autres âmes, soit ignorance ou dégoût du monde, soit élan naturel vers une région supérieure, entrent dans la vie religieuse comme le voyageur dans sa patrie, comme l'enfant dans la maison paternelle. Chez les premières, le sacrifice s'embellit des larmes qu'il fait verser; chez les secondes, du sourire et de la joie dont il fait rayonner le visage. Suarez paraît avoir été de ceux qui croiraient faire encore trop d'honneur au monde en lui accordant un regret. Déjà théologien par toutes les aspirations

du cœur, comme il le sera bientôt par tous les labeurs de l'esprit, il ne cherchait que Dieu et ne se souciait que de vivre en lui. De là, cette énergie et cet empressement à répondre à son appel. Les mœurs du temps et du pays permettaient, alors mieux qu'aujourd'hui et là mieux qu'ailleurs, de suivre à la lettre le conseil de Notre-Seigneur et l'exemple des saints. François le fit : il n'alla même pas revoir sa famille avant de s'en séparer pour toujours. Il faut qu'avertie de son dessein, elle y ait donné, sans vouloir en retarder d'un seul jour la réalisation, un prompt et entier consentement. Rare exemple de générosité chez l'enfant, plus rare encore d'esprit tout chrétien chez les parents !

Dans les anciens registres où étaient officiellement inscrits les novices admis au collège de Salamanque, on lit, parmi les inscriptions de l'année 1564, la formule suivante en langue castillane (1) :

Le Frère François Suarez a été reçu dans ce collège par le Père Jean Suarez, provincial, le 16 juin 1564, après avoir été examiné par le Père recteur du collège. Né à Grenade, il est le fils du licencié Gaspar de Toledo et de Doña Antonia Vazquez, qui ont largement de quoi vivre. Il a trois frères, dont l'un est religieux, et quatre sœurs non encore mariées. Il est tonsuré. Il a étudié la grammaire quatre ans et le droit canon près de trois ans. Il n'a pas encore fait la promesse de renoncer à ses biens. Ayant lu les Bulles et les Constitutions et l'examen qui les résume, et ne se trouvant lié par aucun empêchement, il a déclaré vouloir s'y conformer en tout avec l'aide de Dieu. Il a été examiné comme indifférent. *En foi de quoi il a signé de son nom, le 28 juin 1564.*

Suivent les signatures de François Suarez et du recteur Fernandez. La formule tout entière est écrite de la main du novice. Mais à la fin, une autre plume a inséré plus tard la clause : « Il a fait la promesse touchant ses biens. » En marge et

(1) Salamanque. Arch. de l'Université. Registre déjà mentionné : *Primero libro antiguo de los que en este colegio de la Comp. de Jesus han sido recebidos...* Voici le texte espagnol de cette immatricule :

El hermano Francisco Suarez fuè rescebido en este collegio por el padre Juan Suarez provincial a 16 de Junio de 1564 y fuè examinado por el padre Rector de este collegio; es natural de Granada hijo del licenciado Gaspar de Toledo y de doña Antonia Vazquez que tienen bien lo que an menester; tiene tres hermanos, el uno es religioso y 4 hermanas por casar; es de 1ª corona; ha oydo 4 años de gramatica y tres de canones no cumplidos; no a aun hecho la promesa de dexar la hazienda y aviendo visto las bulas y constitutiones y examen de ellas y no teniendo impedimento alguno, fue contento de pasar por todas ellas con la ayuda del Señor; fue examinado para indiferente y ansi lo firma de su nombre a 28 de Junio de 1564.

ESCRITOR CELEBERRIMO

HERNANDEZ.

HIZO LA PROMESA DE LA HACIENDA.

FRANCISCO SUAREZ.

en regard on lit aussi ces mots, écrits dans la suite par une main inconnue : « *Escritor celebérrimo — c'est l'auteur si célèbre.* »

L'admission est datée du 16, la formule du 28 juin seulement. Il est probable que dans l'intervalle le novice fit cette retraite de première probation que l'Institut prescrit à tous ceux qui entrent. Il est dit aussi qu'il fut admis dans le collège par le P. Jean Suarez, qu'il venait cependant de quitter à Valladolid. Mais une lettre explique cette apparente contradiction ; elle nous apprend que le provincial, suivant de près les candidats qui étaient allés plaider leur cause auprès de lui, vint lui-même à Salamanque plus tôt qu'on ne l'y attendait, pour s'occuper sur place de toutes ces admissions. De là, le 21 juin, c'est-à-dire cinq jours après l'entrée de Suarez, il écrivait au Père général Lainez :

« Nous venons d'admettre ici sept sujets de moyenne valeur et nous allons probablement en recevoir cinq autres meilleurs (1). »

Ainsi, celui-là même qui avait accepté Suarez en prévision de ce qu'il serait un jour, ne le tenait, d'après ce qu'il était alors, que pour un sujet de médiocre ou tout au plus de moyenne valeur *(siete mediocres subjectos)!*

Trois mois après, ses supérieurs portaient sur lui, dans un catalogue officiel, le même jugement :

Il a étudié la grammaire, et pendant deux ans et demi le droit canon. Age : seize ans et demi; aptitudes convenables ; intelligence ordinaire (2).

Voilà qui prouve encore combien fut nécessaire, pour le faire ce qu'il fut depuis, et par suite combien se trouve vraisemblable, même en dehors des témoignages positifs, la transformation surnaturelle que nous aurons bientôt à raconter.

8. — Définitivement reçu, Suarez fut envoyé à Medina del Campo, où le noviciat, d'abord établi à Simancas, avait été transféré deux ans auparavant, en 1562.

(1) Arch. soc. Jesu. — Lettre déjà citée du P. Ferd. de la Concha à Lainez. — Jean Suarez à Lainez. Salamanque, 21 juin 1564. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist., 1564.*

(2) Arch. centr. Soc. Jes., Castell., *Catal. breves* 1559-1576. *Memoria de los que an entrado en el collegio de Salamanca desde verano de 1564* :... 4° El Hermano Francisco Suarez es hijo de padres principales y ricos. Su padre es el licenciado Gaspar de Toledo, abogado en Granada, con mas de 30 mill ducados de hazienda. Oyo gramatica y dos años y medio de canones, es de 16 años y medio y buena abilidad y juizio mediano.

Les biographes de Suarez, trop portés ici comme ailleurs à imaginer ce qui aurait dû être au lieu de chercher ce qui fut, nous font du noviciat de François un tableau auquel rien ne manque, ni de sa part, ni de la part des autres : chez lui, ferveur extraordinaire ; autour de lui, influence puissante de la célèbre maison de Medina ; à côté de lui, direction féconde du meilleur des maîtres, Alphonse Rodriguez, l'auteur même de ce livre de la *Perfection chrétienne*, qui, depuis trois siècles, sert de premier manuel d'instruction à tous les jeunes religieux de la Compagnie ; enfin, chez les supérieurs, satisfaction si complète qu'avant la fin des deux années réglementaires de probation, ils envoient François commencer ses études (1). Tout ici n'est pas exact. Que François se soit constamment montré novice exemplaire, qu'il se soit plié avec une inviolable fidélité à l'observation de la règle et à la pratique de l'obéissance, que d'un cœur avide de sainteté il se soit porté à tous les exercices d'abnégation, qu'il ait fait de rapides progrès dans la vie spirituelle, et que bientôt on ait vu le parfait religieux éclore en lui, avec cette vigueur qui promet la plus heureuse croissance, nous devons l'admettre sans aucune réserve. Un candidat si énergiquement épris de sa vocation, un religieux si accompli dans toute la suite de sa vie ne put qu'être un excellent novice. Mais sa bonne volonté ne fut point secondée par un ensemble de conditions extérieures aussi favorables qu'on s'est plu à le répéter.

D'abord, le Père Alphonse Rodriguez ne se trouvait point à Medina et il n'y résida jamais (2). Il était, cette année-là, à Salamanque, avec le titre de Père maître des novices retenus ou envoyés dans ce collège pour y commencer leurs études. C'est donc lui qui dut s'occuper de Suarez à son entrée, mais seule-

(1) Descamps, Ire part., c. 9 et 10. — Sartolo, l. I, c. 9, etc., etc.

(2) La persuasion que Suarez eut le P. Rodriguez pour unique ou pour premier Père maître donne lieu, dans les biographies et dans les notices, à des erreurs tout opposées. Les unes placent à tort Rodriguez à Medina où se trouvait Suarez ; les autres placent, à tort aussi, le noviciat de Suarez à Monterrey où Rodriguez résida peu de temps après. Pour exemple : « Puesto bajo la dirección del célebre Padre Rodríguez en el noviciado de Monterrey... » (Montaner y Simón : *Diccionario enciclopédico Hispano-Americano*).

Alphonse Rodriguez, né à Valladolid en 1537, entra dans la Compagnie à Salamanque en 1557, où, six ans après, il fut maître des novices pendant un ou deux ans 1564-1565 ; dans la suite, professeur de morale et recteur à Monterrey, maître des novices à Montilla, en Andalousie, pendant douze ans, il se retira enfin à Cordoue où il mourut en 1616.

ment pendant le peu de jours qui précédèrent son départ pour Medina. Les deux années suivantes, il se trouvera encore à Salamanque, mais le titre de Père maître est alors donné au Père Antonio de Avendaño. Il se peut toutefois que Rodriguez ait exercé ces fonctions quelque temps encore après le retour de Suarez à Salamanque, qui eut lieu à la fin de septembre 1564. On pourrait supposer aussi que Rodriguez, remplacé dans sa charge par Avendaño, lui aurait été laissé comme aide et à ce titre aurait gardé en partie le soin des novices, peut-être de ceux qui commençaient leurs études. C'est dans ces hypothèses et dans ces limites que Suarez a pu se trouver sous sa direction (1). Ajoutons que le Père Alphonse Rodriguez n'avait alors que vingt-sept ans : il n'était donc point encore le maître expérimenté qu'il fut plus tard.

A défaut du Père Rodriguez, nous trouvons pour Père maître à Medina, quand Suarez y arriva, le Père San-Juan de Ubilla, très bon religieux, mais Père maître plus que médiocre. Les informations envoyées cette année-là disent de lui : « Il est confesseur des religieux de la maison et maître des novices : bon confesseur, mais pour les fonctions de Père maître, aptitudes nulles. » Et le recteur, Jeronimo Ruis de Portillo, ajoutait cette note : « Il n'est pas fait pour être Père maître : j'en ai avisé le provincial, mais il n'y a pas été porté remède : les novices en souffrent (2). » Le provincial Jean Suarez, de son côté, écrivait : « A Medina, les

(1) Archiv. Soc. Jes. — Castell. *Catalogi breves* 1559-1576. — On y trouve, au collège de Salamanque, les indications suivantes sur le P. Rodriguez : « Minuta de Mayo de 1564... El P. Alonso Rodriguez Maestro de novicios y confessor; edad 25 y med°; 6 de Comp^a; estudios : bachiller en artes y curso de theol. » — Il y a environ douze novices : rien n'indique s'ils font aussi leurs études.

Au catalogue suivant, daté du 1^er janvier 1565 : « Confessor : El P. Alonso Rodriguez ha 7 años que entro en la Comp^a; hizo los votos, avra 5 años. Antes de entrar, era estudiante y bachiller en artes y después de entrado en la Comp^a estudio 5 años de theologia y se ordeno de todos ordenes; hase exercitado en confessar; esta muy resoluto en casos de conscientia; es de 27 años. » — Ce même catalogue porte : « Ant° de Avendaño, confessor de los de casa y maestro de novicios. » — Au catalogue de 1566, le P. Rodriguez est encore porté avec les mêmes indications à peu près qu'en 1565. — A celui de 1567, il est porté au personnel du collège de Monterrey : « El P. Alonso Rodriguez, nat^l de Valladolid, obisp° de Valencia, es de edad de 29 años; tiene de Comp^a cerca de dies años. Oyó las artes en Vall^d adonde se graduó de bachiller. Oyó cinco años de theolog. los tres en la Comp^a; ha exercitado officio de maestro de novicios. Consultor. Tiene talento para leer casos. Exercitase agora con algun talento en predicar; ha hecho sus experiencias; no ha peregrinado. »

(2) *Ibid.*

études vont bien, mais il n'en est pas de même de la direction des novices. Le Père maître n'a pas la capacité voulue pour cet emploi et le recteur ne s'en occupe pas, absorbé qu'il est par la prédication, les confessions et la construction de la maison (1). » Un an après, Ubilla fut remplacé par le Père Balthazar Alvarez. On ne perdait rien pour avoir attendu ; seulement, Suarez n'était plus là (2). Au reste, la bonne volonté et la grâce de Dieu suppléaient sans doute à ce qui pouvait manquer du fait de Ubilla : « Au noviciat, écrivait encore le P. Portillo, recteur, tout est mieux pour l'observance et la ferveur qu'aux plus beaux jours de Simancas. C'est beaucoup que d'avoir un assez grand nombre de novices (3). »

Il y a lieu de rectifier aussi ce qui est dit de la durée du séjour de Suarez à Medina. En réalité, il ne resta guère au noviciat que trois mois. Arrivé à la fin de juin, il ne se trouve plus sur une liste des novices datée de fin septembre ; tandis que dans le personnel de Salamanque, au 1er janvier suivant 1565, il est porté avec cette mention : « Il y a six mois qu'il est entré dans la Compagnie ; il a fait les vœux de dévotion après trois mois ; maintenant il commence la logique (4). »

De ces données, on peut conclure qu'il avait été renvoyé à Salamanque vers la fin de septembre, un peu avant l'ouverture des cours. Plus tard, dans son traité de l'Institut de la Compagnie de Jésus, après avoir justifié la constitution de saint Ignace, qui exige deux ans de noviciat, il ajoutera :

On dispense quelquefois, en ce sens qu'on accorde à des novices, surtout s'ils ont terminé leur première année, de commencer avant la fin

(1) Jean Suarez, au P. Lainez. Salamanque, 21 juin 1564. Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist., 1564.*

(2) Le P. Balthazar Alvarez, né en 1533, à Cervera, au diocèse de Calahorra, prit à Alcala le titre de *Maestro en artes*, y étudia deux ans la théologie et entra ensuite au noviciat de la Compagnie. Il mourut provincial de Tolède, à Villarejo, en 1580. On sait quel cas sainte Thérèse faisait de sa sainteté et de sa direction. Suarez ne vécut jamais dans la même communauté que lui, mais il le trouva à Medina del Campo, où il revint plusieurs fois, au cours de ses études, pour y refaire provision de ferveur, et il profita alors de sa direction. C'est à ces rencontres, fécondes sans doute, mais rares et courtes, qu'il faut réduire l'affirmation des biographes du théologien, par exemple de Descamps (Ire part., c. 1) le donnant comme un fils spirituel d'Alvarez.

(3) Catalogue du collège de Medina, 1565, dressé par le recteur Hieronimo Ruis de Portillo. — Arch. centr. S. J., Castellan. *Catal. brev.* 1559-1576.

(4) Catal. du collège de Salamanque au 1er janvier 1565. *Ibid.*

de la seconde leurs études ; mais ils restent novices, ne font point les vœux, sont encore astreints à certains exercices du noviciat, demeurent à part sous la conduite d'un Père maître qui continue à les former, et gardent toujours la liberté de rentrer dans le monde, s'ils le veulent. On leur permet parfois, il est vrai, de faire les trois vœux de religion ; mais ce sont des vœux de pure dévotion, ce ne sont point des vœux qui les incorporent à l'ordre ; ceux-ci ne se font qu'après deux ans. Et à ces vœux mêmes de dévotion, il ne faut admettre qu'avec beaucoup de prudence et de circonspection (1). »

Quand Suarez écrivit ce passage, il dut se rappeler Medina et se demander pourquoi à son égard on avait donné à la règle une interprétation si large. Ce n'était pas, en effet, de quelques mois de noviciat qu'on l'avait dispensé, mais du noviciat presque entier ; et on lui avait permis de se lier, pour ainsi dire dès son entrée, par des vœux, irrévocables en ce qui le concernait. Il ne pouvait pas, lui, mais nous pouvons, nous, et nous devons voir dans ce privilège la preuve la plus convaincante qu'on avait vite reconnu, dans ce jeune homme de dix-sept ans, une vertu digne de l'âge mûr.

9. — Ne voulait-on pas aussi le mettre promptement en état de manifester ce qu'on pouvait attendre de son intelligence, victime d'un jugement si sévère ? Il fallait bien régler, sans trop tarder, sa situation, et décider, au cours même de son noviciat, s'il serait destiné aux études et au sacerdoce, ou bien aux services domestiques. De plus, il se rencontrait qu'à ce moment-là, à l'automne de 1564, on ouvrait au collège de Salamanque un cours de philosophie, ou cours des arts, *Curso de artes*, que devait professer le Père Andrés Martinez, docteur de grand mérite. Les jeunes religieux qu'on lui confiait n'étaient qu'au nombre de douze ; mais, dit une histoire inédite de la province de Castille, « de ce cours sortirent les plus brillants élèves qu'on ait jamais vus dans cette province (2). »

(1) Suarez, *De instituto Societatis Jesu*, l. II, c. IV, n° 10.

(2) Pedro de Guzman S. J., *Historia de la Provincia de Castilla* (ms.). On lit dans cette histoire, au moment où le P. Fernandez quitte le rectorat de Salamanque (1565), le passage suivant : « Le P. Barthélemy Fernandez, pendant son rectorat de près de dix ans, rendit à ce collège les plus grands services, le faisant croître en vertu et en nombre, et, quand il l'a pu, améliorant sa situation matérielle. En dernier lieu, il avait couronné

Pour Suarez toutefois, il ne s'agissait pas alors d'être un brillant élève, mais seulement de pouvoir être un élève quelconque, et l'épreuve qu'on allait en faire devait décider de son avenir. Elle lui fut d'abord absolument défavorable. Il apportait à l'étude la plus consciencieuse application ; nul n'était plus attentif que lui aux leçons du professeur ; nul n'employait mieux le temps destiné au travail privé ; nul ne cherchait avec plus d'ardeur à tirer parti des répétitions et discussions publiques. C'était peine perdue : tout lui paraissait ténèbres épaisses dans cette Logique dont les autres avaient vite surmonté les premières difficultés. Mais lui, il y restait embarrassé sans avancer d'un pas. Il fut bientôt regardé comme un de ces pauvres élèves, que leur peu d'aptitude voue à l'insuccès et à l'humiliation. Son mutisme même était l'aveu de son incapacité : il prenait rarement la parole, ne sachant que dire en des matières qu'il ne comprenait pas ; et si parfois il rompait le silence, ses condisciples félicitaient le *bœuf muet* de faire enfin entendre sa voix. Ils lui avaient donné ce surnom en souvenir de saint Thomas d'Aquin, sans se douter qu'entre ces deux hommes il y aurait un jour bien d'autres ressemblances que leur taciturnité. Cette plaisanterie leur paraissait inoffensive, tant Suarez s'y prêtait de bonne grâce. Mais lorsque, ensuite, aux réponses qui lui étaient données, il constatait que ses questions ou ses observations n'avaient aucune valeur, plus douloureux se réveillait en lui le sentiment de son infériorité.

Son professeur, qui lui portait un vif intérêt, chercha par tous les moyens possibles à ouvrir cette intelligence encore fermée aux spéculations abstraites, à l'acclimater dans une région où elle se trouvait toute dépaysée. Il chargea un de ses meilleurs élèves de

brillamment son œuvre en obtenant du Dr le P. Araoz, commissaire dans nos provinces, et du P. Jean Suarez, provincial de Castille, venus dans ce collège pour la profession du docteur le P. Jean Ramirez, l'autorisation d'ouvrir un cours de philosophie *(curso de artes)*. De fait, le P. Andrés Martinez ouvrit ce cours à la Saint-Luc et le conduisit heureusement à sa fin. De là sortirent les plus brillants élèves qu'on ait jamais vus dans nos provinces d'Espagne. »

L'importance attribuée à ce fait vient sans doute de ce que, jusque-là, le collège n'avait pas eu son enseignement propre : ses quelques scolastiques allaient chercher celui de l'université. Deux ans après, ce cours de philosophie fut supprimé : il y avait encore à cette époque beaucoup de tâtonnements pour le choix des collèges où l'on placerait ces religieux étudiants. On les dispersa d'abord en trop d'endroits et tantôt ici tantôt là. Peu à peu, on en vint à les réunir, d'une manière stable, dans les deux ou trois principaux collèges de la province.

répéter les leçons avec Suarez, en les mettant, autant qu'il le pourrait, à sa portée. Suarez en retira plus de mortification que de profit. Ce jeune religieux, esprit vif et prompt, ne comprenait pas qu'un autre eut tant de peine à saisir ce qu'il avait lui-même pénétré du premier regard ; et cet étonnement, qu'il ne savait pas dissimuler, était pour François un continuel reproche.

Dans cette dure épreuve, la vertu du jeune religieux ne faiblit pas un seul instant ; il ne montra ni tristesse ni découragement. Quoi qu'il pût advenir, il resterait dans la Compagnie et y vivrait pour Dieu seul ; le reste n'avait qu'une importance secondaire. Cherchant sa consolation et sa force dans la ferveur de sa vie religieuse et dans l'abandon à la volonté divine, il poursuivit avec le même courage des études qui étaient pour lui un supplice de tous les jours.

Mais enfin il se demanda si le but premier de ces études n'était pas atteint, si ses supérieurs n'étaient pas assez éclairés sur ce qu'on pouvait espérer de son talent, si l'esprit même de l'obéissance ne lui conseillait pas d'aller au-devant d'une décision que, peut-être par égard pour lui, on hésitait à prendre, quelque inévitable qu'elle parût. Il réfléchit, pria beaucoup et prit enfin le parti de demander à renoncer aux études.

Ici tous les biographes lui donnent pour recteur et font intervenir le célèbre Père Martin Gutierrez, dont l'influence décisive et surnaturelle aurait amené l'heureux dénoûment que nous verrons (1). Or le Père Gutierrez ne fut recteur de Salamanque qu'à la fin de 1568, alors que Suarez était en troisième année de théologie. Pendant son cours de philosophie — et c'est pendant ce cours que se passèrent les faits dont nous parlons — il eut pour recteurs, d'abord le Père Bartolomé Fernandez qui, élu pour prendre part à la seconde congrégation générale de l'ordre, partit pour Rome au printemps de 1565 ; puis, le reste de cette même année,

(1) Martin Gutierrez, né en 1524 à Almodovar, au diocèse de Tolède, étudia à Alcala la philosophie et la médecine, « ces deux sciences sœurs », dit son biographe d'après Tertullien, et exerça quelque temps au *pueblo* de San-Martin-de-la-Vega. Mais bientôt, vivement frappé, en faisant les *Exercices spirituels*, de cette pensée qu'il lui servirait peu de guérir les corps des autres s'il laissait périr sa propre âme, il renonça au monde et entra dans la Compagnie de Jésus, où il parvint vite à une sainteté peu commune, due surtout à son extraordinaire dévotion envers la Mère de Dieu. Nous aurons à mentionner plus tard le glorieux martyre qu'il souffrit en France de la main des calvinistes.

le Père Ramirez, qui, trop absorbé par ses prédications, fut d'abord suppléé par le P. de Segura, vice-recteur, et au bout de quelques mois, remplacé par le Père Pedro Sanchez, auquel succéda, trois ans après, le Père Gutierrez.

Toutefois, l'erreur de ces historiens ne porte que sur le titre qu'ils donnent à ce Père et non sur le rôle qu'ils lui attribuent. Les catalogues officiels nous montrent, en effet, que le Père Gutierrez se trouvait à Salamanque dès l'année scolaire 1565-1566, la seconde du cours de philosophie ; nous n'avons pas de preuve qu'il ne s'y soit pas trouvé même plus tôt. Et l'histoire inédite que nous avons déjà citée nous indique les fonctions qu'il remplissait : « Le concours du Père Gutierrez, dit-elle, fut très utile, soit pour seconder le Père Ramirez dans la prédication, soit, à l'intérieur du collège, pour diriger les études des jeunes religieux (1). » Ainsi délégué pour la direction ordinaire de ces scolastiques, ce fut tout naturellement à lui que François Suarez fit part de sa résolution.

Il alla donc le trouver après une fervente prière, et, d'un ton très modeste mais très ferme, il lui déclara que les desseins de Dieu sur lui ne lui paraissaient plus douteux, que son insuccès persistant prouvait assez qu'il n'était appelé qu'à être Frère Coadjuteur, qu'il le priait donc de lui ordonner de cesser d'étudier et de se mettre aux offices matériels ; et il ajouta en souriant qu'il devait bien avoir quelque aptitude pour les travaux du corps, en ayant si peu pour ceux de l'esprit. Il rappela aussi le jugement que les consulteurs avaient porté sur son talent et le titre d'*Indifférent* avec lequel on l'avait admis : titre auquel il était prêt à faire honneur, content de suivre sa vocation en se faisant le serviteur des savants, puisqu'il devait lui-même renoncer à l'être.

Le Père Martin Gutierrez écouta le jeune religieux avec un profond sentiment d'admiration. Renoncer au sacerdoce plutôt qu'à la vie religieuse, alors que depuis sa première enfance il aspirait au service des autels, descendre à la condition des Frères servants, alors que sa naissance et son éducation semblaient le destiner à une tout autre place, se vouer pour toujours aux plus

(1) Pedro de Guzman S. J., *Historia de la provincia de Castilla* (ms.).

vulgaires travaux sous les yeux de tous les condisciples qui l'avaient connu aux cours de l'université, c'était bien l'héroïsme de l'humilité et de la fidélité à une vocation.

Gutierrez aimait l'héroïsme : il en avait fait la règle de sa vie — d'une vie qui allait être bientôt couronnée par le martyre — et il se plaisait à l'inspirer aux âmes capables de s'y élever. Aussi, grande fut sa joie de le rencontrer, déjà si viril et si résolu, dans un âge qui n'offre d'ordinaire que des vertus d'enfant. Cependant il ne voulut pas que le sacrifice fût accompli : il loua l'attachement généreux que montrait François pour sa vocation et le désir qu'il avait de marcher dans la voie la plus humble. Mais les desseins de Dieu ne lui paraissaient pas encore manifestes ; il fallait donc, jusqu'à ce que sa volonté se déclarât plus sûrement, persévérer dans des études dont l'inutilité apparente augmentait le mérite. Et le saint directeur ajouta : « Priez de tout cœur Notre-Seigneur, par l'intercession de la très sainte Vierge, de vous donner le succès dans vos études, s'il doit servir à la gloire de Dieu ; je le demanderai de mon côté. » Tout porte à croire que Gutierrez, habitué aux communications divines, ne donna cette décision que guidé par une lumière supérieure, qui lui faisait voir dans le disciple impuissant le futur Docteur. Un jour, en effet, montrant du doigt François Suarez qui passait à quelque distance, il avait dit à ceux qui l'entouraient : « Vous voyez ce Frère : eh bien, il sera l'honneur de notre Compagnie et une lumière de l'Église. » Ces paroles avaient surpris ; et l'autorité seule de celui qui les prononçait empêcha de les prendre pour une raillerie malséante. Le flambeau ne répandait encore que des ténèbres et ne paraissait guère capable de s'allumer jamais. En réalité, le propos était une prophétie, qui allait bientôt commencer à s'accomplir.

10. — Suarez avait redoublé d'ardeur dans son travail ingrat, de ferveur dans la prière que lui avait dictée l'obéissance. Quelque temps encore, prière et travail restèrent aussi infructueux que par le passé. Mais un jour il se fit un changement inattendu et merveilleux.

Après une classe où avait été traitée une des plus difficiles questions de philosophie, le condisciple, donné pour répétiteur à

Suarez, s'évertuait à lui expliquer la leçon, en la simplifiant de son mieux, mais avec moins d'espoir que jamais de réussir à la faire comprendre. Quand il eut fini, Suarez lui dit: « Si vous le permettez, je vais à mon tour exposer la question, car je crois l'avoir saisie. » Agréablement surpris de cette proposition qui ne lui avait encore jamais été faite, le condisciple donna bien vite son assentiment, avec la persuasion toutefois qu'il allait entendre une étrange philosophie. Il en fut tout autrement. Suarez reprit l'ensemble de la question et la développa avec cette précision et cette ampleur qui sont l'indice d'une pleine compréhension ; il ajouta même de solides considérations que le professeur avait passées sous silence et résolut des difficultés qui n'avaient pas été touchées ; bref il parla moins comme un élève qui apprend que comme un maître qui enseigne.

Tout heureux, le répétiteur se hâta d'instruire de ce changement le Père Andrés Martinez. Celui-ci, pour en vérifier la réalité, chargea Suarez d'attaquer, au prochain exercice d'argumentation, la thèse qui devait être discutée. Suarez le fit avec une connaissance si exacte de la matière, avec tant de force et de subtilité, que le professeur dut bientôt venir au secours du défendant sur le point d'être désarçonné, et il n'eut pas trop lui-même de sa propre science pour faire triompher sa doctrine. Dès ce moment Suarez devança de loin tous ses condisciples. Il semblait pénétrer d'intuition les questions les plus difficiles et se jouer en pleine lumière dans cette philosophie scolastique, qui n'avait eu pour lui jusqu'alors que des ombres.

Le récit que nous venons de faire est emprunté, jusque dans ses détails, aux biographes et aux historiens qui ont raconté la vie du grand théologien. Aussi haut que l'on remonte dans la série de ces écrivains, tous sont unanimes à affirmer ce soudain et merveilleux éveil de son génie. Ne citons que les deux plus anciennes notices, écrites, au lendemain de la mort de Suarez, par des hommes et pour des hommes au milieu desquels il avait vécu.

« Au commencement de son cours de philosophie, dit le premier éditeur de ses œuvres posthumes, loin de devancer ses condisciples, il ne laissait voir qu'une très pauvre intelligence. Bientôt, rebuté par ce labeur

infructueux, il demanda avec instance à ses supérieurs de le retirer, sans le laisser travailler plus longtemps en pure perte, de ces études pour lesquelles il n'était pas fait. Mais, docile au refus et aux conseils de ses directeurs, il redoubla d'application; et tout à coup, de cet esprit inerte, comme d'un foyer qui se ranime, jaillit cette flamme dont les rayons éclairèrent plus tard toute l'Église (1). »

Ailleurs, le même biographe écrit :

« On peut croire, avec de bons juges de ses ouvrages, qu'il fut éclairé d'en haut par l'auteur de toute lumière. »

Avant tous les autres, l'auteur de la *Notice nécrologique*, écrite presque au moment de la mort de Suarez, donne un récit où le fait est présenté comme absolument certain, sans laisser place au doute le plus léger :

« Au commencement de sa philosophie, dit-il, il montra un esprit si peu ouvert qu'il ne pouvait prendre la parole pour exposer ou pour attaquer une thèse, sans exciter le rire ou la compassion. Il perdit si bien tout espoir de réussir que, malgré son extrême docilité, non seulement aux ordres, mais aux moindres désirs de ses supérieurs, il sollicita instamment et avec larmes la permission de renoncer à ses études. Mais ne l'ayant pas obtenue, il se remit à l'œuvre. Bientôt, ce puissant génie, endormi jusqu'alors ou succombant sous le poids de toutes ces questions, se réveilla et commença à prendre son essor : changement qui parut d'autant plus merveilleux que, loin de se manifester peu à peu selon la loi ordinaire, il se produisit tout à coup et d'une soudaine éclosion. On vit cette terre, d'abord stérile, mais devenue en un instant d'une prodigieuse fertilité, se couvrir d'une luxuriante végétation. Dès lors, ce fut un jeu pour lui de se dégager des nœuds les plus serrés de la dialectique et d'y prendre les autres. Mémoire qui tenait du prodige, esprit qui pénétrait tout, don surprenant d'ordre et de méthode, modestie toujours unie dans sa parole à la science la plus étendue : voilà ce qui parut en lui avec tant d'éclat que, surpris de sa subtilité dans l'attaque comme de son habileté dans la défense, tous, les plus savants les premiers, l'écoutaient avec admiration (2). »

Ces lignes du jeune chroniqueur, sous l'ordinaire exubérance du style, nous offrent, pour le fond, l'affirmation la plus formelle et la plus absolue du fait dont nous nous occupons. Or, elles

(1) *Biographie latine*, par le P. Jean Freire : Édition Vivès, t. I, *de Deo*, p. 1, et t. III, *de Anima*, p. 562.

(2) Morim, *Notice nécrologique* (ms.).

furent écrites au lendemain de la mort : on ne saurait donc y voir ni une légende qui se serait formée dans la suite autour d'un nom devenu illustre, ni une fiction qu'aurait imaginée plus tard, lorsque les contemporains n'étaient plus là pour la contrôler, un biographe en quête de merveilleux. Ajoutons que ces éloges ne sortaient pas de la famille religieuse. Ainsi, ils étaient destinés à ceux-là précisément qu'il aurait été le plus difficile et le moins utile d'induire en erreur sur la vie et les mérites de l'un de leurs Frères. Il faut donc conclure que le biographe nécrologique dut connaître le fait par la notoriété même dont il jouissait autour de lui, divulgué sans doute de côté et d'autre par ceux qui en avaient été les témoins à Salamanque.

Mieux encore que tous les témoignages les plus dignes de foi, l'aveu de Suarez lui-même établirait la réalité de la faveur dont il fut prévenu. Mais cet aveu ne se trouve nulle part, ni dans ses livres, où d'ailleurs il ne parle à peu près jamais de ce qui le concerne, ni dans ses lettres et autres écrits inédits, où il ne revient pas davantage sur sa vie passée. Nous savons toutefois que, dans une occasion où il pouvait, où il devait même détruire, si elle était erronée, l'opinion qui attribuait son savoir à une cause surnaturelle, il ne le fit pas. Un indiscret lui ayant nettement demandé si sa science ne lui venait pas d'une grâce spéciale de Dieu, il sourit, et affectant une loyale franchise : « Mais oui, dit-il, tout ce que je sais, si peu que ce soit, je le regarde en premier lieu comme un don de Dieu, source de tout bien ; mais je le regarde aussi comme le fruit de mon travail, l'esprit le plus stérile arrivant toujours à produire quelque chose lorsque la sueur l'arrose et le féconde (1). » Adroite réponse d'un homme trop sincère pour nier la vérité, d'un religieux trop humble pour l'avouer.

La certitude du fait mise hors de cause, il importe assez peu de savoir ce qui se passa dans l'intelligence du jeune religieux. Dieu donna-t-il tout à coup à des facultés puissantes, mais encore assoupies, toute la force et toute l'activité que les années et le travail leur auraient fait acquérir? Ou bien leur conféra-t-il des

(1) Freire, *Biographie latine.*

énergies qu'elles n'avaient pas et n'auraient jamais eues ? Ou encore, les laissant ce qu'elles étaient, suppléa-t-il dès lors à leur insuffisance par le privilège d'une assistance habituelle? Ou enfin fit-il à cet esprit le don d'une sorte de science infuse ? Ces diverses explications sont vraisemblables ; d'autres peut-être le seraient également. Il suffit de savoir que Dieu peut, de bien des manières, faire d'un talent médiocre un grand génie, comme il peut faire d'un pécheur un saint et d'un infirme un homme robuste. L'intelligence de ses créatures n'est pas moins dans ses mains que leur volonté ou que leurs organes. Et pourquoi n'y aurait-il pas des miracles de l'ordre intellectuel, aussi bien que de l'ordre moral et de l'ordre matériel? De fait, plusieurs grands hommes, avant Suarez, avaient dû leur science à une pareille intervention de Dieu. Celle d'Albert le Grand fut un don de la très sainte Vierge. C'est à elle aussi que, arrêté aux premières difficultés de la logique, Duns Scot recourut, la priant de lui faire comprendre cette science, ou d'inspirer à ses supérieurs de l'employer à toute autre chose : il reçut d'elle cette vigueur et cette subtilité d'esprit qui le firent pénétrer jusqu'aux dernières limites du savoir humain. Et, avant eux, saint Paul n'avait-il pas été changé en cet incomparable théologien que l'Église ne cesse d'interroger et d'écouter? Qu'importe aussi, après tout, que Dieu donne le génie à un homme dès sa naissance ou qu'il le lui octroie plus tard? C'est toujours le même don, venant de la même main, pour les mêmes desseins providentiels. La faveur accordée à Suarez fut-elle la récompense de son humilité ? Ou bien la sainte Vierge, touchée de sa prière et de celle de son saint directeur, voulut-elle dès lors préparer en lui le défenseur d'un de ses plus glorieux privilèges? Questions qui sortent de l'histoire et qui ne sauraient aboutir qu'à de pieuses conjectures.

II. — A partir de ce jour, la vie du jeune religieux fut tout autre. Il avait déjà réalisé l'idéal de l'étudiant par l'énergie et la constance au travail ; désormais, il le réalisa aussi par le goût passionné de l'étude et par le progrès rapide dans l'acquisition de la science. Dès qu'il eut commencé à voir clair dans le champ de la philosophie, il y trouva un attrait qui le captivait et le rendait

insensible à tout le reste, sauf à la vertu et à la prière, toujours en possession de la première place dans son cœur et dans sa vie. Ce goût des hautes spéculations, ces jouissances prises dans la recherche laborieuse de la vérité, sont le propre des esprits élevés et puissants. On a vu les plus grands saints eux-mêmes, qui avaient combattu et détruit en eux tous les instincts naturels de l'homme, faire grâce à celui-là. Saint Augustin, dans sa solitude de Cassiciacum, était réveillé de son sommeil par le souvenir des questions agitées la veille, et, ne pouvant plus s'en détacher, il passait la nuit dans ces studieuses insomnies. Saint Anselme, sur le point de mourir, demandait à Dieu de lui accorder quelques jours pour achever d'approfondir un problème de métaphysique dont il entrevoyait enfin la solution. Et saint Thomas, comme on lui montrait, du haut d'une colline, la grande ville de Paris, se contentait de dire : « Je la donnerais tout entière pour un livre de Chrysostôme que je n'ai pas encore rencontré. » Natures supérieures qui, de tous les biens terrestres, n'estiment comme digne d'elles que la possession de la vérité. Pour elles, d'ailleurs, l'amour de la vérité ne fait qu'un avec l'amour de Dieu. Elles veulent connaître parce qu'elles aiment et veulent faire aimer ; et plus elles connaissent, plus elles aiment et veulent connaître encore. Leur cœur va de pair avec leur esprit, se provoquant l'un l'autre à hâter leur vol commun vers la lumière.

Suarez était de cette race. Dès que le réveil de ses facultés lui eut donné la conscience de ce qu'il pouvait faire, il s'éprit du désir d'apprendre et se plongea tout entier dans l'étude, cherchant dans la science l'aliment de sa piété et dans la piété le stimulant au travail. Il commença dès lors, comme il le fit dans la suite avec plus de liberté, à régler sa vie, autant que la discipline religieuse le lui permettait, au mieux de ses études. Il estimait le temps comme un trésor. « Tous nos instants, aimait-il à dire, sont autant de perles de grand prix qu'il faut sans cesse défendre contre une bande de voleurs avides de nous les ravir, entretiens inutiles, occupations frivoles, rêveries stériles (1). » Quant aux repos et aux délassements que la règle permettait sans les pres-

(1) Descamps, 1re part., c. 13.

crire, il se les refusait, restant avec ses chers livres pendant que les autres conversaient ou se promenaient. Il aurait voulu pouvoir passer ses journées entières à la chapelle, en classe ou à sa table de travail : pour aller ailleurs, il devait se faire violence. Certains de ses compagnons traitaient de sauvagerie ce goût de la retraite et de la solitude. Il laissait dire, fort de la droiture de ses intentions et de l'approbation de ses supérieurs. Ceux-ci lui permettaient ce que peut-être ils auraient défendu à tout autre, parce qu'ils voyaient que sa santé ne souffrait point d'un travail si intense et que son esprit en retirait des fruits merveilleux. Au reste, ainsi passionné pour l'étude, mais lui préférant toujours sa règle, même quand elle l'en retirait, il se montrait d'une ponctualité exemplaire pour se rendre à tous les exercices de communauté, quelque étrangers qu'ils fussent à l'acquisition de la science. Un seul mérite lui manquait et lui manquera désormais, celui de l'étude persévérante en dépit de l'insuccès et de l'humiliation.

De fait, la philosophie ne paraissait plus avoir pour lui aucune difficulté. Dès que le professeur exposait une question nouvelle, il la pénétrait à fond, comme s'il n'avait eu qu'à s'en rafraîchir la mémoire ; et toutes celles qu'il avait déjà étudiées, il les possédait comme un maître qui aurait longtemps enseigné. Aussi fut-il choisi par le P. Andrés Martinez pour rendre à l'un de ses frères le service qu'un autre lui avait à lui-même rendu. Gregorio de Valencia, entré au noviciat un an après lui, venait suivre le cours de philosophie : il fallait lui expliquer les matières déjà vues. Suarez en fut chargé (1). Maître digne de l'élève et élève digne du maître ! Ils seront à cette époque, par leur enseignement et par leurs écrits, l'un le représentant le plus éminent de la théologie catholique, l'autre un des plus redoutables adversaires de l'hérésie en Allemagne. En attendant, combien Suarez dut trouver ses fonctions douces auprès de celles qu'avait remplies son propre répétiteur ! Et quel profit durent retirer de leurs entretiens philosophiques ces deux esprits si puissants et si passionnés pour leurs communes études ! si précoces aussi : Valencia avait seize ans, Suarez en avait dix-huit.

(1) Descamps, *ibid.* — Sartolo, l. I, c. 13.

12. — Le cours de philosophie durait alors trois ans, ou même dans quelques universités, Coïmbre par exemple, trois ans et demi. Celui du P. Martinez fut terminé ou interrompu après deux années, les années scolaires 1564-1565 et 1565-1566. Peut-être avait-on hâte de développer, au collège de Salamanque, les études de théologie. Nous y trouvons en effet, aussitôt après, à la place du groupe de jeunes religieux philosophes, un groupe de théologiens qui augmentera d'année en année : 12 en 1567, 17 en 1568, 27 en 1570. Suarez fut de ce groupe. Il avait, en commençant ces nouvelles études, un peu moins de dix-neuf ans d'âge, et un peu plus de deux ans de vie religieuse. Son noviciat avait pris fin ; aussi avait-il prononcé, au for extérieur, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, que déjà il avait faits dans le secret de son âme : il était définitivement religieux et membre de la Compagnie de Jésus. Tout, dans sa vie, jusqu'au dernier soupir, fera honneur à ces deux titres.

CHAPITRE III

Études de Théologie.

Salamanque

(Septembre 1566 - Septembre 1571).

---

1. L'Espagne patrie de la scolastique au XVI^e siècle. — 2. Salamanque foyer de la scolastique en Espagne. — 3. François Vitoria, réformateur des études théologiques à Salamanque. — 4. Influence et fruits de cette réforme. — 5. Les Jésuites et la théologie en Espagne et à Salamanque. — 6. Les professeurs de théologie de Suarez. — 7. Défauts ambiants des méthodes d'enseignement et de travail : routine d'opinions, abus des transcriptions et des dictées. — 8. Réaction de Suarez : réflexion personnelle et initiative. — 9. Bon emploi du temps. — 10. Ferveur spirituelle. — 11. Initiation à l'apostolat : étudiants religieux et étudiants séculiers. — 12. Rectorat de Martin Gutierrez. Dévotion envers la Sainte Vierge. Vœu de défendre la Conception immaculée. — 13. Travail sur la suréminence de grâce en Marie. — 14. Incorporation du collège à l'université. — 15. Grand acte de Suarez à l'université. — 16. Fin du cours : succès et aptitudes. — 17. Voyage à Grenade et abandon de ses biens. — 18. Vocation de son frère Gaspar à la Compagnie. — 19. Retour à Salamanque et enseignement stagiaire de la philosophie.

1. — Au moment où François Suarez aborde l'étude d'une science dont il deviendra l'un des maîtres les plus éminents, il convient d'indiquer à grands traits en quel état elle se trouvait dans son pays à cette époque.

La gloire littéraire la plus incontestable du génie espagnol, au XVI^e siècle, fut de s'attacher de préférence à la science la plus

élevée et d'y monter plus haut que tous les autres. Il fut surtout théologien et fut théologien sans rival. Tout contribua à lui faire conquérir cette prééminence, la situation du pays, les goûts et le caractère de la race, l'état politique et social du dedans aussi bien que les événements du dehors. Le mouvement de la Renaissance, qui, ailleurs, entraînait les esprits dans l'admiration exclusive et l'étude exagérée des littératures anciennes, n'avait atteint la Péninsule qu'affaibli par la distance même. A ce peuple, placé si loin de son point de départ et si en dehors de sa direction, il n'avait pu imprimer qu'une impulsion tardive et débilitée. Cette impulsion même s'était heurtée et amortie contre des tendances toutes contraires. « Notre nation, écrivait plus tard Mariana, n'a jamais eu grande inclination pour ces études littéraires et pour ces humanités. » Ailleurs, il alléguait ce peu d'inclination pour s'excuser d'avoir traduit du latin en castillan son *Historia de España* (1). Sans doute, le culte excessif de la forme classique, toute d'art et de mesure, convenait peu à des natures ardentes et fières, chez qui le sentiment a besoin de jaillir du cœur aux lèvres, comme au bras, avec toute sa spontanéité et toute sa force. L'Espagne, aussi, avait sa langue déjà formée, langue riche, sonore, pompeuse ou familière à volonté, et elle ne se sentait nulle envie de la traiter de barbare pour lui substituer celle de Cicéron et de Tite-Live. En même temps, elle trouvait dans ses propres annales trop de faits héroïques et elle avait un sentiment trop vif de ses gloires, pour aller demander à d'autres peuples le sujet de ses chants. Même lorsque ses poètes composaient sous l'inspiration ou à l'imitation des poètes étrangers, italiens par exemple, ils ne leur empruntaient le plus souvent qu'un vêtement extérieur, qu'ils adaptaient à des sujets patriotiques.

La Renaissance donc, plus modérée et plus sage, n'eut pas dans ce pays des effets aussi fâcheux que dans les autres. Il y eut des humanistes et de fort distingués, mais il ne fut pas indispensable de l'être pour valoir quelque chose et pour s'élever. L'étude des langues anciennes s'y développa ; mais elle y fut moins générale, moins intense, moins raffinée, et on la rechercha comme la

(1) Juan de Mariana, S. J. : *Tratado del gobierno de la Compañía de Jesús*, cap. VI. — *Historia de España*, Prólogo al Rey Católico.

préparation nécessaire pour d'autres études, non comme une culture qui dispensât des autres. L'âge d'or de la littérature espagnole suivit de près l'invasion occidentale de celles de Rome et d'Athènes; mais, dans quelque mesure qu'il faille le leur attribuer, elles n'empêchèrent pas cette littérature de rester nationale par le fond comme par l'idiome.

De la sorte, rien n'avait altéré, rien n'avait fait dévier le génie espagnol. Aussi, lorsqu'il fut parvenu, comme la nation elle-même, à sa pleine croissance, il put se manifester librement dans toute l'intégrité de son caractère original. Or ce génie était essentiellement religieux, comme la vie, comme l'âme du peuple. Tout pénétré de la foi chrétienne, de cette foi qu'avait fortifiée une lutte de huit siècles contre les infidèles, il y cherchait tout naturellement ses inspirations, il en faisait l'objet le plus cher de ses spéculations. Sa pleine éclosion devait donc amener, et amena, en effet, celle de la science sacrée. Alors, avec les grands saints, abondent les grands théologiens, les uns et les autres également passionnés à chercher Dieu, ceux-là de tout l'élan de leur cœur dans les effusions de la vie mystique, ceux-ci de toute la puissance de leur vigoureux esprit dans les investigations les plus profondes.

Ces investigations d'ailleurs étaient aidées par les circonstances les plus favorables. L'hérésie était loin : arrêtée aux frontières, menaçant toujours de les franchir mais n'y parvenant jamais, elle pouvait bien stimuler les docteurs catholiques à approfondir les dogmes qu'elle attaquait, mais ne les condamnait pas, comme en France et en Allemagne, en face d'ennemis toujours présents et toujours en armes, à ces luttes de chaque jour qui absorbaient le temps et les forces. De plus, partout ailleurs, l'erreur, après avoir divisé les esprits, avait divisé les cités et les états. Tous les pays étaient agités et tourmentés par les guerres de religion, excepté l'Espagne et le Portugal, qui, en possession de l'unité politique grâce à l'unité religieuse, gardaient entre les Pyrénées et les mers, comme un monastère derrière l'enceinte qui l'isole et le protège, la paix et la sécurité, nécessaires aux recherches et aux contemplations scientifiques.

C'est vers 1530 qu'il faut placer l'aube de ce grand siècle de

la théologie espagnole. Jusqu'alors, l'université de Paris était restée le foyer de la science sacrée le plus lumineux et le plus attirant. On y affluait encore de partout, notamment et plus que jamais de l'Espagne et du Portugal. Quand Ignace de Loyola, en 1527, quitta les universités d'Alcala et de Salamanque, les deux plus florissantes de son pays, pour se rendre à celle de Paris, il ne fit que céder à l'influence d'une renommée encore sans égale et suivre un entraînement assez général parmi ses compatriotes. Il nous apprend lui-même que son attente ne fut pas trompée. Après cinq ans de séjour, à son frère, le seigneur de Loyola, qui songeait à envoyer son fils aîné dans une université, il écrivait en ces termes :

« A mon avis, vous feriez bien de le mettre à l'étude de la théologie plutôt que des lois, cette science ayant plus d'efficacité pour procurer les richesses qui ne passent pas et pour préparer à votre vieillesse un appui qui en assurerait le repos. Pour arriver à cette fin, mon avis est encore que nulle part dans la chrétienté vous ne trouverez autant de ressources que dans cette université. Pour les dépenses d'entretien, pour le salaire du maître et les autres frais d'étude, je crois qu'il suffira de cinquante ducats par an, mais fournis régulièrement. Car je suppose que, votre fils venant dans un pays étranger, différent du nôtre et froid, vous ne voudriez pas l'exposer à des privations qui pourraient nuire à ses études. A mon sens, au point de vue même de la dépense, il y a profit à le mettre dans cette université; car il y fera plus de progrès en quatre ans que dans toute autre en six. Je pourrais dire plus encore, semble-t-il, sans dépasser la vérité (1). »

L'université de Paris cependant, par suite de la guerre de Cent Ans, des troubles politiques, de la rivalité des écoles, avait traversé une longue période d'affaiblissement et de déclin. Mais elle en était sortie et commençait à s'en relever. La réforme du cardinal légat d'Estouteville (1452) avait remis plus d'ordre et de sérieux dans l'enseignement et dans les études; la disparition progressive du nominalisme, surtout à partir de sa défaite électorale et de l'édit royal de 1474, ramenait de plus en plus aux traditions doctrinales du XIIIe siècle. En même temps, l'humanisme, qui venait d'apparaître, réveillait le goût de l'étude, bien qu'en le

(1) *Cartas de S. Ignacio de Loyola* (Madrid, Aguado). Lib. I, carta III, à Martin Garcia de Oñaz, Señor de Loyola.

dépravant ; il obligeait, par son culte exagéré de l'élégance classique, à faire parler à la science sacrée une langue plus digne d'elle ; et, par son scepticisme même et ses railleries à la manière de Ramus, il mettait en garde contre ce que l'abus de la dialectique avait pu introduire de factice et de conventionnel dans les doctrines et les discussions de l'école. Les hérésies à leur tour faisaient sentir combien il était nécessaire de s'attacher, pour les combattre, à une philosophie solide et à une théologie de bon aloi. C'étaient là des germes précieux de rénovation et de progrès. Toutefois, ce ne fut pas à Paris qu'ils parvinrent tout d'abord à leur pleine éclosion : ce fut au-delà des Pyrénées, rapportés, ou reçus et cultivés par les maîtres qui illustrèrent alors les principales universités de la Péninsule, notamment celles de Coïmbre, d'Évora, d'Alcala, de Valladolid, et surtout de Salamanque.

2. — Salamanque, en effet, allait être le berceau le plus fécond de la scolastique moderne, comme Paris l'avait été de celle du moyen âge (1). La Faculté de théologie y était organisée d'une manière à la fois très simple et très large. Les chaires fondées et stables se divisaient en deux catégories, chaires principales ou *cáthedras de propriedad*, et chaires secondaires ou *cáthedras menores* ou *cathedrillas*. Les premières étaient : celle d'écriture sainte où étaient expliqués l'ancien et le nouveau Testament, et, pour la théologie proprement dite, la chaire de Prime *(cáthedra de Prima)* et celle de Vêpres ou du soir *(cáthedra de Vísperas)*, ainsi nommées toutes les deux parce que les cours s'y faisaient à ces heures canoniales. Celle de Prime était la première de toutes en dignité. Au siècle suivant, il y en eut deux, ainsi que deux de *Vísperas*. Ces chaires principales devenaient pour la vie la propriété de ceux qui les avaient acquises. Après vingt ans d'enseignement, ils pouvaient faire valoir leur droit à la retraite ou *jubilación*. Ils cessaient alors d'enseigner, mais gardaient leur

(1) La Revue allemande de Mayence *Der Katholik* a publié, en 1884 et 1885, sur *Les manuscrits du Vatican des théologiens de Salamanque au XVI^e siècle*, une série de savants articles anonymes, auxquels nous recourons souvent dans les pages suivantes. L'auteur est le Père Ehrle, jésuite, bibliothécaire du Vatican. — Voir aussi, outre la *Historia de las Universidades en España*, par La Fuente, et les Histoires particulières de Salamanque, le *De Cultura ingeniorum*, du jésuite Antoine Possevin, chap. XXXVII.

chaire avec tous ses émoluments, sauf une petite somme qu'ils versaient pour contribuer au traitement du suppléant qui leur avait été assigné.

Les chaires de second ordre, *cáthedras menores*, étaient celle de Saint-Thomas, celle de Scot, et celle des Nominalistes où on expliqua d'abord Gabriel Biel et plus tard Durand de Saint-Pourçain, d'où son autre nom *cáthedra de Durando*. Elles n'étaient attribuées à leurs titulaires que pour quatre ans. La chaire de Saint-Thomas se trouvait dans le couvent dominicain de San Esteban ; celle de Scot dans celui des Franciscains; toutes les autres dans les bâtiments propres de l'université, qu'on appelait *Escuelas mayores*.

Toutes ces chaires se gagnaient au concours et au vote des élèves. Les compétiteurs faisaient une leçon, chacun sur un sujet que le recteur tirait au sort. Ensuite les étudiants de la Faculté dont la chaire dépendait, donnaient des suffrages secrets dont la pluralité décidait du choix.

Il y avait encore les deux chaires des auxiliaires *(sustitutos)* surajoutées aux deux titulaires ou *cathedráticos de Prima* et *de Vísperas*. Enfin les couvents et collèges de l'université, où se trouvaient des élèves théologiens, devaient avoir, et avaient, en général, leur chaire de théologie.

Dans les chaires secondaires on expliquait, ou du moins on devait expliquer les ouvrages des docteurs dont elles portaient le nom. C'était donc un enseignement destiné, avec une largeur de vue alors commune, à représenter les diverses écoles nées au sein de la scolastique : il en offrait les doctrines au libre choix des étudiants. Ce libéralisme était une importation de Paris où ces écoles avaient surgi et vécu ensemble, mais trop souvent en ennemies. Bien peu coutumière y avait été l'humeur accommodante de ces professeurs qui traitaient les mêmes matières, dans la même chaire ou dans le même livre, successivement d'après les principes des thomistes, puis des nominalistes, enfin des réalistes (1). Plus indépendantes de fait comme de nom, les chaires

(1) Par exemple : *Quæstiones logicæ secundum viam Realium et Nominalium*, par Ant. Coronel (Paris, 1509). — *Expositio in octo libros Physicorum Aristotelis secundum triplicem viam B. Thomæ, Realium et Nominalium*, par J. de Celaya (Paris, 1517.)

principales de *Prima* et de *Vísperas*, donnaient un enseignement moins systématique, plus libre et plus général. Là, Pierre Lombard était l'auteur de cours désigné par les statuts. « Mais, vers 1530, le dominicain Vitoria commença à substituer aux *Distinctions du Maître des Sentences* les *Questions* de la *Somme* du *Docteur Angélique*, ou du moins à prendre les unes et les autres pour sujet de ses leçons. Dans tous les cas, cette innovation dut se faire avec une extrême prudence. Même à l'époque de la refonte des statuts de l'université, en 1538, elle ne fut pas prise en considération. Saint Thomas était, encore alors, trop l'homme d'un parti, trop le maître d'un ordre, trop le chef d'une des trois écoles rivales. De là cette vive résistance qu'on voit alors opposée constamment à tout effort, fait, même par d'autres que des Dominicains, pour accréditer saint Thomas. L'extension de son autorité date surtout de la seconde moitié du siècle, lorsque la Compagnie de Jésus d'abord, puis de nombreux ordres religieux naissants, ainsi que d'anciennes congrégations nouvellement réformées, le choisirent pour maître. Ce ne fut qu'avec le décret de 1561 que la *Somme Théologique* entra officiellement à Salamanque, au moins pour le cours, à la place du *Livre des Sentences*. Celui-ci conserva même un certain rang de prééminence jusqu'au XVIII[e] siècle (1). »

Les grades exigeaient du temps, du travail, et enfin de l'argent. Ainsi le jeune homme qui arrivait à Salamanque avec l'intention de parvenir au doctorat en théologie, devait d'abord subir un examen devant le principal professeur d'humanités, pour obtenir un certificat attestant que sa formation littéraire était suffisante, puis suivre, pendant trois ans au moins, le cours de philosophie et pendant quatre, ceux de théologie ; alors il obtenait le diplôme de bachelier en théologie. Celui de licencié demandait encore trois ans d'étude privée et d'épreuves diverses. La licence obtenue, le doctorat n'était guère qu'une question de formalités à remplir, enfin de solennités à subir et à payer.

3. — L'organisation qui vient d'être résumée ne fut point le principal agent de la supériorité théologique de Salamanque : elle

(1) *Der Katholik*, loc. cit.

se retrouvait, plus ou moins complète et avec de légères différences, dans les autres universités créées sur le modèle de celle-là, ou, comme elle, de celle de Paris. Mais Salamanque, que déjà une renommée ancienne, des ressources plus grandes, une affluence exceptionnelle d'étudiants, plaçaient à la tête des autres, eut de plus l'avantage de posséder, au commencement du XVI^e^ siècle, des hommes éminents, qui surent relever tout à coup l'enseignement à un niveau, dont, ni là ni ailleurs dans la Péninsule, il n'avait encore approché.

« Nous savons, écrivait le dominicain Bañez, vers la fin du XVI^e^ siècle, nous savons par tout ce que nos maîtres nous ont dit, qu'il y a soixante ans, dans cette université de Salamanque, ou plutôt dans toute l'Espagne, les professeurs de théologie scolastique n'étaient que d'une médiocre valeur; et il en fut ainsi jusqu'au jour où un homme illustre, un maître éminent de notre ordre, François de Vitoria, par la seule influence de ses leçons, comme un autre Socrate, rendit tout leur éclat aux doctrines de l'école (1). »

François de Vitoria fut, en effet, le principal initiateur du grand mouvement que nous résumons. Né à Vitoria vers 1480, entré après ses études littéraires au couvent dominicain de Saint-Paul de Burgos, envoyé en 1506 à celui de Saint-Jacques de Paris, étudiant ou professeur pendant plus de quinze ans dans cette université, il revint vers 1523 dans sa patrie, tout préparé au rôle fécond qui devait l'illustrer. Auparavant, il dut en remplir un autre moins brillant, mais non moins utile. Les Dominicains avaient établi, dans leur couvent de Saint-Grégoire de Valladolid, des cours spéciaux de philosophie et de théologie, une sorte de maison de hautes études, d'école normale supérieure, comme on dirait aujourd'hui, un *Studium Generale* comme on disait alors, pour y former ceux de leurs jeunes religieux qu'ils destinaient à l'enseignement de ces sciences. Le dominicain Alphonse de Burgos, évêque de Cuenca, puis de Palencia, avait fondé et richement doté ce collège, où chacun des quarante-huit couvents de la province espagnole devait envoyer un sujet d'élite ; celui de Salamanque seul avait droit à deux places. Ces jeunes gens y venaient après les quatre années du cours ordinaire de théologie.

(1) Bañez. In 2^am^ 2^ae^, q. 1, a. 7.

Là, maîtres et élèves étaient dispensés du chœur; une maison de campagne, agréablement située, leur offrait les délassements nécessaires; bref, tout favorisait l'étude. Admirable institution qui explique comment l'ordre réussit à avoir alors presque partout en Espagne des professeurs distingués et à occuper tant d'importants emplois ecclésiastiques. Vitoria y fut nommé *Régent*, charge qui, avec la principale leçon de chaque jour, lui confiait la direction générale des études. Après avoir achevé le cours complet dont la durée était de trois ans, il obtint au concours, en 1526, la chaire de Prime à la Faculté de théologie de Salamanque, qu'il occupa, en personne, jusqu'en 1544 et par substitut jusqu'en 1546, date de sa mort.

Telle fut l'influence que son enseignement exerça dans cette université, tel fut au loin son rayonnement, qu'on peut le regarder comme un véritable et heureux réformateur. Sa réforme, pour ce qu'elle eut de plus important, peut, semble-t-il, se ramener aux points suivants :

D'abord, de trop humaine, trop philosophique, trop rationnelle qu'était la théologie, Vitoria la rendit pour ainsi dire plus théologique. L'enseignant d'après cette vraie méthode, dont la théorie allait être bientôt exposée par Cano dans son livre *De Locis*, il la ramena aux sources premières qui doivent l'alimenter, aux saintes Écritures, aux définitions des papes et des conciles, aux ouvrages des Pères, en un mot à la parole de Dieu, soit écrite soit transmise par l'Église. On ne trouve plus chez lui une préférence exclusive accordée à la spéculation philosophique. Sans la mépriser jusqu'à tomber dans l'excès opposé, il sut faire tout d'abord leur juste part aux preuves positives et à l'érudition sacrée. C'était rendre à la théologie sa solidité et son autorité.

En second lieu, la débarrassant de mille questions oiseuses, futiles, parfois puériles, où l'on s'était laissé aller peu à peu à la rabaisser, il s'appliqua à exposer avec ordre et clarté une doctrine toujours sérieuse et utile. C'était rendre à la théologie sa dignité et sa valeur.

De plus, nous l'avons déjà dit, bien que titulaire d'une chaire qui n'était pas dédiée à saint Thomas, il le prit de plus en plus pour texte de ses cours : exemple fécond pour l'avenir.

Après lui, ses frères et successeurs marchèrent dans la même voie. S'aidant de ses cahiers et de ceux que chacun ajoutait à ce trésor de famille, ils travaillèrent à composer des commentaires de plus en plus complets de la *Somme Théologique*. Bientôt, en Espagne et ailleurs, d'autres théologiens, formés aux méthodes de Salamanque, se mirent aussi à enseigner dans les chaires, à expliquer dans leurs livres la doctrine du même maître : de là tous les commentaires de la *Somme* qui commencèrent à se multiplier vers la fin du siècle. Ce fut un notable progrès. Capréolus et Cajetan, d'abord les seuls ou à peu près, y perdirent peu à peu beaucoup de leur renom et de leur autorité : mais la doctrine même de saint Thomas ne put que gagner à de si multiples efforts se concentrant sur elle pour l'approfondir et pour la répandre.

On attribue aussi à Vitoria l'introduction d'un usage qu'il aurait apporté de Paris, où cependant divers statuts l'avaient proscrit ou limité. Au lieu de débiter ses cours à la manière d'un orateur qui ne s'inquiète que d'être entendu, il les prononça de telle sorte que ses disciples pussent les prendre en entier. C'était le système de la dictée, système très goûté des élèves, utile aussi peut-être à une époque où les livres étaient rares, mais fécond en inconvénients sérieux et dès lors très discuté, en ce temps-là, par les auteurs qui traitaient des méthodes d'enseignement.

Sur un autre point, Vitoria fit une innovation d'une opportunité plus indiscutable, mais d'une pratique bien plus difficile à généraliser. Son disciple et successeur immédiat écrivait plus tard :

« Parler avec clarté de choses obscures et ardues à comprendre, unir alors à la vérité de la pensée l'élégance du langage, c'est une tâche trop laborieuse pour qu'on puisse sans injustice l'exiger du théologien... Je me suis cependant efforcé d'y atteindre. Je m'applique à discourir en un style plus châtié que ne le font d'ordinaire nos professeurs et que ne l'ont fait les scolastiques dans leurs ouvrages (1). »

Cano, en effet, poussa cette culture littéraire du langage plus loin que n'avaient fait ses devanciers et que ne firent ses successeurs, peut-être même trop loin. Il semble qu'il ait eu à cœur de donner un démenti à l'opinion peu favorable qu'on avait de la

(1) Cano. *De Locis*, l. II, Prooem. — Lib. XII, Prooem.

littérature ibérique dans les autres pays. On sait que la première fois qu'il prit la parole au concile de Trente, s'appliquant à lui-même le terme dont les Italiens qualifiaient les latinistes espagnols, il débuta ainsi : *Barbarus iste loquitur*... le barbare qui vous parle... Puis dans un discours très long, il tint la savante assemblée sous le charme de la plus exquise latinité (1). Mais c'est de son maître que Cano avait appris à apprécier et à rechercher cette distinction du langage. Vitoria, formé en Espagne quand Antonio de Lebrixa, Lucio Marineo et autres venaient d'y rajeunir l'étude du latin, puis à Paris, au moment où l'humanisme y florissait, avait rapporté dans sa chaire de Salamanque le goût et l'usage d'une langue latine plus pure et plus classique qu'on ne l'avait jamais entendue, ou qu'on ne l'entendait depuis longtemps dans les universités. Cette réforme était sage, à condition que, renfermée dans de justes limites, elle ne sacrifiât pas le fond à la forme, la précision doctrinale de la langue à la recherche d'une élégance tout académique. D'ailleurs, contre cet excès, les théologiens espagnols furent assez prémunis par le sérieux de leur esprit, plus soucieux de la vérité que des finesses de l'art. La réforme était opportune aussi : il fallait éviter que la rudesse du langage ne servît de prétexte pour mépriser la théologie catholique. Mais sur ce point, comment donner pleine satisfaction à ces puristes à outrance des autres pays, qui n'appréciaient pas plus la vérité si elle n'était pas cicéronienne, qu'ils ne détestaient l'erreur si elle l'était?

Telle fut, en résumé, l'œuvre de Vitoria. Après lui, elle fut continuée, à Salamanque même, par des maîtres d'un vrai mérite, notamment par cette lignée de savants professeurs dominicains, qui lui succédèrent sans interruption dans sa chaire de Prime, jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle : Melchior Cano (1546-1552), Dominique de Soto (1552-1560), Pierre de Sotomayor (1560-1564), Jean Mancio de Corpore Christi (1564-1576), Barthélemy de Medina (1576-1580), enfin Dominique Bañez (1581-1604), dont la science fut digne de cette grande école dominicaine de Salamanque, mais dont le caractère trop personnel et intolérant en altéra,

(1) Fermin Caballero. *Vida del Il^mo^ Melchior Cano.*

pour un temps du moins, l'esprit jusque-là si large, si libre et si droit.

4. — L'influence de cette réforme de Salamanque fut aussi étendue que profonde :

« Cette école, dit l'éminent érudit que nous avons déjà cité, avait une mission providentielle pour la réformation de la science théologique dans les siècles suivants. Nous n'hésitons pas à affirmer que son influence sur la nouvelle scolastique fut plus étendue, plus rationnelle et plus durable que celle de saint Thomas et de l'ancienne école française dans le passé. Celle-ci ne fut pas alors si importante, qu'on est, en général, porté à le croire. Peu d'années après la mort de saint Thomas, elle fut paralysée en grande partie par le mouvement qui entraînait les esprits vers le nominalisme (1). »

Mais il faut ajouter que c'est à leur retour vers saint Thomas et vers les anciennes traditions de Paris, que les professeurs de Salamanque durent principalement leurs succès. Ils le reconnaissent eux-mêmes loyalement, comme le fait dans son *Apologie* l'un des plus illustres d'entre eux, le Docteur Martin Azpilcueta, ou Navarro, en termes qu'il faut citer parce qu'ils renferment la confirmation la plus autorisée de ce qui vient d'être dit de son collègue Vitoria. Dans le but de faire perdre à Navarro la faveur de Philippe II, des rivaux lui avaient reproché, entre autres griefs, d'être le disciple des écoles de France, d'y avoir enseigné, d'en parler la langue, d'en faire volontiers l'éloge, de l'aimer, bref d'être plus français qu'espagnol.

« Sur le quatrième point, répond-il, voici ce que j'ai à dire : oui, je l'avoue et je m'en félicite grandement, j'ai longtemps étudié et enseigné en France les lois ecclésiastiques et civiles... De retour en Espagne, j'y ai aussi enseigné ces mêmes lois pendant trente ans, quatorze à Salamanque et seize à Coïmbre, où m'a retenu par cinq fois la volonté royale. Et personne n'osera nier que j'aie apporté de Toulouse et de France à Salamanque de Castille, l'une des toutes premières universités du monde chétien, la science solide et féconde du devoir ecclésiastique ; de même que, un an après moi, un homme savant et pieux entre tous, le Frère François de Vitoria, y apporta de Paris la science solide et féconde de la théologie ; de même encore qu'avant nous deux, Siliceo, ce modèle de vertu, et quelques autres maîtres, instruits eux aussi en France et à Paris, avaient, toujours

(1) P. Ehrle. *Der Katholik*, loc. cit.

à Salamanque, donné un nouvel essor à la philosophie et à tous les arts libéraux... (1) »

L'impulsion, venue de Paris à Salamanque, se communiqua bien vite aux autres universités de la Péninsule ; elle se fit sentir au concile de Trente, où brillèrent des Pères et des théologiens appartenant à la nouvelle école ; elle fut bientôt portée et propagée dans les pays étrangers, grâce surtout à la rapide expansion de la Compagnie de Jésus. L'ordre nouveau bénéficia largement de la réforme pour sa propre formation théologique, et, à son tour, il contribua puissamment à l'étendre et à l'achever, ses professeurs en répandant partout l'esprit et les principes féconds.

Mais il restait quelque chose à faire. L'action de Salamanque s'était exercée en mettant en honneur des méthodes et en formant des élèves plutôt qu'en publiant des livres (2). Vitoria n'avait publié aucun ouvrage important. Ses successeurs en laissèrent plusieurs d'un réel mérite, mais dont aucun, pas plus que leur ensemble même, ne permettait encore d'apprécier à sa valeur, par les résultats, la récente rénovation des études théologiques. Il fallait que cette réforme, amenée à sa pleine croissance, produisît des fruits assez abondants et assez beaux pour rendre manifestes à tous les yeux la pureté et la richesse de cette sève, inoculée au tronc affaibli. Ce fut, pour une large part, l'œuvre de Suarez et des autres grands théologiens de la Compagnie de Jésus, docteurs providentiels, semble-t-il, de la nouvelle scolastique comme ceux des autres ordres l'avaient été de l'ancienne.

Il n'est pas sans intérêt de rencontrer sous la plume d'étrangers, venus en Espagne pour y terminer leurs études, le jugement qui vient d'être porté sur l'état intellectuel de cette contrée. Ces lettrés constataient vite et avouaient sans peine la supériorité théologique de leurs nouveaux concitoyens ; mais ils signalaient aussi, et le plus souvent avec une exagération où l'on pourrait voir une petite revanche de l'amour-propre national, leur relative infério-

(1) Lettre apologétique au duc d'Albuquerque, août 1570 (Opera, Lugduni, t. I, 1595, p. 370) — ou encore : *El Doctor Navarro Don Martin de Azpilcueta*, por el Dr D. Mariano Arigita y Lasa. Pamplona, 1895. Appendice XV).

(2) « Victoria clarus scientia theologica, clarior methodo quam inauguravit, clarissimus discipulis et fructibus quos per illos retulit. » (Hürter : *Nomenclator litterarius*).

rité littéraire. Citons deux ou trois de ces témoignages, empruntés à des correspondances tout intimes, où ce qui est dit de trop au désavantage du pays augmente le crédit de ce qui est dit en sa faveur.

Le Père Jean Harlemius, venu quelques années plus tard de Belgique à Valladolid, au moment où Suarez y enseignera, écrira au général de la Compagnie :

« Envoyé de Belgique en Espagne pour achever mes études, je pensais qu'un an dans ce pays me serait plus long que mes six années passées en Allemagne. Il en a été tout autrement. Les ennuis qu'il a pu y avoir passent, mais le fruit de ce séjour reste, et il est très précieux. Il y a ici d'excellents professeurs de théologie. J'ai recueilli ce qu'ils ont enseigné de plus remarquable. Je l'ai copié ou fait copier avec quelque argent, reçu de la mère de Jean d'Autriche, dont je fus le confesseur du vivant de son fils. Muni de ce trésor, je me trouve plus riche que Crésus. Ainsi le but de mon voyage est atteint et je vais avoir trente ans : n'est-il pas temps de quitter ce pays? Je crains d'ailleurs, si je reste plus longtemps, de perdre l'usage de la langue grecque, et que la culture littéraire que j'ai pu acquérir ne disparaisse sous la rouille du langage barbare qu'on parle ici. Or déjà il m'a été donné de voir la Belgique, l'Allemagne, la France, le Portugal, l'Espagne. Il me resterait à visiter l'Italie, cette fleur de l'Europe, cette maîtresse des nations, enfin Rome même, le centre de l'univers, la reine des cités, l'œil de l'Italie, le sanctuaire de la vraie religion. Ne pourrais-je pas y trouver un coin pour me retirer et réaliser un projet que j'ai conçu et que je soumets à votre approbation ? Je voudrais traiter toute la philosophie et toute la théologie à la manière du catéchisme du concile de Trente, je veux dire en imitant sa langue et son style. Personne encore ne l'a fait : ceux qui l'ont essayé, ou n'avaient pas assez de doctrine, ou écrivaient sans élégance. Ce serait faire œuvre utile que d'unir la solidité du fond à la beauté de la forme ; et j'ai reconnu, il y a quelques années déjà, quand j'enseignais la philosophie à Mayence, qu'il serait plus aisé d'y réussir qu'on ne le croit généralement (1). »

Un autre Jésuite, Pierre Alvarado, écrivait, à propos d'une maison d'études littéraires qu'on venait de fonder à Palencia :

(1) Lettre du P. Jean Harlemius à Éverard Mercurian, général de la Compagnie. Valladolid, 31 déc. 1579. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1579.

« Dans cette province de Castille, les études de philosophie et de théologie sont fort en honneur et très florissantes. Mais les belles-lettres, cet autre bras dont la Compagnie a besoin pour atteindre les hommes, restent languissantes et en voie de dépérir si elles ne sont fortifiées. Dans les collèges on trouve en grand nombre de bons philosophes et de bons théologiens ; mais on n'y rencontre presque personne qui professe le culte du beau langage. Rien de mieux que d'avoir des hommes savants, rien de plus digne de louange. Mais pourquoi n'a-t-on pas aussi des esprits assez cultivés pour percer les ombres de ces régions encore barbares (1) ? »

Régions encore barbares, parce qu'elles ne s'étaient pas laissé envahir par cet humanisme dédaigneux, qui ailleurs régnait en maître ! C'était là un tort impardonnable pour ces latinistes délicats, dont les oreilles sensibles frissonnaient à la moindre inélégance. Ils ne pouvaient comprendre que la théologie ne parlât pas la langue d'Érasme, comme si celle des Suarez et des Lugo, avec sa lumineuse simplicité, ne convenait pas mieux à la vérité divine !

Toutefois, ces critiques n'étaient pas absolument injustes, si elles portaient sur d'autres que ces grands théologiens. Le latin était la langue obligatoire des écoles et des étudiants. Or, ce latin était loin de pécher par un excès de purisme et de recherche. Le Père Ramirez, dont nous avons déjà parlé, écrivait de Salamanque au général :

« Je ne saurais vous dire quelle peine me cause le langage barbare qu'on entend ici de même qu'à Alcala. Fidèles à leur règle, les étudiants parlent latin, mais avec une telle opulence de barbarismes, que leurs études réussissent admirablement à en faire des barbares. Et le pire, c'est qu'ils s'en font un genre, personne dans ces universités ne se mettant en peine de corriger cet abus. Et pourtant les savants qui s'y forment devront plus tard se montrer dans d'autres pays. Vous rendriez, il me semble, un très grand service si vous ordonniez que, dans nos collèges de Salamanque, de Valladolid et d'Alcala, on s'appliquât sérieusement à l'éloquence latine. D'abord ce serait grand profit pour nos religieux ; ensuite leur exemple contribuerait peu à peu à purger ces universités si célèbres de cette grossièreté de langage (2). »

(1) Lettre du P. Alvarado à Éverard Mercurian. Valladolid, 27 mai 1579. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1579.

(2) Lettre du P. Jean Ramirez à Lainez. Salamanque, 4e dim. de carême, 1564. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1564.

5. — Nous ne saurions dire si les jeunes Jésuites espagnols prirent à cœur cette réforme de la langue théologique : mais, si nous en jugeons par ceux qui ont écrit, ils la parlèrent avec correction, clarté, précision. Non sans raison, ils jugèrent que cela pouvait suffire. Quant à la théologie elle-même, ils s'y portèrent avec beaucoup de zèle, d'application et de succès. Bientôt nombre d'entre eux s'y distinguèrent et les provinces d'Espagne furent, dans les premiers temps de la Compagnie, les meilleures pourvoyeuses des professeurs dont les autres avaient besoin.

« Dans cette province de Castille, écrivait en 1575 le Père Jérôme de Avila, il y a surabondance d'hommes capables de bien enseigner la théologie et qui désireraient y être employés. Mais les chaires font défaut (1). »

Et le Père général, demandant des professeurs de philosophie et de théologie, pour l'Allemagne, au provincial de Castille, appuyait sa demande sur ce fait que Dieu avait libéralement pourvu cette province de maîtres distingués (2).

Voici qui est bien significatif aussi, sans être digne toutefois d'être donné en exemple :

« J'apprends, écrivait Aquaviva, que nos jeunes théologiens de Castille, redoutant les travaux trop continus des prédicateurs, cachent leur talent dans les exercices de prédication en usage au réfectoire, et font exprès de prêcher de telle sorte qu'on ne songe pas à les appliquer à ce ministère (3). »

Était-ce bien la crainte qu'on abusât de leurs forces et de leur talent qui détournait ces religieux d'un apostolat généralement très recherché ? N'était-ce pas plutôt l'amour, excessif cette fois, de l'étude et du haut enseignement? Constatons du moins que ces jeunes gens, par ce goût passionné de la théologie et même par ce désir de l'enseigner, étaient bien de leur pays, de leur temps et de leur institut.

(1) Jerónimo de Avila à Éverard Mercurian. Avila, 16 août 1575. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1575.

(2) Epist. Generalium : Éverard Mercurian à Juan de Montemayor, 18 oct. 1599. — Arch. centr. S. J. *Castell. Ep. gen.* 1588-1603.

(3) Epist. gener. — Aquaviva au prov. Christoval de los Cobos et à Sebastián Sarmiento, à Valladolid, 27 juin 1606. — Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. gen.* 1603-1612.

En effet, saint Ignace, en fondant la Compagnie, lui avait assigné l'enseignement comme une de ses principales fonctions. Elle devait s'en servir d'abord pour former ses propres religieux, ensuite pour élever la jeunesse chrétienne dans la piété et les bonnes mœurs (1). Or, il ne fut jamais dans la pensée de saint Ignace ni de ses successeurs de limiter cet enseignement à la grammaire et aux belles lettres, de n'avoir pour élèves que des enfants et des adolescents. Le fondateur avait en vue bien plus encore l'enseignement supérieur ; et il le fallait bien, pour donner à ses religieux les études qui leur convenaient ; il le fallait aussi, pour assurer chez les élèves du dehors les fruits du premier enseignement, pour atteindre le jeune homme au moment où il va prendre dans la société sa place et son rôle. Saint Ignace comprenait aussi que, par là, il élevait beaucoup le niveau intellectuel de son ordre : car pour un corps actif et laborieux, un puissant moyen d'avoir des hommes de valeur, c'est d'en avoir besoin, rien ne stimulant, soit les supérieurs à en préparer, soit les sujets de talent à se former jusqu'au bout, comme l'obligation de faire honneur à des emplois qui les demandent. Aussi, dans ses *Constitutions,* le fondateur parle-t-il longuement des universités qui pourront être confiées à la Compagnie et des cours de philosophie et de théologie qui pourront être établis dans les collèges comme couronnement des classes littéraires (2).

Cette conception fut pleinement ratifiée par le Saint-Siège. Les souverains pontifes n'approuvèrent pas seulement les *Constitutions* où elle était formulée, mais de plus, par diverses Lettres Apostoliques, ils donnèrent à la Compagnie le droit formel de la

(1) Saint Ignace reçut des usages de son temps et des souvenirs de sa vie d'étude sa première conception du *collège :* ce devait être une *maison d'étude* pour ses jeunes religieux, à l'instar de tous les collèges qui se groupaient autour des universités, ou même, comme en Angleterre, les constituaient par leur ensemble : internats fondés pour recevoir un certain nombre d'étudiants qui de là allaient aux cours publics. (*Constit.*, p. IV, Proœm.) Le petit groupe de novices laissés ou envoyés à Paris par saint Ignace en offrit la première ébauche. La seconde conception, qui suivit de près, fut celle d'une maison *d'étude et d'enseignement,* d'étude pour les jeunes religieux qui y habiteraient, d'enseignement soit pour eux tout d'abord, soit de plus pour les élèves externes venant du dehors en suivre les cours. De la combinaison de ces deux conceptions sont nés les divers types de collèges qu'offre l'histoire de la Compagnie.

(2) Saint Ignace de Loyola. *Constit.*, p. IV, c. V : De doctrina cui scholastici Societatis studere debent. — C. XI : De Universitatibus in Societate admittendis.

réaliser dans toute son étendue : droit d'enseigner la théologie et les autres sciences supérieures (1) ; droit de conférer les grades, même le doctorat, aux élèves, religieux de la Compagnie ou non, qui suivront ses cours (2) ; droit, de nouveau et plus expressément affirmé, d'enseigner, même aux villes où se trouve une université, toutes ces sciences dans des cours publics et de faire valoir les cours ainsi suivis pour se présenter aux examens des divers grades (3) ; enfin, droit pour les élèves de subir ces examens dans le collège même, et droit pour le recteur ou le préfet de leur conférer les grades (4).

Il semble que la Compagnie de Jésus, munie, comme les autres ordres, de pouvoirs aussi étendus, n'avait pour développer puissamment son enseignement supérieur, qu'à créer des universités dans tous les pays et à multiplier dans les collèges ces cours publics équivalents à de véritables facultés. Mais, en pratique, elle se heurtait à mille obstacles et à toutes sortes de résistances. Elle ne trouvait pas partout des Ferdinand d'Autriche ou des Jean III de Portugal, empressés à donner, par leurs libéralités, aux Bulles des Papes, une efficace ratification. Quant aux universités, le nombre de celles qui existaient déjà en Espagne était un premier obstacle à de nouvelles créations. Mais, de plus, elles ne voyaient pas sans crainte surgir à côté d'elles un enseignement nouveau, qui menaçait de leur enlever beaucoup d'élèves. Unies à d'autres corps rivaux, elles lui opposaient tous leurs privilèges, elles liguaient contre lui tous les pouvoirs, elles soulevaient souvent toutes les tempêtes pour l'empêcher d'user de ses droits et pour le soumettre à leur monopole local. Le plus souvent, la Compagnie, plutôt que de se condamner à un état de guerre perpétuel, jugeait prudent de ne pas chercher de haute lutte à emporter la place, d'en venir à des accommodements, de renoncer à la plus grande partie de ses droits pour jouir du reste en paix et dans des conditions favorables à sa mission apostolique. De là,

(1) Paul III : *Licet debitum*, 18 oct. 1549.

(2) Pie IV : *Exponi Nobis*, 19 août 1561.

(3) Pie V : *Cum Litterarum*, 10 mars 1571.

(4) Grégoire XIII : *Quanta in vinea Domini*, 7 mai 1578.

pour son enseignement supérieur, des situations très diverses d'un lieu et d'un temps à l'autre, selon les sympathies ou les inimitiés qu'il rencontrait, la faveur ou la défaveur des pouvoirs.

Le collège de Salamanque, dans ses relations avec la puissante université, passa par toutes ou à peu près toutes ces situations. D'abord il n'a pas chez lui d'enseignement, du moins d'enseignement complet, la Compagnie, née depuis un quart de siècle seulement, se trouvant encore trop dépourvue de professeurs pour en fournir à toutes ses fondations. Il envoie donc ses théologiens aux cours publics en qualité d'auditeurs libres. Officiellement, aucun lien ne le rattache à l'université. Un peu plus tard, il demande et obtient de lui être incorporé, ce qui lui donne certains droits académiques et des avantages temporels. Bientôt, pourvu chez lui de professeurs, il cesse d'envoyer ses jeunes religieux aux cours publics, ou ne le fait que par exception, tout en gardant l'incorporation; il ouvre alors ses propres cours aux étudiants du dehors, qui accourent en grand nombre. L'université émue réclame et propose de transférer ces leçons trop fréquentées, avec maîtres et élèves de toute catégorie, du collège dans ses locaux publics. Il en est ainsi à une époque. Mais ces cours restent toujours les cours privés d'un collège; ils ne deviennent en rien des cours de l'université, bien que faits chez elle, et elle n'en prend ni la charge ni la responsabilité. De même, s'il arriva parfois qu'un Jésuite fut demandé pour enseigner dans une chaire d'université, ce fut une situation toute personnelle et transitoire, qui ne conférait à l'ordre aucun droit. Il en fut autrement plus tard, lorsqu'en 1665 Philippe IV et Marguerite d'Autriche créèrent deux chaires qui devaient représenter les doctrines de la Compagnie, comme d'autres chaires représentaient celles de saint Thomas, ou de Scot, ou de Durand. C'est par des fondations semblables que dans la suite il y eut, ici ou là, des chaires de Suarez.

Nous indiquons simplement ces diverses phases dont la notion pourra éclairer certains points de notre récit. L'exposé des incidents qui les amenèrent, des luttes et des négociations qui s'y mêlèrent, serait l'histoire même du collège de Salamanque que nous n'avons pas à faire. De tous, c'est peut-être celui qui, au

point de vue où nous sommes arrêtés, passa par les plus multiples vicissitudes. Mais le sort des autres fut, plus ou moins, semblable au sien.

On le voit, les desseins de saint Ignace, en ce qui concerne le haut enseignement, furent bien gênés et bien amoindris dans leur réalisation. Son ordre posséda en Portugal la Faculté des arts de Coïmbre et l'université théologique d'Évora ; mais, sauf celle de Gandie, qui ne vécut pas, aucune en Espagne et très peu dans les autres pays. S'étant interdit de concourir pour l'élection des professeurs, il ne vit que très rarement un de ses religieux monter dans une chaire d'université. Ainsi, presque partout et presque toujours, il resta privé de l'autorité et de l'influence qui s'attachent à un enseignement officiel et à la collation des grades. Du moins put-il jouir, en beaucoup d'endroits, pour certains de ses cours et pour ses *actes* ou exercices scolaires solennels, de la publicité et de tous les stimulants qu'elle apporte soit au zèle des maîtres, soit à l'ardeur et à l'émulation des disciples. Avantage précieux pour les études, moins exposées à sommeiller quand les portes restent ouvertes (1).

6. — Durant la plus grande partie des études théologiques de Suarez, qui allèrent de l'année scolaire 1566-1567 à l'année scolaire 1569-1570, le collège de Salamanque en resta à sa première phase : il n'eut pas de cours à l'intérieur, sauf quelques cours très incomplets (2), et ses jeunes religieux allèrent suivre ceux de l'université. Les catalogues en effet n'indiquent pas de professeurs. D'autres documents encore attestent la chose. Ainsi l'ancien recteur, Bartolomé Fernandez, parlant, dans un rapport adressé au général, le 1er janvier 1567, du site trop excentrique du collège, en signalait cet inconvénient :

(1) « Le mieux serait, écrivait plus tard le général Vitelleschi au recteur de Salamanque, au moment où ce collège était en litige avec l'université, le mieux serait qu'on nous laissât faire nos cours chez nous, avec portes ouvertes pour les étudiants du dehors qui voudraient venir entendre nos professeurs : ainsi en était-il au commencement. » Vitelleschi à Alonso del Cano, rect. de Salamanque, 25 avril 1628. — Arch. S. J. *Castell. Ep. gen.* 1622-1630.

(2) D'après Ribadeneira, à partir de 1560, le collège de Salamanque eut une leçon de théologie ouverte aux étudiants du dehors, leçon qui, après de longs débats avec l'université, fut transférée dans ses locaux vers 1600. (Ribadeneira : *Glorias... de la Compañia de Jesús en sus Persecuciones.*) (MS).

« Nos jeunes religieux doivent aller chercher leurs cours bien loin ; or ils ont à le faire quatre fois par jour et le chemin est mauvais, surtout en hiver (1) ».

Trois ans plus tard, mention est faite d'un cours établi au collège même.

« Cette année, mande à la date du 1er février 1570 le recteur Martin Gutierrez, un Père fait à la maison pour nos scolastiques une leçon de théologie qui leur est très utile (2). »

Et quelques mois après :

« Nos scolastiques vont, comme par le passé, entendre les professeurs de *Prima* et de *Visperas*, et, à la maison, ils ont la leçon du docteur le Père Henriquez, qui leur explique le traité des vœux : ce cours ne leur est pas moins utile que ceux de l'université (3) ».

Ce furent donc surtout les maîtres de l'université, ceux des chaires de *Prima* et de *Visperas* qui enseignèrent la théologie à Suarez. Mais quels furent ces maîtres?

La chaire de *Prima* fut occupée de 1564 à 1576 par Jean Mancio, le cinquième depuis Vitoria de cette lignée de dominicains, qui, par leur mérite, s'étaient fait de cette chaire une sorte de fief de famille (4). Il paraît avoir tiré son nom de la ferme de San Mancio au diocèse de Palencia, près de laquelle il naquit. En faisant sa profession au couvent de San Esteban de Salamanque, il prit, selon un usage alors fréquent, un pieux surnom qui lui est resté, *Mancio de corpore Christi* (5). Élève de Vitoria, il passa ensuite sa vie dans l'enseignement, d'abord au couvent de Saint-Thomas à Séville, puis à Alcala, où il s'acquit une telle réputation dans la chaire de *Prima*, que

(1) Rapport de Bartolomè Hernandez sur le choix d'un emplacement, Burgos, 15 janv. 1567. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1567 B, n° 401.

(2) Lettre du P. de Soria, écrivant de la part du recteur, à François de Borgia, général de la Compagnie, 1er févr. 1570. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1586.

(3) Gutierrez à François de Borgia, 16 déc. 1570. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist. 1570.*

(4) V. P. Ehrle : *Der Katholik*, février 1885. *Die vaticanischen Handschriften der Salmanticenser Theologen des Sechszehnten Jahrhunderst.*

(5) De même, d'après le P. Ehrle, on voit, dans l'ancien registre dominicain des professions, que Melchior Cano s'était inscrit sous le nom de *Melchior de Santa Martha.* Serait-ce par conscience de son humeur querelleuse qu'il aurait voulu porter le nom de cette sainte, trop prompte à se plaindre de sa sœur ?

personne n'osa, lorsqu'il concourut pour celle de Salamanque, la lui disputer. Il n'a laissé aucun ouvrage imprimé ; mais quelques manuscrits, dont l'un se trouve à la Bibliothèque Vaticane, peuvent donner une idée de ce qu'étaient ses cours. Il professait une très grande admiration pour saint Thomas. En l'expliquant, il se servait beaucoup des commentaires de Cajetan, dont il s'efforçait de mettre le sens en lumière. « Glorieux labeur, dit son successeur, le dominicain Barthélemy de Medina, et plus difficile que d'arracher la massue aux mains d'Hercule (1) ».

Mancio discerna vite François Suarez parmi tous ses autres disciples, et il ne cessa de témoigner quel cas il faisait de son talent et de sa pénétration. Il avouait avec simplicité que lorsqu'il se mettait à la disposition de ses élèves pour répondre à leurs difficultés, les objections de François l'obligeaient à se bien tenir en garde. Il lui arriva de le montrer aux autres en disant : « Vous voyez ce jeune religieux ; il deviendra un prodige ! » Tant il appréciait les dons extraordinaires dont Dieu l'avait comblé (2).

Au reste, bien loin de prendre part aux attaques et aux intrigues dont quelques dominicains de son temps poursuivaient la Compagnie, Mancio se montra toujours pour elle un ami et un défenseur. A Alcala il avait eu avec le jeune jésuite Villanueva, fondateur et recteur du collège, les relations les plus intimes (3). Comme Louis de Grenade, il ne craignit pas, à l'occasion, de pousser l'affirmation de ses sentiments jusqu'à blâmer librement

(1) P. Ehrle, *op. cit.*

(2) Sartolo, liv. I, c. 13. — Dans ce passage, le biographe fait allusion à un usage, en vigueur autrefois dans les universités : les professeurs devaient, après leur cours, se tenir un certain temps à la portée de leurs élèves pour répondre à leurs difficultés. Ainsi les *Estatutos de la Universidad de Zaragoza (1753)*, portaient au *Titulo* xxxi : « Item ordeno quo los cathedraticos... se detengan acabada la leccion un quarto de hora a la puerta de el general esperando si alguno de los Oyentes propone alguna dificultad sobre lo leido ». On appelait cela « *asistir al poste* », mot à mot « se tenir au poteau ». Le jésuite Maldonat, professeur de théologie au collège de Clermont, à Paris, regrettait que cet usage ne fût pas également en vigueur en France. « Au milieu même de vous tous, réunis cependant en si grand nombre, je me croirai solitaire tant que je ne verrai pas ce que j'ai vu dans d'autres universités : c'est-à-dire, tant qu'au sortir de la classe je ne serai pas assiégé d'une foule de disciples qui me proposent leurs doutes, qui m'accablent de questions et d'arguments, qui me fatiguent par un impitoyable désir de s'instruire. » (*Disc. sur l'étude de la théologie*).

(3) Castro, S. J. : *Historia del colegio de Alcalá.*

ceux qui ne les partageaient pas. Un jour, on lui apporta un exemplaire des *Exercices spirituels* de saint Ignace, chargé de notes de Melchior Cano, qui en censuraient et en condamnaient la doctrine. On comptait sur son assentiment et sur l'autorité qui en reviendrait à ce jugement. Mancio lut le petit livre avec grande attention, puis il le rendit en disant : « Rien ne me déplaît dans cet écrit, excepté les notes injustes et déplacées qui le condamnent (1) ». Suarez n'eut donc qu'à se louer de son principal professeur.

La chaire de *Vísperas* était occupée par le religieux augustin Jean de Guevara, qui en fut titulaire pendant près de quarante ans, jusqu'à l'année 1600 où il mourut presque centenaire. Auparavant il avait été titulaire de la chaire de Durand. Il n'a rien laissé d'imprimé ; mais des manuscrits, conservés à la Bibliothèque Vaticane, montrent qu'il s'attacha surtout, dans ses divers enseignements, à commenter le Maître des Sentences, saint Thomas, et Durand (2).

Les élèves de théologie suivaient aussi le cours d'exégèse, qui avait lieu le matin après la leçon scolastique de *Prima*. Mais les renseignements nous manquent sur le titulaire de cette chaire. Suarez ne put pas se dispenser de l'entendre ; car il n'y avait encore au collège même aucun enseignement de l'écriture-sainte. Ce n'est que plusieurs années après, que l'inauguration en sera mentionnée.

« L'an dernier, diront les *Lettres Annuelles* de 1576, on ouvrit chez nous un cours d'interprétation des Lettres sacrées. Nous ne saurions dire combien cette création a été favorablement accueillie dans l'université, ni de quelle utilité elle est pour nos étudiants, pour ceux du dehors, pour des religieux même de divers ordres. Tous ces auditeurs, par leur empressement à venir et à prendre les explications qui leur sont données, montrent de quelle autorité jouit notre docteur et combien est appréciée la pureté de sa doctrine (3) ».

Ce docteur était le Père François de Ribera, l'auteur de

(1) P. Poussines, S. J. : *Historia controversiarum quæ inter quosdam e sacro Prædicatorum Ordine et Societatem Jesu agitatæ sunt...* (MS), lib. I, n° VIII.

(2) P. Ehrle, S. J. : *Der Katholik*, mai 1885.

(3) Arch. centr. S. J. : *Castell. Hist. 1570-1640. Litt. Ann. 1576* (MS).

commentaires toujours si estimés et d'une *Vie de sainte Thérèse,* lue encore, de préférence à celles qui ont paru depuis, par ceux qui veulent connaître l'âme de la réformatrice du Carmel.

Outre ces professeurs étrangers, Suarez eut aussi, du moins pendant la dernière partie de son cours de théologie, le jésuite Henrique Henriquez. Né à Porto en Portugal, ce n'est guère cependant qu'en Espagne qu'il enseigna, surtout à Cordoue et à Salamanque. En 1593, repris par Aquaviva pour avoir imprimé sans autorisation des questions de théologie, il obtint du pape l'autorisation de passer dans l'ordre de saint Dominique. Quelques années après, les conseils et l'aide d'un de ses anciens élèves de Salamanque qu'il avait beaucoup aimé, Gregorio de Valencia, le ramenèrent chez les Jésuites. Retiré à Tivoli près de Rome, il y mourut en 1606. Il se montra opposé en certains points à Molina et à Lessius. Aussi les adversaires du molinisme l'ont-ils exalté jusqu'à le donner pour le plus grand théologien de la Compagnie de Jésus. D'autres titres plus solides le recommandent à l'estime, surtout des moralistes. Saint Alphonse de Liguori fait grand cas de ses opinions. Suarez lui-même l'avait désigné au choix du général Éverard Mercurian pour l'enseignement des cas de conscience au collège de Valladolid (1).

Les biographes donnent encore à Suarez pour professeur de théologie le Père Diego de Acosta, l'un de ces cinq frères qui entrèrent dans la Compagnie à Medina del Campo (2). Il est donc probable qu'on établit au collège d'autres leçons supplémentaires que celles du Père Henriquez, les cours de l'université ne faisant voir en général que peu de matières. Ce Père Diego de Acosta fut plus tard professeur de théologie à Rome, puis provincial d'Andalousie.

Les leçons n'étaient pas tout. On attribuait aussi, comme à leur complément nécessaire, une grande importance aux exercices scolastiques, alors en usage partout où ces sciences étaient étudiées.

(1) Hürter, S. J. : *Nomenclator litterarius.* — Suarez à Mercurian. Valladolid, 10 avril 1579. — Arch. centr. S. J.

(2) Descamps, III[e] P. c. 17. — Sartolo, l. I, c. 13. — Les anciens catalogues du collège de Salamanque, pour les années correspondant aux études de Suarez, ne mentionnent pas ce Père Diego de Acosta, mais bien en 1565 le Père Jerónimo de Acosta, qui est porté comme prédicateur. Il peut y avoir eu erreur ou omission.

Dans une lettre de septembre 1567, écrite de Salamanque au général par le Père de La Fuente, au nom du recteur, nous lisons :

« Une vingtaine de nos jeunes religieux étudient la théologie avec grande application. Chaque jour, outre le temps destiné au travail privé, ils ont une conférence d'une heure et quart, où viennent aussi des étudiants du dehors. Ils en retirent un très grand fruit, parce que, après une courte répétition de la doctrine enseignée, on en discute les assertions en opposant les raisons pour et contre. Cet exercice avive les esprits, les aiguise et les fixe sur ce qui doit être tenu pour vrai. De plus, chaque semaine, des thèses sont soutenues, et chaque mois un acte général a lieu. Professeurs et élèves y viennent en nombre, si bien que notre salle, toute grande qu'elle est, ne suffit pas à les contenir (1). »

Tous ces exercices se faisaient au collège même, qui, n'étant pas encore incorporé à l'université, n'avait pas le droit de s'y montrer.

Telle était l'organisation extérieure des études de théologie auxquelles Suarez était appliqué. Il importe de dire aussi avec quel esprit il s'y livra.

7. — Nous avons déjà dit que les études théologiques étaient alors en grand honneur dans l'Espagne et notamment à Salamanque. Cependant, certains témoignages du temps et du pays feraient croire que ces études, du côté des maîtres comme du côté des élèves, n'avaient pas encore pris pleinement, vers ce milieu du seizième siècle, l'essor puissant qui devait bientôt les élever si haut. Du moins étaient-elles entravées par certain défaut de méthode qui aurait pu, s'il s'était perpétué, en compromettre le progrès. La théologie, il est vrai, avait été replacée par l'école de Vitoria dans la bonne voie. Mais elle n'y marchait pas encore d'une allure assez libre et assez hardie. D'une critique trop assoupie, elle n'avait pas secoué assez fortement certaines routines, où elle s'était laissée aller.

« On enseignait à cette époque, dit le biographe espagnol Sartolo, quelques opinions dont on n'apercevait pas la fausseté, parce qu'on ne s'était pas mis en peine de s'en rendre compte. On donnait pour incontestables et solides certains principes qu'on vénérait de confiance comme des

(1) Lettre à Fr. de Borgia, général. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1567, n° 430.

maximes de la philosophie et des axiomes de la raison. En mettre seulement en doute la vérité, c'était faire preuve d'irrévérence (1) ».

Nous aurons à citer plus tard une lettre de Suarez qui affirmera la même chose, en bon juge, en témoin, et quelque peu en victime. Il y caractérisera d'un mot sévère ce respect commode d'une tradition sans autorité : « Je trouvai, dira-t-il, une théologie de vieux cahiers ». Il veut parler de ces opinions théologiques qu'on se transmettait et qu'on acceptait, de professeurs à professeurs, sans assez de contrôle personnel, avec une indolente docilité d'esprit.

Ce défaut allait de pair avec un abus, alors très commun, qui ne pouvait que le fortifier et l'enraciner : c'était la manie insatiable de transcrire ce que d'autres avaient écrit et de s'enrichir ainsi d'une théologie d'emprunt. Citons à ce sujet, malgré sa longueur, une fort instructive lettre du Père Diego Carillo, provincial de Castille. Elle est datée du 15 juin 1567, alors que Suarez achevait sa première année de théologie. Nous y verrons que les jeunes religieux de la Compagnie n'avaient pas su résister à l'entraînement général des étudiants.

« J'ai trouvé dans ce collège de Salamanque un très grand abus, auquel j'ai cru devoir mettre bon ordre : il s'agit de la transcription des écrits de théologie. Les étudiants étaient possédés d'une furieuse envie de rendre très complète leur collection de traités. C'était à qui réussirait le mieux, aussi bien de ceux du dedans que de ceux du dehors, les mieux doués comme les autres. On s'en faisait même un point d'honneur ; il semblait que ce fût le moyen d'être tenu pour capable. De là, toute une entreprise qui n'allait pas sans de grands inconvénients. Elle était si compliquée, qu'il aurait fallu un recteur rien que pour en tenir les comptes en règle. Un refus était une occasion de forte tentation ; celui qui l'éprouvait demandait pourquoi on ne lui permettait pas ce qui était permis aux autres. De plus, ils se mettaient tous à chercher de l'argent, soit en importunant leurs père et mère, ou d'autres parents, ou des amis, ou des filles et fils spirituels, soit par d'autres industries encore plus contraires à notre institut. Quand on leur disait que presque tout ce qu'ils copiaient ainsi était déjà imprimé, ils répondaient qu'ils le savaient bien, mais qu'on ne leur laissait pas garder et emporter des livres, défense qui n'atteignait pas ces cahiers. Ainsi, ils trompaient les intentions de la Compagnie, qui, pour éviter les actes de propriété, les dépenses et les embarras de bagages,

(1) Sartolo, liv. I, c. 13.

veut que nul ne possède de livres, mais que dans chaque collège on conserve et on fournisse ceux dont chacun peut avoir besoin. Ils en arrivaient à se faire de véritables bibliothèques manuscrites d'un prix très élevé; car, pour faire copier tel cahier, ils ne devaient pas dépenser moins de quarante ou cinquante ducats: et à la fin ils en avaient un si grand nombre, que nul de ces étudiants ne pouvait emporter avec lui tous ces papiers: il fallait leur envoyer ensuite par des commissionnaires ce qu'ils avaient dû laisser. J'ai relu nos Constitutions et j'y ai trouvé que les étudiants doivent noter au cours ce qui leur paraît utile, et ensuite, quand ils repassent leur traité, rédiger avec plus de netteté et de brièveté ce qu'ils veulent conserver. Je leur ai ordonné de s'en tenir à cela et de cesser tout ce commerce. Il suffira que, dans chaque collège, on garde à la bibliothèque quelques-uns de ces cahiers pour servir à ceux qui en auraient besoin (1). »

Un peu plus tard, le même abus était signalé au collège d'Alcala et le provincial de Tolède prenait aussi des mesures pour le réprimer.

De la théologie, le mal s'était étendu aux sermons :

« Nous apprenons, écrivait le Père général aux provinciaux de Castille et de Tolède, que ceux des nôtres qui aspirent à prêcher gaspillent beaucoup de temps et d'argent à copier des sermons ; puis, quand ils sont appliqués à ce ministère, ils se prévalent de toute cette littérature pour prétendre à des chaires distinguées. Portez-y remède, en donnant des avis et au besoin des pénitences (2). »

« Que ceux qui étudient la philosophie et la théologie, avait déjà écrit le P. Mercurian, ne passent pas leur temps à copier des sermons. Il pourra toutefois leur être permis de noter brièvement quelque pensée ou quelque développement (3). »

D'autres lettres montrent que certains se faisaient de ces transcriptions une petite industrie :

« Il faut les restreindre, prescrivait Gil Gonzalez, visiteur d'Alcala ; il

(1) Diego Carillo à Fr. de Borgia, 15 juin 1567. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1567, n° 427.

(2) Aquaviva aux provinciaux de Castille et de Tolède, 28 août 1595. — Arch. centr. S. J. *Castell. Ep. gen.* 1588-1603.

(3) *Ibid.* — Éver. Mercurian au P. Yvañez, 25 janv. et juin 1579. — Le provincial pouvait cependant accorder de plus amples permissions à ceux qui en avaient besoin, mais sans qu'on recourût pour la dépense aux libéralités des familles. Il devait se montrer tout particulièrement difficile à autoriser la transcription de sermons faits par des prédicateurs étrangers à la Compagnie. (*Epist. Gener. Toletan.*, 1577-1580.)

faut ne les tolérer que sur autorisation du provincial et couper court aux trafics d'échanges qui s'y mêlent (1). »

Il arriva même, si nous en croyons quelque rapport adressé à Rome, que du paiement en nature on passa au paiement en monnaie, plus avantageux pour se procurer de nouveaux traités. Le général écrivait au provincial de Castille :

« On nous informe d'un grave abus qui se rencontre dans votre province : des scolastiques, à la fin de leurs études, vendent leurs cahiers de philosophie et de théologie. Voilà qui ne s'était, croyons-nous, jamais vu, et qui aurait dû ne jamais se voir dans la Compagnie, ni pouvoir se dire d'un seul de ses religieux (2). »

Ces paperasses vendues pour quelques maravedis ! C'était bien la destinée qu'elles méritaient.

Toutefois, en faveur de l'abus qui vient d'être constaté, on peut invoquer des circonstances atténuantes. D'abord, il était général ; aussi put-il pénétrer facilement dans quelques collèges de la Compagnie, avant que l'attention des supérieurs eût été mise en éveil. Cette généralité même s'explique par la rareté des livres, alors générale elle aussi, surtout de ces livres courts et substantiels, faits pour la bourse comme pour les besoins des élèves.

De plus, l'usage, alors prédominant, contre lequel le *Ratio studiorum* cherchera bientôt à réagir sans y réussir toujours (3), était d'enseigner en dictant. *Lire, dicter, enseigner,* étaient des termes synonymes dans la langue des écoles. Le professeur était appelé *lecteur*, parce qu'il lisait et expliquait le livre d'un maître ; mais il donnait ces explications en dictant. Cette méthode pouvait stimuler les professeurs à très bien préparer leurs cours ; et, s'ils avaient du talent, ces commentaires devenaient une œuvre personnelle. Mais quand le professeur était négligent ou peu capable, rien alors ne compensait le temps et la fatigue employés à ces dictées ; à moins que ce maître, conscient de son insuffisance, ne

(1) Ordonnances du visiteur général Gonzalez, 27 mars 1591. — Arch. centr. S. J. *Hist. Ordinat.* 1561-1592.

(2) Aquaviva à Fr. de Galarça, provincial de Castille, 27 avril 1610. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Ep. gen.* 1603-1612.

(3) *Ratio Studiorum*. Reg. comm. Profess. Super. Facult. 9.

prît le parti de dicter un cours fait par quelque autre (1). Excellent ou médiocre, le cours dicté ne pouvait avancer qu'avec lenteur. Les livres à commenter étaient longs ; les professeurs se faisaient un point d'honneur de ne pas laisser de lacunes dans un commentaire qui allait circuler de mains en mains ; enfin ils ne pouvaient se refuser à mettre plus ou moins leur voix à l'allure des doigts qui écrivaient. « On nous a fait aujourd'hui une théologie éternelle ; jamais elle n'arrive à sa fin », écrivait un peu plus tard le visiteur Gil Gonzalez (2). Et du collège de Valladolid on écrivait aussi :

« Nos professeurs de théologie ont beaucoup de zèle pour notre avancement ; mais ils nous rendent la tâche bien rude par leur manière d'enseigner : ils sont très longs et prennent sans ordre de côté et d'autre leurs matières de chaque année. Nos étudiants anglais surtout en souffrent. Ils savent qu'à Rome et à Reims, leurs jeunes compatriotes voient presque toute la théologie en quatre ans avec deux professeurs, tandis que, ici, ils n'en verront que le tiers, même en ajoutant aux deux leçons du collège celle qu'ils vont chercher à l'université. Et qui plus est, impossible de suppléer par le travail privé ; car le choix des traités étant laissé au goût des professeurs, les élèves ne peuvent pas prévoir ce qu'ils verront ou ne verront pas (3). »

Le correspondant propose pour remède de charger trois professeurs d'expliquer la *Somme théologique* entière, chacun en douze ans et tous les trois en quatre ans. Le *Ratio* devait fixer cette répartition de la *Somme* en quatre années avec deux ou trois professeurs. Mais en attendant, et, il faut bien le dire, encore après, beaucoup de matières restaient inexpliquées. De là, prétexte plausible et amorce puissante pour la manie de copier des

(1) De là ce cas de conscience que posaient les moralistes : « Le titulaire d'une chaire est-il en règle avec ses obligations s'il dicte un cours fait par un autre, ou même déjà dicté avant lui, ou pris mot à mot dans des livres? » — Réponse : « Ce titulaire satisfait à ses obligations en donnant ainsi le fruit du travail d'un autre, pourvu que cet autre soit un homme capable, que ses commentaires aient la valeur requise et que les élèves ne les aient pas déjà en mains. Car, si ces conditions sont remplies, le but de l'enseignement est atteint, lequel n'est autre que l'utilité des élèves. Plus d'une fois même, par cet enseignement d'emprunt, le maître leur sera plus utile et prendra mieux leurs intérêts que s'il composait lui-même son cours. » (Mendo, S. J., *De Jure Academico*, lib. II, q. XXVII).

(2) *Relatio de statu Provinciæ Toletanæ, scripta a P. Gil Gonzalez, Visitatore*, 1592. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Ordinationes*, 1566-1592.

(3) R° de Cabrero à Aquaviva. Valladolid, 22 mai 1592. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1594, n° 301.

cahiers. Quand on avait pris aux cours, sous la dictée des professeurs, un certain nombre de traités, naturellement on désirait compléter en la même forme son cycle théologique, et on copiait ou faisait copier ce qui n'avait pas été enseigné.

De toutes ces transcriptions résultaient parfois, nous l'avons vu, d'assez graves inconvénients, au point de vue de la pauvreté et de la régularité religieuses ; mais il en résultait aussi, et c'est à cela que nous voulions en venir, de très sérieux pour les études mêmes. Évidemment, cette avidité de recueillir ce que d'autres avaient fait, ne pouvait favoriser ni l'activité intellectuelle, ni le goût des conceptions personnelles, ni l'esprit de critique. Elle exposait, pendant les leçons, à écrire sans comprendre, presque sans entendre ; en dehors des leçons, à croire qu'on savait ce qu'on s'était fatigué à écrire, et qu'on possédait la théologie du moment qu'on l'avait dans ses cahiers. « Beaux savants, dit un auteur du temps, qui perdent toute leur science, s'ils ont le malheur de perdre leurs bagages (1) ! »

Cette pratique portait aussi à recevoir volontiers des doctrines toutes fixées et toutes formulées, au lieu de les choisir et de les élaborer soi-même.

Ainsi se développait cette routine d'opinions et d'enseignement que des témoignages du temps nous ont signalée. Au reste, bientôt dans la Compagnie, grâce à une organisation des études plus forte qu'au début, grâce à l'exemple et à l'autorité de théologiens éminents, enfin grâce aux controverses doctrinales si passionnées qui ne tardèrent pas à surgir, ce défaut disparut. Mais il ne disparut pas tout à coup : des tenants d'opinions surannées restèrent çà et là, qui, de très bonne foi, voyaient des novateurs fâcheux là où il n'y avait que des esprits plus sagement indépendants qu'ils ne l'avaient été eux-mêmes. Suarez aura à souffrir de ce zèle moins éclairé que sincère, jusqu'au jour où le mouvement général, l'autorité grandissante de son génie et l'approbation réitérée de ses supérieurs, lui auront donné raison aux yeux de tous.

(1) Ant. Possevin, S. J. : *De Cultura ingeniorum*, c. XXVI : « Vero carmine dicitur : *Quod si charta cadat, secum sapientia vadat.* »

8. — Il fut, en effet, un de ceux qui réagirent le plus fortement contre tout ce qui ressemblait à de la torpeur et de la passivité. Mais si le professeur put le faire plus tard au grand avantage de ses disciples, c'est que l'élève, dès le premier jour et à son grand profit, avait pris l'habitude d'un travail tout spontané et tout personnel. Il apporta à ses études la préoccupation exclusive et très vive d'atteindre en tout la vérité, la désirant, et elle seule, avec une très sincère loyauté, la cherchant avec un heureux instinct d'initiative, l'embrassant, là où il la trouvait, avec une très grande largeur d'esprit. Cette sage indépendance de jugement lui fut d'autant plus nécessaire et sans doute aussi se fortifia d'autant plus en lui, qu'il reçut, ainsi que nous l'avons vu, l'enseignement de maîtres divers et dans un milieu où on entendait toutes les écoles. Elle le porta aussi à étudier par lui-même les œuvres des grands théologiens. Mais, entre tous, il prit saint Thomas pour maître et pour guide, ne laissant aucune question de la *Somme Théologique* qu'il n'eût méditée et approfondie. Il se plaisait aussi à lire Scot, dont la pénétration exerçait son esprit aux recherches personnelles, dont le zèle pour l'honneur de la Mère de Dieu charmait son âme (1).

Mais tout ce qu'il entendait ou lisait, il le discutait à part soi, cherchant à y faire le triage du vrai, du faux, du douteux, se gardant avec le plus grand soin de toute opinion admise sans examen, et de toute doctrine de convention. Très attentif à profiter de l'enseignement de ses professeurs, il travaillait cependant en particulier comme si, n'en ayant pas, il avait dû apprendre seul la théologie. C'est ainsi qu'il prit l'habitude de devancer la marche des cours, d'étudier les questions avant qu'elles fussent exposées, et d'en écrire, comme il les avait comprises tout seul, une rédaction provisoire : labeur bien autrement fructueux que toutes ces transcriptions, si en honneur autour de lui, de cahiers empruntés. On raconte même qu'un de ses professeurs, le Père de Acosta, ayant eu connaissance de sa méthode, prit de son côté l'habitude d'aller à la table de Suarez, aux heures où il était absent, pour lire ses rédactions et s'aider ainsi, dans la

(1) Descamps, I^re^ P., c. XIV. — Sartolo, l. I, c. XIII.

préparation de son cours, d'un travail dont il savait toute la valeur. Suarez alors ne fut plus seulement, comme en philosophie, le répétiteur du plus intelligent de ses condisciples, il fut le maître de son propre professeur (1).

D'ailleurs, les matières de ses cours ne suffisaient pas à son avidité d'apprendre : il se mit aussi à étudier ce qu'on ne lui enseignait pas et vit en particulier un grand nombre de questions soit dogmatiques, soit surtout morales. La théologie même ne put pas contenter son activité intellectuelle. Il s'aperçut vite que, pour être un bon théologien, il faut être un bon philosophe, l'ordre surnaturel ne pouvant être bien connu sans la connaissance de l'ordre naturel sur lequel il repose. Or, ses études philosophiques avaient été courtes, une partie notable avait passé en efforts stériles, le professeur, faute de temps, n'avait pas expliqué, ou suffisamment expliqué la métaphysique, qui dans l'ancienne division en était le couronnement. Résolu à réparer au plus tôt ce déficit, il se mit à approfondir seul tous ces grands problèmes qui jaillissent du concept général de l'être et dont la solution éclaire les questions particulières. C'est ainsi qu'il traça l'ébauche, plus même qu'une ébauche, une sorte de première édition à son propre usage, de cette *Métaphysique* qu'il publia plus tard en deux volumes énormes, mieux remplis encore qu'ils ne sont étendus. Il disait dans la suite, qu'en revenant sur ce travail de sa vingt à vingt-deuxième année, il n'avait eu à abandonner que fort peu des opinions auxquelles il s'était alors arrêté. Rien ne saurait mieux prouver quelle était, dès cet âge, la puissance de son esprit et la maturité de son jugement (2).

9. — On ne comprendrait pas comment les journées du jeune théologien pouvaient suffire à tant de travaux si sérieux et si divers, si on ne se rappelait quelle pénétration et quelle promptitude Dieu avait données à son intelligence. Il faut observer aussi qu'il faisait ses études au moment où les supérieurs de la Compagnie, après des tâtonnements et une diversité inévitables, avaient enfin fixé, pour leurs religieux étudiants, le règlement le

(1) Descamps, I^re^ P., c. XVII. — Sartolo, l. I, c. XIII.

(2) Descamps, I^re^ P., c. XIV.

plus sage et le plus avantageux. Il fallait réserver pour l'étude le plus de temps possible, mais en prélevant d'abord pour la prière la part convenable, et en accordant à la conservation des forces le repos nécessaire.

Dans les premiers temps, ici et là en Portugal et en Espagne, une ferveur louable en elle-même, mais trop peu discrète, avait empêché d'établir entre l'âme, l'esprit et le corps cette juste répartition de la journée. Ainsi, en 1554, d'après un historien exact du collège d'Alcala (1), quand le Père Jérôme Nadal y vint, envoyé par saint Ignace pour promulguer ses Constitutions, il y trouva de manifestes excès. Une heure d'oraison le matin et une autre le soir, la messe, deux examens d'un quart d'heure chacun, pendant chaque repas des exercices de prédication, au sortir de table un quart d'heure de prière à la chapelle, deux jeûnes par semaine, le vendredi et le samedi, d'autres fréquentes austérités, des récréations que de pieuses pratiques absorbaient en grande partie, six heures de sommeil seulement : c'était là un genre de vie bien pénible, surtout si on tient compte de sa continuité, pour des jeunes gens appliqués aux études les plus sérieuses et les plus difficiles. Encore faudrait-il ajouter tous les travaux domestiques auxquels, dans des maisons encore trop peu munies de Frères servants, on employait ces scolastiques. Le chroniqueur raconte que l'un d'eux allait tous les matins aux cours publics avec un panier sous son manteau, pour courir de là au marché et en rapporter les provisions du jour. A cet état de choses, la vertu pouvait gagner, mais la théologie devait perdre. Tous n'étaient pas capables, comme le Frère Gil Gonzalez, plus tard religieux de grand mérite, d'étudier et de résumer les Actes de tous les conciles au fond d'une office, dans les instants perdus que lui laissait la préparation des tables.

Nadal, les nouvelles Constitutions en mains, supprima les jeûnes et les autres mortifications excessives, prolongea d'une heure le sommeil et ne laissa, outre la messe et les deux examens, qu'une heure d'oraison. C'était plus encore que ne l'avait réglé le saint Fondateur qui faisait moins de cas des longues prières que

(1) *Historia del Colegio de Alcalá, S. J.*, por el P. Cristóval de Castro.

de l'abnégation et du dévouement dans le travail. Il fit de vifs reproches à Nadal, qui dut retirer la concession faite aux habitudes contemplatives de la Péninsule. L'oraison fut réduite à une demi-heure. Plus tard, saint François de Borgia rétablit pour tous l'heure entière (1). Mais ce changement ne fut mis en pratique que peu à peu. Un règlement des collèges, datant de l'époque où Suarez étudiait à Salamanque, porte encore une simple demi-heure d'oraison (2).

Au reste, Suarez n'était pas homme à regretter pour l'étude le temps donné à la prière. Il savait qu'il n'est point perdu pour la science et connaissait aussi le moyen de le retrouver. Alors comme pendant sa philosophie, il avait à cœur de ne perdre aucun des instants de la journée et de rendre chaque instant aussi productif que possible. On eut, un jour, la preuve sensible de ce qu'était son application au travail. Le signal qui appelait les religieux au balayage de la maison, avait été donné. En un moment, tous furent à leur tâche, excepté le Frère Suarez. Celui qui présidait à ces travaux en avertit aussitôt le Père Martin Gutierrez : « Cherchez-le, dit celui-ci, mais si vous le trouvez occupé à l'étude, ne le dérangez pas et venez me prévenir ». C'est dans sa cellule en effet et sur ses livres qu'on le trouva, si absorbé qu'il n'avait pas entendu le son de la cloche, et qu'il n'entendit pas davantage le bruit de la porte qui s'ouvrait, et des pas qui s'approchaient de lui. Quand on vint le dire au Père Gutierrez, il répondit : « Laissez ce Frère étudier, car par l'étude Dieu le prépare à être un grand docteur de l'Église, un vaillant défenseur de la foi, et une gloire de notre ordre. » Ainsi répétée, la prophétie ne surprit pas

(1) Pierre Suau, S. J. : *Saint François de Borgia*, t. II, c. III. Réformes et Règles.

(2) Arch. centr. S. J. — Ce règlement, consigné dans le codex MS. *Hispania, ordinationes, 1566-1592*, a pour titre : « Règlement général pour les collèges, pris sur celui de Coïmbre, en laissant ce qui lui est spécial. » En voici le résumé : 4 h., lever; 4 h. 1/2, oraison; 5 h., temps libre, soin de la chambre; 5 h. 1/4, sainte messe, puis travail privé et cours; 10 h., examen de conscience; 10 h. 1/4, dîner; une heure de récréation ou repos, puis travail privé et cours; 6 h., souper; une heure de récréation ou repos, puis travail privé; 9 h., examen de conscience; 9 h. 1/4, coucher. D'octobre à Pâques, le lever est à 5 h. et tout le reste est retardé d'une heure. Les fêtes et dimanches, travail privé tout le temps que laissent les exercices de piété, plus favorisés ce jour-là à cause de la communion. Défense d'étudier plus de deux heures de suite sans se reposer un peu, par exemple pendant un demi-quart d'heure. Chaque semaine, s'il ne s'y rencontre pas de fête, un jour de congé et de délassement, qu'on va prendre à la campagne.

comme elle avait surpris la première fois qu'elle avait été proférée. Maintenant le prodigieux talent et les progrès surprenants du jeune théologien la rendaient si vraisemblable, qu'elle n'était guère plus qu'une conjecture à la portée de tous (1).

10. — Suarez se signalait aussi par d'autres progrès encore plus indispensables à sa vocation et plus conformes aux sentiments qui la lui avaient fait embrasser. Le jeune religieux qui se prépare à l'aspostolat, affranchi de tout autre souci que d'acquérir les deux plus belles choses qu'il y ait au monde, la vertu et la science, doit sans doute se porter vers l'une comme vers l'autre sans mettre de bornes à ses désirs et à ses efforts ; mais il doit se garder de les placer sur le même rang. Il faut que la passion même qu'il peut ressentir pour l'étude lui en inspire une plus vive encore pour la perfection religieuse, par le danger où elle le met de laisser celle-ci s'attiédir. Suarez avait trop généreusement renoncé à la science, alors que Dieu paraissait la lui refuser, pour l'aimer avec excès quand il la lui donnait. Aussi n'eut-il pas de peine, en retrouvant ce qu'il avait sacrifié aux intérêts de son âme, à le leur subordonner pleinement. Au milieu des succès, son zèle pour sa sanctification resta ce qu'il avait été, quand il semblait qu'elle serait pour la vie son seul partage et sa seule consolation.

Il se fit remarquer entre tous par sa ferveur dans une communauté qui était elle-même très fervente.

« Parmi nos soixante religieux, écrivait-on de Salamanque au général pendant la théologie de Suarez, règne un intense désir, une sainte ambition de croître dans la vie spirituelle. Par l'exemple ils s'excitent, ils s'entraînent mutuellement à la pratique des vertus, surtout de celles qui sont le plus propres à notre vocation. Ils nous en donnent une preuve par leur empressement à se porter à toutes les pratiques d'abnégation. Pénitences publiques au réfectoire, accusation de leurs fautes, flagellations, vêtements pauvres et humiliants, ils recherchent tout cela avec avidité. Et entre eux règne cette charité qui sied à tous les chrétiens, mais surtout à ceux qui ont quitté le siècle pour suivre de plus près Jésus-Christ. Dès que des fêtes amènent une interruption dans les cours, pour rendre à leur âme ce que l'application à l'étude a pu lui faire perdre, ils demandent la permission

(1) Descamps, I^re P., c. XVII. — Sartolo, l. I, c. XII.

de remplacer les coadjuteurs dans leurs emplois, heureux de procurer à ces Frères un peu de repos, et de s'appliquer plus librement eux-mêmes à la vie intérieure. D'autres vont aux hôpitaux et aux prisons, ou font le catéchisme de divers côtés. Pendant les vacances, ils ont demandé qu'on leur fît faire les Exercices spirituels et le fruit en a été très grand (1). Alors aussi, aux mois d'août et de septembre, seize de nos Pères ou Frères ont fait des pèlerinages à des sanctuaires particulièrement vénérés. Ainsi le Père recteur, avec trois compagnons, est allé à Notre-Dame de Guadalupe. Tous sont rentrés en bonne santé (2). »

D'autres obtenaient de revenir à Medina del Campo, pour s'y retremper dans l'esprit de leur noviciat. Nous savons que Suarez était de ce nombre. « Pendant son séjour à Salamanque, dit Nieremberg, il se plaisait à aller à pied à Medina, où le Père Balthazar Alvarez était alors recteur et maître des novices, pour s'entretenir avec lui des choses de Dieu, de la pratique des vertus et de l'oraison (3). » Il eut ainsi l'avantage de recevoir, pendant les premières années de sa vie religieuse, la direction de trois incomparables maîtres de sainteté, Alphonse Rodriguez, Martin Gutierrez et Balthazar Alvarez. Mais il eut aussi le mérite de rechercher leurs conseils, dans la disposition généreuse de n'en rien laisser perdre, et de se montrer toujours en effet le digne disciple, ou plutôt l'émule de ces grands serviteurs de Dieu.

11. — La piété et l'étude remplissaient presque entièrement l'existence des jeunes religieux du collège. Une place cependant était réservée aux essais de zèle qui devaient les préparer à la vie apostolique ; mais ce zèle s'exerçait surtout auprès des étudiants

(1) Dans ces premiers temps, la retraite annuelle de huit ou dix jours n'était pas encore prescrite ; elle ne le fut qu'en 1608, par le décret 29 de la VI[e] Congrégation générale. Il semble que, des maisons qui en avaient donné librement l'exemple, l'usage se propagea de plus en plus et finit par inspirer ce décret. Ainsi, ce serait surtout à la ferveur et à l'initiative de ces jeunes religieux que l'ordre serait redevable d'une pratique si belle et si féconde.

(2) P. de Soria (de la part du recteur de Salamanque) à Fr. de Borgia, 1[er] février 1570. — P. de la Fuente (*item, pro Rectore*) à Fr. de Borgia, 1[er] septembre 1567. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1567 n° 430, 1569-70 n° 484. — Ces pieuses excursions n'eurent qu'un temps. En 1572, 19 octobre, le provincial Gil Gonzalez laissait à Salamanque cet ordre : « Que nul de nos religieux, soit ancien, soit novice, ne fasse de pèlerinage pendant les mois d'août et de septembre, l'expérience ayant montré que les santés s'en trouvent très mal, et les médecins l'affirmant aussi. » (Salamanque, Biblioth. de l'Université. *Jesuitas, ordenaciones dadas por los Provinciales.* MS).

(3) Nieremberg. *Varones Ilustres, Andalucia.* Fr. Suarez. — Descamps, P. I, c. 1.

du dehors. Le rapprochement, le mélange de ces deux jeunesses, de celle qui se préparait à vivre dans le monde, et de celle qui l'avait quitté pour travailler à le rendre meilleur, était conforme à la pensée et à l'exemple de saint Ignace. Il avait vécu lui-même avec ses premiers compagnons, mêlé à la foule des étudiants de Paris. C'est là aussi que, son ordre à peine fondé, il se hâta d'envoyer ses premiers novices. Dès qu'il en eut assez pour les réunir en grand nombre, c'est dans les universités qu'il fit établir de préférence ses collèges : par exemple, pour l'Espagne et le Portugal, à Coïmbre, à Évora, à Alcala, à Salamanque. Il ne croyait bon ni pour la solidité de la vertu, ni pour la formation apostolique de ses jeunes religieux, de trop les séparer des autres hommes pendant la première phase d'une existence qui devait leur être consacrée ; il pensait aussi que ce commerce entre des hommes de profession et de vues si diverses était propre à exciter les esprits, à les élargir, à leur donner quelque expérience, à rapprocher déjà le futur prêtre d'une société où il ne pourra exercer son ministère avec fruit, qu'autant qu'il y paraîtra sans s'y trouver dépaysé. Il estimait enfin que nuls n'auraient plus facilement prise sur la jeunesse des écoles que sa propre jeunesse à lui, se rapprochant de l'autre à l'occasion de leurs communes études, et, par l'attrait de son aimable vertu, la rapprochant elle-même de Dieu. Ces vues d'Ignace avaient passé aux supérieurs des provinces d'Espagne et s'y étaient perpétuées. Ainsi à Salamanque, comme à Alcala d'ailleurs et dans tous les autres grands collèges, l'apostolat des étudiants fut toujours regardé comme le premier de tous : de plein droit il passait avant tous les autres, lesquels devaient au besoin lui être sacrifiés.

« Cette année, écrivait le recteur de Salamanque au général, nous avons été plus que jamais absorbés par le ministère des confessions, surtout des confessions d'étudiants. Les gens de la ville viennent aussi, mais ils se plaignent de nous trouver toujours occupés avec eux. De tous les points du royaume, un grand nombre arrivent avec des recommandations de leurs parents, qui nous prient de leur servir de confesseurs, de veiller sur leur conduite, de leur procurer de bons compagnons. Nous songeons à nous faire seconder par des hommes de confiance, des prêtres surtout, qui, sous notre direction, les prendraient dans des sortes de collèges ou de maisons de pupilles, pour les aider à rester bons et studieux. Ce serait

obéir à cet ordre de Notre-Seigneur: Faites-les asseoir par groupes de cinquante ou de cent et donnez-leur à manger (1). »

Il était question aussi, vers cette époque, de rapprocher le collège du centre de la ville, projet qui ne fut réalisé qu'un siècle plus tard. Or, dans cette discussion dont beaucoup de lettres sont remplies, on se préoccupe, avant tout, des avantages ou des inconvénients qui peuvent résulter du transfert pour cet apostolat privilégié : « Il vaut mieux, écrivait-on, rester à l'écart du monde distingué de la cité, autrement il absorbera vite le temps de nos prêtres et les étudiants seront négligés. Ceux-ci d'ailleurs, mêlés à toutes les dames qui viendront à notre maison et à notre église, se laisseront aller à s'occuper d'elles plus qu'il ne conviendrait. »

A ces raisons on donne des réponses qui sont à l'éloge de tous : d'abord que, Dieu aidant, il y aura des ouvriers et du zèle pour tout le monde ; ensuite que telle est la réserve des dames de Salamanque et leur délicatesse en tout ce qui touche à leur honneur qu'avec elles les étudiants n'oseront rien se permettre de malséant, pas même un regard trop libre (2).

Les Pères du collège donc se regardaient bien comme chargés d'une mission spéciale auprès des étudiants du dehors; mais ceux du dedans en étaient les agents les plus actifs : « Nos scolastiques, dit une correspondance, ont de très fréquentes et très familières relations avec les étudiants ; il en résulte un très grand bien (3). » Par là, en effet, ils les attiraient aux exercices scolaires du collège, les amenaient en foule à des confesseurs toujours prêts à les recevoir et de là à la sainte table, où on en comptait cinq cents, sept cents et plus encore à toutes les fêtes de la sainte Vierge et des apôtres. Ils les enrôlaient, avant même la toute prochaine institution des Congrégations, dans des réunions pieuses qui les initiaient aux œuvres de charité, qui les formaient à tout le sérieux de la vie chrétienne. Réunions dont certaines sans doute seraient aujourd'hui moins fréquentées qu'en ce temps-là :

(1) Pero Sanchez, rect. de Salamanque, à Fr. de Borgia, 15 nov. 1566 — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist* 1566, n° 276.

(2) Bartolomé Hernandez à Fr. de Borgia, 15 janv. 1567. — Arch. centr. S. J. *Hist. Epist.* 1567.

(3) *Litt. ann.*, MS, 1576. — Arch. centr. S. J. *Castell. Hist.* 1576-1640.

« Les étudiants, est-il encore écrit, se réunissent certains jours au collège pour se livrer à des pénitences corporelles. Le nombre de ceux qui sont venus s'élève jusqu'à cinq cents. Avant de prendre la discipline, ils entendent pendant une demi-heure le récit de quelques traits de vertu empruntés à la vie des saints, et de nature à leur inspirer, avec l'esprit de mortification, la volonté de bien vivre. Ce sont les meilleurs et les plus distingués de l'université qui sont le plus assidus à cette pratique (1). »

Ces relations entre étudiants devaient produire et produisaient en effet un autre résultat. La vie religieuse peut paraître austère et repoussante quand on la considère en elle-même ; elle devient aimable et attrayante quand on voit de près combien elle rend heureux ceux qui la pratiquent avec ferveur, surtout s'ils sont à cet âge où il semble que tout ce qu'elle refuse est indispensable au bonheur. Le jeune religieux, content et joyeux dans le sacrifice, est auprès de ses égaux, par son seul exemple, le plus éloquent et le plus persuasif prédicateur des conseils évangéliques. On le voyait à Salamanque ; beaucoup d'étudiants demandaient à entrer dans la Compagnie. Mais la place manquait dans le noviciat et le collège ; les ressources manquaient plus encore, si bien que pour ce motif défense fut faite plus tard de recevoir, en Castille, plus de quinze novices par an (2). Des candidats étaient écartés malgré les qualités et les dispositions qui les recommandaient ; ils prenaient le parti d'aller dans les autres couvents de la ville,

(1) Cette pratique était aussi en honneur aux couvents des Franciscains et des Dominicains. En effet, parmi les doutes soumis au général en 1573 par la province de Castille, se trouve le suivant : « Si se continuaran las disciplinas de los estudiantes de fuera en Salamanca, como se han usado en nuestro collegio y tambien se usan en San Francisco y Santo Domingo? » (Arch. S. J., Epist. gener. 1575-1577). On la continua, ainsi que le constatait plus tard le Père de Gusman dans son histoire manuscrite du collège de Salamanque : « De toutes les choses édifiantes, dit-il, qui se rencontraient dans ce collège, la plus digne d'être signalée est la Congrégation de la sainte Vierge... Tous les vendredis de l'année et, en carême, deux fois par semaine, on se rassemble pour prendre la discipline. »

Les prédications par récits ou exemples, dont il vient d'être fait mention, eurent alors un très grand succès. Les lettres du temps le constatent souvent et, plus tard, en 1599, on écrivait de Salamanque : « Les récits d'exemples, qui eurent leur origine dans ce collège, ont été adoptés dans toutes nos autres maisons d'Espagne, heureuse imitation dont on n'a qu'à se féliciter. Ici, cette année, le succès a été extraordinaire. Université, ville, couvents et collèges, noblesse et peuple accouraient pour entendre ces histoires des saints. Les fruits ont répondu à l'affluence. » (Arch. centr. S. J., *Castell. Hist.* 1576-1640. *Litter. ann.*, MS, 1599).

(2) Vitelleschi à Gaspar de Vegas, provincial, 12 oct. 1627, 5 avril 1628. — Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. gen.* 1622-1630

qui savaient gré à la Compagnie de leur avoir envoyé ces excellentes recrues (1).

Il n'est pas possible de dire en détail quelle part prit Suarez à ce charmant et fécond apostolat au sein de la jeunesse universitaire. Son goût pour la retraite, son assiduité à l'étude l'auraient peut-être éloigné de ce commerce avec le dehors. Mais son rare talent attirait trop l'attention sur lui et lui donnait trop d'influence pour qu'on ne l'employât pas tout spécialement à ces œuvres de zèle. D'ailleurs, s'il aimait passionnément l'étude, c'était en vue des âmes, et pour elles il la quittait volontiers. Le ministère actif, qui met directement en contact avec le prochain, est la première forme que prend d'ordinaire, dans l'imagination et dans le cœur du jeune religieux, la carrière apostolique à laquelle il s'est voué. Suarez devait y aspirer comme on le fait à son âge. Rien encore ne pouvait lui présager que l'apostolat bien plus fécond, auquel il était appelé, ne s'exercerait que du fond de sa cellule.

12. — Tel était le collège de Salamanque pendant que Suarez s'y trouvait. Tout y avait pris un nouvel élan depuis que le Père Martin Gutierrez, vers la fin de l'année 1568, en avait été nommé recteur. Nous avons déjà dit qu'il y résidait depuis plusieurs années, se livrant au ministère de la prédication, et remplissant les fonctions de préfet des études, auxquelles s'ajoutèrent celles de *maestro de sermones* ou de directeur des excercices de prédication. L'heureuse influence qu'il avait déjà exercée grandit avec la nouvelle autorité dont il venait d'être revêtu. Sa vue seule élevait les âmes :

« On le voyait vivre, écrivait alors le Père Avendaño, si plongé en Dieu — il faudrait forger un mot pour rendre la force de l'espagnol *quan endiosado andava, si endieusé* — si avide de solitude pour converser avec le ciel, qu'on évitait autant que possible de le déranger. »

C'était, en se faisant l'apôtre de cette vie intérieure, qu'il cherchait à faire progresser tout le reste :

« Le Père recteur, écrivait-on encore, a longuement traité, aux confé-

(1) P. de Soria à Fr. de Borgia (au nom du recteur de Salamanque), 21 janv. 1570. — Arch. centr. S. J. *Hist. Epist.* 1568. — Pedro de Guzman, *Hist. de la Prov. de Castilla*, MS, an. 1567.

rences du vendredi, de la nécessité et des fruits de l'oraison : il a allumé dans tous nos cœurs un très grand désir de progresser dans ce saint exercice (1). »

Gutierrez cherchait surtout, brûlant lui-même d'un extraordinaire amour pour la sainte Vierge et comblé par elle de faveurs singulières, à la faire aimer ardemment de ses religieux. On disait plus tard :

« Cette dévotion affectueuse envers la Reine du ciel, c'est le Père Madrid qui l'a plantée dans le collège de Salamanque, le Père Fernando de Alcarraz qui l'a arrosée, le Père Martin Gutierrez qui lui a donné sa pleine culture ; et par eux Notre-Seigneur l'a fait croître et porter des fruits abondants. Tous ceux qui ont habité cette maison en ont emporté la conviction, que les grâces et les bienfaits, dont elle a été comblée par Dieu, lui ont été accordés en récompense de la dévotion et du culte qui y sont pratiqués envers la très sainte Vierge (2). »

Voici, d'après une histoire du collège, l'acte le plus notable peut-être qu'avait inspiré cette dévotion :

« En 1559, sous l'impulsion du grand serviteur de Marie, le Père de Alcarraz, tous les Jésuites du collège de Salamanque s'obligèrent, par une sorte de pacte commun, à défendre de tout leur pouvoir, chaque fois que l'occasion leur en serait offerte, la conception immaculée de la très sainte Vierge ; et pour se préparer à le bien faire, les jeunes convinrent de prêcher, au réfectoire, un sermon sur ce glorieux privilège (3). »

Quand Suarez arriva, cinq ans après, dans cette communauté, il s'enrôla sans doute, lui aussi, parmi ces chevaliers de Marie ; et ne serait-ce pas cette promesse qui l'aurait stimulé à se montrer toujours dans la suite le théologien si zélé de l'Immaculée-Conception ?

(1) Pedro de Guzman, *op. cit.*, an. 1568. — Arch. S. J., *Castell., Catal. 1568.* — *Ibid.*, P. de Soria à Fr. de Borgia. Salamanca, 6 janv. 1570.

(2) Pedro de Guzman, *op. cit.*

(3) Descamps, P. II, c. VI, d'après Luis de Valdivia en son *Historia MS. de la Provincia de Castilla.* — « Or, ajoutent ces historiens, le Frère Alphonse Rodriguez, le futur maître des novices, alors à peine sorti lui-même du noviciat, ressentit le premier les effets de ce pieux engagement. Jusqu'alors, soit inexpérience, soit timidité, il était resté court sans pouvoir avancer dans tous ses essais de prédication. Mais cette fois il traita ce sujet avec beaucoup d'assurance et de facilité et fit paraître pour la première fois le rare talent de parole dont il fut doué toute sa vie. » — Ces auteurs affirment encore que, la même année, les mêmes religieux résolurent de défendre, au sujet de l'efficacité de la grâce, l'opinion qui exclut toute grâce irrésistible, toute action divine ne laissant pas à l'homme la libre détermination de son acte : question qui déjà s'agitait dans les écoles catholiques, en attendant qu'elle s'agitât dans l'Église.

Donc, Gutierrez, en prenant en main le gouvernement du collège, le trouva déjà tout rempli de cette dévotion envers la sainte Vierge. Mais ne la jugeant jamais assez digne de son objet, il s'efforça par tous les moyens de la développer encore. Voici en quels termes, charmants de piété et de simplicité, il terminait une lettre à saint François de Borgia, alors général :

« Pour parler aussi de moi, je dois vous dire que je vis dans une extraordinaire consolation et joie spirituelle, malgré la vue de tous mes péchés, mettant ma confiance dans la grande bonté de Dieu et dans la dévotion à sa Mère. A ce propos, j'ai un extrême désir d'avoir, pour ce collège, le tableau de Notre-Dame qui se trouve dans votre chambre, je veux dire une copie de ce tableau, si Votre Paternité veut bien la faire prendre et nous l'envoyer. Nous payerons au peintre les quinze ducats qu'il demande, d'après ce que m'a dit le provincial du Brésil, et davantage s'il le faut. Si vous n'approuvez pas ma demande, en cela comme en tout le reste, qu'il soit fait selon le bon plaisir de Dieu (1). »

Ce provincial du Brésil était le bienheureux Ignace de Azevedo qui, en regagnant sa lointaine mission, s'arrêtait dans les principaux collèges, pour y recruter l'héroïque phalange de ces quarante jeunes religieux, avec lesquels il allait subir en mer le martyre, de la main des corsaires calvinistes français. On sait qu'il mourut en pressant sur sa poitrine une image de la Vierge, que saint Pie V lui avait donnée à son départ de Rome. Ne serait-ce pas celle-là qu'il aimait à montrer dans les maisons où il passait, en indiquant qu'il s'en trouvait une semblable dans la chambre du général ?

13. — Dans une autre circonstance où il s'agissait de faire mieux connaître, non plus seulement les traits du visage céleste de Marie, mais la beauté divine de son âme, Gutierrez crut ne pouvoir mieux faire que de recourir au talent, en même temps qu'à la piété de Suarez. Voici à quelle occasion. L'illustre serviteur de Dieu, Jean d'Avila, placé de nos jours par Léon XIII au nombre des bienheureux, avait émis, dans un sermon sur les grandeurs de la sainte Vierge, cette opinion que la grâce et la

(1) Gutierrez à Fr. de Borgia. Salamanque, 15 nov. 1569. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1569. — Cf. P. Suau, *Saint François de Borgia*, t. II, c. III. « Les Missions ».

sainteté de la Mère de Dieu surpassent, non seulement celles du saint ou de l'ange le plus élevé dans le ciel, ce qui eût été bien peu dire, mais encore celles de tous les anges et de tous les saints réunis : en sorte que si les plateaux d'une balance recevaient, l'un la somme des grâces et des mérites de toutes les créatures ensemble, Marie exceptée, l'autre la grâce et les mérites de Marie seule, celui-ci s'abaisserait aussitôt, soulevant le premier comme en se jouant.

Cette assertion vint à la connaissance du P. Balthazar Alvarez, alors recteur du noviciat et collège de Medina, et du P. Martin Gutierrez. Ils avaient trop de piété envers la sainte Vierge, et trop de désir de la répandre pour ne pas goûter une doctrine qui donnait une si haute idée de sa gloire : d'un commun accord ils résolurent de s'en faire les propagateurs. Mais ils pensèrent qu'il fallait avant tout, en l'établissant sur des preuves solides, la mettre à l'abri de toutes les attaques. Le talent de Suarez, qui allait achever sa théologie, leur était connu, aussi bien que son amour pour la Mère de Dieu. Ils le chargèrent de ce travail. Le jeune théologien l'entreprit avec joie et remit bientôt à ses deux inspirateurs une dissertation, où, par les témoignages des Pères et par des raisons très frappantes, il démontrait qu'on pouvait, sans témérité ou même sans crainte d'errer, attribuer à la Reine du ciel cette incomparable grandeur (1). Le fond de cette dissertation fut inséré plus tard par l'auteur dans son volume *De mysteriis vitae Christi* (2). Le passage suivant mérite d'être cité :

« Je ne vois pas, dit Suarez, ce qu'on pourrait objecter contre le sentiment qu'appuient ces preuves, si ce n'est peut-être qu'il est trop nouveau et trop peu fondé sur la croyance commune. Mais quel droit a-t-on de taxer de la sorte une opinion, qui, loin d'être en désaccord avec la doctrine des anciens Pères, est tellement insinuée dans leurs écrits qu'on peut justement la leur attribuer à eux-mêmes, ou du moins la regarder comme l'explication la plus naturelle de leurs magnifiques enseignements sur la sainteté de la Mère de Dieu ? Pour moi, lorsque, il y a vingt ans, à Salamanque, j'entrepris, à la prière d'hommes très graves, de traiter cette question, je me trouvai dès l'abord incliné vers un sentiment si glorieux

(1) *Vie du P. Balthazar Alvarez*, par le P. Louis Dupont, c. XXVI.

(2) Suarez, *In 3 P. D^i Thomæ t. II, seu. de Mysteriis vitæ Christi :* Disput. XVIII, sect. IV. (Éd. Vivès, t. XIX, p. 200.)

pour la bienheureuse Vierge. Toutefois, retenu par je ne sais quel air de nouveauté que je croyais y voir, je n'osai pas décider la question d'après mon seul jugement personnel ; je consultai donc des hommes très sages et très versés dans la théologie. Tous d'une commune voix reconnurent cette opinion pour une doctrine vraiment pieuse et probable. »

Après avoir cité ce passage, l'auteur d'un récent et très bon ouvrage sur la très sainte Vierge ajoute :

« Ce que Suarez ne dit pas et ne pouvait pas dire alors, c'est que, depuis cette époque, c'est-à-dire depuis que cette opinion est explicitement étudiée, les maîtres de la science et les saints l'ont presque universellement embrassée de cœur et soutenue, non plus seulement comme pieuse et probable, mais comme ayant une certitude morale ; et Suarez à coup sûr se garderait de les désavouer, d'autant plus que la probabilité dont il parle semble bien équivalente à ce genre de certitude (1). »

Sans aucun doute, elle atteint cette certitude dans la pensée de Suarez, quoi qu'il en soit de la réserve de ses affirmations. On pourrait, au besoin, l'inférer du sentiment qu'il exprime sur une question beaucoup plus douteuse, dont il dit un mot en passant : A quel moment la sainte Vierge parvint-elle à cette absolue suréminence de grâce, à la fin de sa vie, ou bien dès l'instant où, par son acquiescement donné au message de l'archange Gabriel, elle devint mère de Dieu ? Cette question est soulevée par Suarez à propos d'une opinion de saint Bernardin de Sienne, qu'il a apportée en confirmation de sa thèse, à savoir que, dans cet acquiescement de Marie, il y eut un acte si pur de foi et d'obéissance, une préparation si parfaite à ce que Dieu demandait d'elle, une correspondance si adéquate à la grâce, que par là, en un instant, elle mérita plus que tous les saints ensemble par tous les actes de leur vie. Mais alors, objecte Suarez, la conséquence serait que la sainte Vierge parvint à la suréminence de grâce, que nous défendons, dès le premier instant de sa maternité divine. Non, répond-il, car elle put n'acquérir alors cette suréminence qu'en droit et ne l'obtenir en fait que dans la suite de sa vie. Réponse qui ne paraît pas satisfaire beaucoup le grand théologien, car il ajoute aussitôt : Après tout, si quelqu'un admettait la conséquence que nous venons d'énoncer, il ne s'écar-

(1) P. Jean-Bapt. Terrien, S. J., *La Mère de Dieu et des hommes.*

terait peut-être pas tellement de la vérité. C'est dire en style de théologien prudent que pour son compte il l'accepte volontiers. Dans la suite, d'autres auteurs, allant plus loin, admirent que Marie fut élevée à ce comble de grâce dès le premier instant de sa conception immaculée (1). Aux théologiens de voir si dans cette opinion il y a autant de vérité que de pieuses intentions.

Suarez avait donc consacré à la gloire de Marie le premier fruit de ses études et de sa plume. Dans la suite, il lui fera encore une large part dans ses travaux, comme, dès son enfance, il l'avait faite dans sa vie spirituelle. Or, si nous en croyons des auteurs très dignes de foi, il connut bientôt combien cet acte de piété avait été agréable à la Reine du ciel (2). Un jour, le Père Martin Gutierrez, méditant sur cette immensité des mérites de Marie, considérait avec ravissement cet océan de grâces dont son âme avait été remplie ; et, dans un transport d'admiration et d'amour, il remerciait Dieu d'avoir exalté à ce point la Mère de son Fils. A ce moment, cette divine Mère lui apparut et lui adressa ces mots : « Je viens te remercier de ce que tu as fait pour mon honneur, en ordonnant au Frère François Suarez de mettre en pleine lumière l'excellence de grâce qui m'élève au-dessus de toute la multitude des créatures ; et je lui sais gré d'avoir, avec tant d'empressement et de piété, consacré son talent à la manifestation de ma gloire. » — Ce trait, consigné dans les annales du collège de Salamanque par des contemporains, est raconté aussi par le pieux et docte Père Louis du Pont, dans la vie du Père Balthazar Alvarez, qui parut du vivant de Suarez. Quelque merveilleux qu'il soit, il paraît vraisemblable, quand on se rappelle la sainteté du Père Gutierrez, l'héroïsme de son martyre et les autres faveurs extraordinaires qu'il reçut de la Reine du ciel.

14. — Mais le vigilant recteur ne s'intéressait pas aux progrès de la piété au point de se désintéresser de ceux des études. Son zèle à les promouvoir lui inspirait des industries que mention-

(1) Par exemple, le Navarrais Christophe Vega, S. J. (1595-1672), dans sa *Theologia Mariana*.

(2) V. Louis Dupont, *Vie du P. Balthazar Alvarez*. — Descamps, P. I, c. xv. — Sartolo, l. I, c. xiv. — Nieremberg, *Vie de Suarez*.

nent les correspondances du temps. Ainsi, il instituait, en 1569, à la Saint-Luc, ce discours d'ouverture des cours, *Oratio auspicalis*, dont l'usage devint assez général dans la suite. Le jeune religieux qui en fut chargé cette année-là choisit pour sujet l'éloge de la théologie (1).

Au commencement de l'année suivante, Gutierrez prit une mesure de tout autre importance, inspirée d'ailleurs par cet esprit, déjà signalé, d'expansion au dehors vers tout ce qui pouvait apporter un stimulant et un secours aux études. Elle devait avoir pour premier effet, nous le verrons bientôt, de donner au talent de Suarez l'occasion de briller sur un théâtre plus vaste que l'enceinte du collège. Dans les *Libros de Claustro* de l'université ou Procès verbaux du conseil de ses docteurs (2), on lit, à la date du 4 janvier 1570 :

« Le Conseil assemblé, ordre a été donné d'introduire le très révérend Père Martin Gutierrez, recteur du collège de la Compagnie du saint nom de Jésus, pour exposer sa demande d'incorporation et d'agrégation du dit collège à la dite université ; et étant entré et ayant parlé en faveur de son collège, il a remis une requête dont la teneur est la suivante : Très illustre Seigneur Recteur, moi Gutierrez, recteur du collège de la Compagnie de Jésus en cette ville de Salamanque, je vous représente ce qui suit: Il est de notoriété publique, et vous êtes témoin vous-même, que les Pères et Frères du dit collège de la Compagnie étudient aux écoles de cette université dont ils suivent régulièrement les cours, et que les Pères du même collège s'emploient principalement à procurer le bien des étudiants, se dévouant ainsi au service de l'université. En considération de quoi, je supplie votre Seigneurie d'admettre dans le corps de l'université les Pères et Frères du dit collège, présents et futurs, en sorte qu'ils puissent, en vertu de cette incorporation, participer à tous les actes, privilèges et faveurs dont jouissent les autres membres de cette université. Je déclare d'ailleurs que je suis prêt à faire en leur nom le serment de garder la forme et les conditions que votre Seigneurie stipulera, et que gardent tous ceux qui ont obtenu l'incorporation. Mais quand nous aurons été incorporés et admis à ces privilèges, nous et nos successeurs, il pourra tôt ou tard arriver que les prétendants aux chaires vous demandent de nous obliger à prendre part aux élections qui décident du choix. Or de ce vote résulteraient beaucoup d'inconvénients, que je n'ai pas besoin d'exposer, vu

(1) P. de Soria à Fr. de Borgia (nomine Rectoris), Salamanca, 21 janv. 1570. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1569-70.

(2) Salamanque, Archives de l'université.

qu'ils sont évidents et que plusieurs dans cette illustre assemblée les ont objectés. Au reste, lorsque votre Seigneurie oblige des religieux à voter pour les concours, elle le fait en offrant cette alternative, ou de ne voter pour aucune chaire, ou de voter pour toutes. Je déclare donc que, tant pour éviter les inconvénients susdits que pour observer nos constitutions et les ordres de nos supérieurs, qui ne nous permettent pas de servir de cette manière l'université, je prends ici, au nom de tous les étudiants du collège présents et futurs, l'engagement de ne voter pour aucune chaire. Et dès lors je supplie votre Seigneurie de permettre et de donner licence que, ni maintenant ni en tout autre temps, les étudiants présents et futurs du dit collège de la Compagnie de Jésus ne votent ni puissent être obligés à voter pour aucun concours. Si vous nous accordez cette faveur, nous nous regarderons comme très obligés envers votre Seigneurie et vous aurez vous-même bien servi les intérêts de Dieu notre Seigneur. »

La dite requête ainsi présentée, ordre fut donné au requérant de sortir pour laisser le conseil délibérer. On délibéra donc et la conclusion fut la nomination d'une commission, chargée d'examiner si rien, dans les statuts de l'université, ne s'opposait à cette incorporation et exemption. Le 10 janvier, nouvelle séance, où, sur le rapport favorable de la commission, on passe aux suffrages. Tous sont affirmatifs, excepté celui d'un docteur qui proteste contre l'exemption du vote.

« Le 1er février, le Père Gutierrez ayant été introduit de nouveau, il lui fut dit que : Messieurs du Conseil, vu sa demande susmentionnée, et eu égard à tout le bien que la Compagnie a fait, fait encore et fera à l'avenir, comme on peut l'espérer, dans cette cité et cette université, incorporent et agrègent le dit collège à l'université, pour qu'il jouisse dès à présent de tous les effets de l'incorporation ; ceux qui l'habitent ou l'habiteront s'engageant pour toujours à ne voter ni se porter comme candidats pour aucune chaire : le tout *ad nutum universitatis*. — Alors le dit Père Gutierrez mit la main sur sa poitrine à la manière des prêtres et promit pour lui et pour tous les habitants présents, absents et futurs de son collège, de garder et d'accomplir tout ce qui a été dit et d'obéir à la dite université comme fils à leur mère. »

Le collège était donc incorporé. De fait, les *Libros de matrículas* portent pour la première fois, à la date du 4 décembre suivant (1570) ,des noms de Jésuites au nombre de trentre-trois, vingt-neuf théologiens, trois philosophes et le Père Henriquez professeur: Suarez qui allait finir sa théologie, n'y figure pas. De fait encore, le collège se trouvant réduit peu après à une très grande

détresse, il crut pouvoir recourir à l'université comme fils à sa mère. L'université répondit à la pétition : « *No hay lugar,* il n'y a pas lieu d'accorder des secours. » L'année suivante, la demande ayant été réitérée, elle donna six mille maravedis (1).

Cette incorporation parut causer quelque alarme au général. Plusieurs lettres lui expliquent qu'elle était désirée depuis longtemps et qu'elle a été faite avec exclusion, non seulement du vote, mais aussi de tout ce qui serait en désaccord avec les constitutions de la Compagnie et l'obéissance due à ses supérieurs. Elles en font valoir aussi les avantages: protection de l'université pour les affaires temporelles; participation à ses privilèges; droit de prendre part aux actes soutenus dans l'université, alors qu'auparavant nous n'y assistions que par grâce et en silence, droit d'y en soutenir nous-mêmes et d'y subir les examens requis pour les grades; enfin, par suite de tout cela, occasion d'entrer en relations avec les hommes de talent, de donner une idée de nos études, de montrer le savoir et la modestie de nos étudiants (2).

Une autre relation explique plus nettement ce qu'était ce droit de participation aux actes publics de l'université :

« Sous le rectorat du Père Martin Gutierrez, dit-elle, le collège de Salamanque demanda à l'université de permettre à ses religieux d'argumenter dans tous les actes de théologie qui se tiendraient chez elle et de leur assigner une de ses salles pour y tenir eux-mêmes chaque année un grand et un petit acte; le tout dans les mêmes conditions que d'autres couvents et collèges de religieux, tels que ceux de San Vicente (Bénédictins), San Esteban (Dominicains), San Francisco, San Agostin. La demande fut accordée, avec charge pour le collège d'envoyer toujours des sujets capables, pour attaquer ou soutenir les thèses dans les dits actes, sans jamais y manquer; et il fut réglé que le tour du collège de la Compagnie viendrait immédiatement après les quatre collèges susnommés (3). »

15. — Ce droit aux actes était regardé comme très important. C'était dans ces solennités littéraires, en présence de tout ce que

(1) *Ibid.* — *Libros de Matriculas,* 4 déc. 1570. — *Libros de Claustro,* 18 de Marzo 1570, 28 de Avril 1571.

(2) Gutierrez à Fr. de Borgia, 25 août et 20 sept. 1570. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1570.

(3) Pedro de Guzman, *Historia de la Prov. de Castilla,* MS.

l'université, le clergé et la cité comptaient de plus distingué, au milieu de la foule ardente des étudiants, que se révélaient les doctrines personnelles des maîtres, que s'affirmaient les écoles diverses, que couvents et collèges cherchaient à se faire valoir en produisant leurs plus brillants sujets, que s'allumaient l'émulation, les rivalités, parfois même — car les meilleures choses se gâtent par leurs excès mêmes — de durables inimitiés. Dans ces actes, la vie intellectuelle éclatait avec toute son intensité, en même temps que le mouvement des idées se révélait dans toute sa spontanéité. Tels d'entre eux marquent, dans l'histoire doctrinale du XVI^e^ siècle, comme de véritables événements.

Le collège ne tarda pas à user du droit qui venait de lui être accordé ; le jour de son premier grand acte fut fixé (1) et Suarez fut choisi pour le soutenir. Nul n'en fut surpris. Mais lui, humble et modeste comme il l'était, alarmé de ce rôle de premier représentant du collège et de la Compagnie, il résolut de forcer la sainte Vierge à l'assister, en faisant de son propre honneur l'enjeu de cette joute théologique. Il plaça donc, parmi les thèses qu'il devait défendre, celle qu'il avait naguère traitée par écrit touchant la suréminence de grâce de la Mère de Dieu. Le Père Martin Gutierrez ne put que l'approuver et l'encourager : quelle occasion plus favorable aurait pu s'offrir pour donner du retentissement à une doctrine, qu'il désirait tant faire entendre au dehors de son collège et dans toute l'Église?

L'acte devait être présidé par un dominicain. C'était sans doute le titulaire de la chaire de *Prime*, le Père Mancio. Il est bien naturel en effet que Suarez ait invité son principal professeur à lui rendre un service, qui était en même temps un honneur. Or, les règlements portaient que les thèses à défendre dans

(1) Par scrupule d'exactitude historique, observons ici avec Descamps (P. II, c. VI) que déjà quelques jeunes jésuites avaient soutenu des *Actes* à Salamanque, par exemple le P. Diego Paez en 1559; mais ils les avaient soutenus comme choisis par un professeur de l'université dont ils suivaient les cours, non comme choisis par le collège pour le représenter, en vertu de son droit, dans un acte qui lui fût propre. — On sait que l'*Acte* universitaire était une argumentation, ou attaque et défense publiques de *thèses, positions* ou *conclusions* proposées et affichées d'avance par le soutenant. Le grand acte durait deux ou trois heures le matin et autant le soir; le petit acte avait lieu ou le matin ou le soir seulement et portait sur une matière moins étendue.

les actes devaient être approuvées par le président et n'être affichées que munies de sa signature, jointe à celle du défendant. Suarez présenta les siennes au dominicain. Quand les yeux de ce dernier parvinrent à l'assertion qui concernait la sainte Vierge, il se récria et déclara qu'il fallait la supprimer. Elle lui paraissait renfermer une opinion étrange, nouvelle, dangereuse peut-être. Or il importait souverainement, dans ce premier grand acte, de ne pas quitter les chemins battus, pour se jeter dans des sentiers où on ne pourrait avoir aucun auteur pour guide et pour soutien. Suarez répondit modestement que cette doctrine, nouvelle en ce sens qu'elle ne se trouvait pas formulée dans les livres des scolastiques, ne l'était point, si on en recherchait les fondements dans les écrits des Pères. Il l'avait fait et il se sentait en état de la justifier. « Pour moi, reprit Mancio, si vous la maintenez, je la laisserai, je la ferai même si bien attaquer que vous aurez l'humiliation d'en voir la fausseté et de la désavouer en public. » Le jeune théologien ne se laissa pas déconcerter : il demanda au professeur la permission de lui exposer les raisons et les autorités sur lesquelles reposait son opinion, et, quand il l'eut fait, il le pria de ne pas l'empêcher de proclamer une doctrine si glorieuse pour la Mère de Dieu. Le dominicain se rendit, il signa toutes les thèses, promettant de remplir en auxiliaire, même pour celle-là, son rôle de président.

La soutenance montra que Suarez n'avait pas eu trop de confiance en la solidité de sa doctrine et en la protection de la Reine des sciences. Devant un auditoire que la hardiesse des thèses, la réputation du jeune théologien et la curiosité excitée par ce début des Jésuites, avaient attiré plus nombreux que d'habitude, il exposa et défendit sa doctrine avec tant d'érudition, de pénétration, de présence d'esprit, et en même temps avec tant de bonne grâce et de modestie, qu'il s'attira l'admiration et les sympathies de toute l'assemblée. Dans la suite, les annalistes du collège se félicitaient de ce que, grâce à Suarez, le premier acte, soutenu par la Compagnie dans cette célèbre université, avait réalisé un idéal dont tous les autres devraient chercher à se rapprocher, et aussi de ce que le premier succès qui avait manifesté sur ce théâtre la science du nouvel ordre, avait en même temps

révélé un nouveau titre de Marie à l'admiration et à l'amour des hommes (1).

16. — Au mois d'août 1570, Suarez terminait son cours régulier de théologie : il avait à ce moment vingt-deux ans et demi d'âge et six ans de vie religieuse. Après tout ce qui a été dit, il serait superflu de s'étendre sur le fruit qu'il avait retiré de ces quatre années d'études ; mais il est intéressant d'en recueillir quelques indices dans les rapports officiels de ses supérieurs. Ainsi, dès sa première année de théologie, en janvier 1567, le recteur du collège, Pero Sanchez, envoyant au général des informations sur tous les religieux de la maison, disait de Suarez :

« Il a du talent, de la vertu et de la santé (2). »

Deux ans plus tard, en 1569, son nouveau recteur, le Père Martin Gutierrez, le qualifiait ainsi :

« Bon sujet et de talent, santé moyenne, aptitudes pour l'enseignement (3). »

Vers la même époque, le Père Gil Gonzalez écrivait, après avoir fait la visite de la province de Castille :

« Parmi nos jeunes religieux qui étudient actuellement, ceux qu'il serait le plus avantageux de pousser plus avant dans les études et qu'on pourrait ensuite appliquer à l'enseignement de la philosophie sont Jean Atienza, François Suarez, Jean Rodriguez, Grégoire de Valencia, Bartolomé Perez, Antoine Gutierrez (4). »

Par ces mots, Gil Gonzalez recommandait d'achever par des études spéciales, au sortir de la théologie, la formation des jeunes gens de talent, ou, selon son expression énergique qui se rencontre fréquemment à cette époque, de les *consommer*, de les

(1) Descamps, P. I, c. xvi. — Sartolo, l. I, c. xv.

(2 « Es abil y virtuoso y tiene salud ». La même formule était employée pour Gregorio de Valencia. — En tête de la liste du personnel, l'humble recteur qui la rédigeait ajoutait à son propre nom cette observation : « Celui-ci a grand besoin d'être recommandé par Votre Paternité à la miséricorde de Notre-Seigneur et il n'est pas bon pour l'emploi qu'il occupe. » — Arch. centr. S. J., *Castellana brev.* 1559-1576 et *Hisp. Epist.* 1567. *Catal.*

(3) « Buena abilidad y letras, mediana salud, talento para lector. » — *Ibid. Catal.* 1569.

(4) Gil Gonzalez, *Visita de la Provincia de Castilla.* — Arch. centr. S. J. *Catal.*

finir, consumar. Il ne faisait par là que pousser à l'observation des Constitutions de saint Ignace : « Les études de théologie, y est-il dit, dureront six ans. Les quatre premières années, on entendra l'explication de toutes les matières du cours ; les deux autres, on repassera, et ceux qui doivent être promus au doctorat achèveront de soutenir les actes requis (1). » On comprend de quelle utilité devaient être, pour des jeunes gens de talent, ces deux années, pendant lesquelles, préparés par de sérieuses études, ils approfondissaient les connaissances acquises, fixaient leurs doctrines, les complétaient par l'érudition ecclésiastique, se livraient à des recherches personnelles, ou s'adonnaient aux sciences le mieux en harmonie avec leurs aptitudes et leurs goûts. Celui qui obtenait ces studieux loisirs s'appelait en Espagne *Pasante* ou Répétiteur, parce que, en général, il était chargé de présider et de diriger les répétitions et argumentations de ceux qui suivaient encore le cours. Ces *Pasantes* sont rares sur les catalogues, la pénurie d'hommes obligeant trop souvent à jeter avant l'heure dans la vie active tous ceux qui avaient terminé les études communes. Les supérieurs majeurs s'en plaignaient : c'était sacrifier l'avenir au présent et parfois manquer à des engagements. Ainsi, le général Aquaviva écrivait plus tard au provincial de Castille :

« Le collège de Salamanque a, par une fondation, contracté l'obligation d'entretenir trois *pasantes :* il faut y tenir ; c'est un devoir de conscience et de plus il en résultera de très grands avantages pour la province (2). »

Mais la tyrannie des besoins locaux et urgents entravait d'ordinaire les meilleures volontés.

Elle les entravait souvent aussi dans l'observation d'un autre principe directif de saint Ignace, qui n'est, en somme, et de là vient sa valeur, qu'un axiome de bon sens. Aquaviva le rappelait en ces termes à un supérieur :

« Voici un point de la plus haute importance pour le bien général et

(1) *Constit. Soc. Jesu*, p. IV, c. xv, 3. — *Ratio Studiorum :* Institutio eorum qui per biennium privato studio theologiam repetunt...

(2) Epistolæ generalium. Aquaviva à Gaspar de Vegas, provincial de Castille, 19 juillet 1611. — Arch. centr. S. J. *Cast. Ep. gen.* 1603-12.

le bon emploi des sujets ; la raison même d'ailleurs nous fait une loi de le mettre en pratique. C'est d'appliquer chacun aux études qui répondent le mieux à ses aptitudes et à son talent. Vous le faites, continuez toujours ; agir autrement serait une faute. Il faudrait même, en bonne règle, le faire dès le commencement du cours, aussitôt qu'on découvre les aptitudes de chacun, et plus tôt même, si plus tôt on les découvrait ; et alors il faudrait dire clairement à nos étudiants ce qu'on attend d'eux, puis leur donner le moyen de le réaliser (1). »

Il n'était pas difficile de discerner comment ce principe devait être appliqué à la direction de Suarez, après les succès éclatants de ses études de philosophie et de théologie. Ses aptitudes cependant n'étaient pas exclusives. Quelques années plus tard, quand il n'avait pas encore trente ans, elles étaient signalées en ces termes par son supérieur :

« Remarquablement doué pour l'enseignement de la philosophie et de la théologie et pour le gouvernement. »

Un peu plus tard encore, son signalement moral était ainsi tracé :

« Éminent par le talent, la rectitude du jugement, la science et la prudence ; très heureuse nature, aptitudes pour l'enseignement, la composition d'ouvrages et pour tous les ministères où on l'emploiera (2). »

Malgré ces multiples talents, les supérieurs de Suarez ne songèrent, ni alors ni dans la suite, à l'engager dans une autre carrière que celle de l'étude et de l'enseignement ; lui-même ne parut jamais désirer autre chose. On sentait et il sentait qu'il était doué spécialement pour cela et que partout ailleurs, fît-il très bien, il ferait moins bien.

On ne crut même pas, en dépit de sa jeunesse, qu'il eût besoin, avant d'être appliqué à l'enseignement, de compléter sa préparation par les études spéciales dont nous avons parlé. De fait, des fonctions lui furent assignées qui ont pu induire tel de ses biographes à le regarder comme *pasante*, mais qui, en réalité,

(88) Epist. gener. — Aquaviva à Pedro Villalva, 1er déc. 1586. — Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. gen.* 1585-88.

(89) « Talento muy bueno para leer artes y theologia y para gobierno. » — « Aventajado en ingenio, juicio y letras y prudencia ; muy buen natural ; talento para leer y imprimir y para los ministerios en que le pusieren. » — Arch. centr. S. J., *Castell. Catalogi trienn.* 1577 et 1597.

convenaient plutôt à un professeur expérimenté qu'à un débutant et surtout qu'à un stagiaire. On venait de réunir à Salamanque un groupe de jeunes religieux de talent, qui, entrés dans la Compagnie après avoir étudié en diverses facultés, et plusieurs pris les grades, devaient en peu de temps compléter leurs études. Il s'agissait de leur faire rapidement revoir plus à fond ce qu'ils avaient déjà appris et voir ce qu'ils n'avaient pas encore étudié. Suarez fut chargé de leur rendre, pendant un an, pour la philosophie, ce service difficile et laborieux (1). Mais avant de commencer, il dut consacrer quelques semaines à des devoirs d'un tout autre genre.

17. — Son père était mort six mois auparavant ; le recteur de Grenade écrivait au général à la date du 29 mars 1570 :

« Il a plu à Notre-Seigneur de retirer de ce monde le licencié Toledo, emporté par une *modorra*, maladie qui fait mourir beaucoup de monde dans cette cité (2). »

Un papier de Pedro Vazquez, oncle de Suarez, donne la date exacte :

« Gaspar de Toledo (qu'il repose en paix), est mort le dimanche matin 5 mars 1570 ; il a été enterré au monastère de Monseigneur saint François dans la chapelle de ses ancêtres (3). »

Une phrase du même document nous renseigne sur la mort de la mère :

« Il a laissé pour fils légitimes de lui et de Doña Antonia Vazquez, ma sœur, déjà morte le 9 octobre au matin 1567, huit enfants, quatre garçons et quatre filles, Jean Vazquez de Toledo, l'aîné, âgé de vingt-trois ans, François Suarez âgé de vingt-deux ans, religieux de la Compagnie, etc... »

Privés de leurs parents, ces jeunes gens et ces jeunes filles avaient besoin de conseils pour choisir un état de vie. De plus, la terrible révolte des Maures, soulevés en 1568, venait de leur créer de graves embarras de fortune. Les campagnes avaient été dévastées, en particulier le domaine patrimonial de La Zubia.

(1) Descamps, P. II, c. II. — Sartolo, l. II, c. I.

(2) Lettre du P. Plaça à Fr. de Borgia, Grenade, 29 mars 1570. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1570.

(3) Cité par Descamps, P. I, c. XVIII.

« Tel est le mal qu'ont fait les Maures dans ce royaume, écrivait-on de Grenade, que les héritages et les domaines n'ont à présent que très peu de valeur. » — « Les rebelles viennent encore maintenant porter l'incendie et le pillage jusqu'aux abords de la ville (1). »

Les supérieurs de Suarez jugèrent donc que sa présence était nécessaire à Grenade. « Ce soir à la nuit, nous est arrivé le Frère François Suarez, fils du licencié Toledo, envoyé pour mettre ordre à ses affaires », lit-on dans une lettre du Père Plaza, datée de Grenade, 30 septembre 1570. Et dans une autre du 30 novembre suivant, il est dit: « Le Frère François Suarez, fils du licencié Toledo, a passé ici tout le mois dernier (octobre) et la moitié du mois courant (novembre) ; il était venu de Salamanque pour régler avec ses frères le partage de la succession (2). »

Ces questions d'héritage étaient délicates et laborieuses pour les religieux. Incontestable était leur droit de prendre ce qui leur revenait et de l'employer en bonnes œuvres. De plus, ils voyaient combien grande était la gêne des maisons de la Compagnie et leur affection les portait à les secourir. Mais les familles, appuyées par l'opinion publique, cherchaient bien souvent à retenir la part de l'héritier qui avait quitté le monde. De là beaucoup de difficultés, de récriminations et de griefs. Un an plus tard, le recteur de Grenade écrivait:

« Je souhaite ardemment que Votre Paternité porte remède, en Espagne, à ces misères des successions. C'est là dessus surtout que s'appuie le monde pour justifier la guerre qu'il nous fait et il faut avouer qu'ici et ailleurs nous y avons donné lieu. Des procureurs et des recteurs, ne tenant compte que de leur droit et de l'indigence de leur collège, ont voulu régler ces affaires en toute rigueur. Aussi ai-je éprouvé une grande joie en voyant de quelle modération a usé le Père Porres dans le recouvrement des héritages de François Suarez et du fils de Martin Dias. C'est que, si nous voulons faire tomber cette réputation de cupidité qu'on nous a faite, il est indispensable de nous montrer très désintéressés. Avec Martin Dias, de qui on pouvait attendre quatre ou cinq mille ducats, on a transigé à huit cents, et avec l'abbé de Santa Fé (oncle de Suarez et exécuteur testa-

(1) P. Plaça à Fr. de Borgia. Grenade, 10 mai, 14 nov. 1569, 27 janv. 1570. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1569-70.

(2) P. Plaça à Fr. de Borgia. Grenade, 29 mars 1570, 30 nov. 1570. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1570.

mentaire), de qui on pouvait attendre deux mille ducats, on a transigé à quatre cents (1). »

En effet, le biographe Descamps relate que Suarez donna trois cent cinquante ducats au collège de Grenade ; les cinquante autres servirent sans doute à défrayer celui de Salamanque des dépenses de son voyage.

Toutefois, pendant le séjour de Suarez à Grenade, ces arrangements de fortune ne purent que se préparer : ils se conclurent seulement un an après. A la date du 3 septembre 1571, par acte fait à Burgos, le provincial de Castille, Gil Gonzalez Davila, autorisait le jeune religieux à renoncer à ses droits de succession. En vertu de cette permisssion, Suarez donnait lui-même, de Ségovie, le 3 novembre suivant, procuration au Père François de Porres pour faire, en son nom, la renonciation par laquelle il transférait à son frère aîné, Jean Vazquez de Toledo, tous ses droits aux héritages paternel et maternel, ainsi qu'aux patronages sur des bénéfices et chapelles. Le Père de Porres faisait cette renonciation à la date du 10 décembre 1571 et le 15 il donnait quittance à l'abbé de Santa Fé de la somme réservée (2).

Suarez écrira plus tard, en traitant de l'obligation du religieux de renoncer à ses biens, les lignes suivantes :

« En principe, il faut observer le conseil donné par Notre-Seigneur de distribuer ses biens aux pauvres et non aux parents ; parfois cependant il vaut mieux s'en écarter. Il en est ainsi dans les deux cas suivants : d'abord, et cette raison naît de la force même des choses, quand les parents ont besoin d'être aidés ; en second lieu, mais ce n'est là qu'une raison secondaire et accidentelle, quand il paraît opportun de prévenir des scandales, des contentions, des inimitiés, fruits ordinaires de ces questions d'intérêt (3). »

Ces sages principes justifient pleinement Suarez. Il pensa, et ses supérieurs pensèrent aussi, qu'il convenait de dédommager le frère aîné des épreuves de fortune qu'il venait de traverser, pour le mettre en état de mieux soutenir le rang de la famille. Cela

(1) P. Navarro à Fr. de Borgia. Grenade, 4 janv. 1572. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.*

(2) Descamps, P. I, c. XIX.

(3) Suarez, *Tractatus de Religione Societatis Jesu*, l. V, c. IV, n° 4.

convenait si bien, en effet, que, malgré ce que fit à ce moment et plus tard le religieux, ses parents, à peu près ruinés par la guerre des Maures, restèrent dans un état pénible de gêne et de déchéance matérielle.

18. — Cet oncle maternel de Suarez, dont il vient d'être fait mention, le Dr Don Pedro Vazquez de Utiel, *Abad mayor* de Santa Fé, chanoine de Grenade, proviseur et vicaire général de cet archevêché et de celui de Tolède, visiteur général de celui de Santiago, trésorier et administrateur des biens de l'Inquisition, avait ajouté à tous ces titres celui de recteur de l'université de Grenade. Cette dignité, élective d'année en année, lui fut conférée six fois de 1549 à 1579 (1). En bon oncle et en homme du métier, il s'intéressait tout particulièrement aux études de François Suarez. Sachant quel en avait été le succès à Salamanque, il voulut avoir la satisfaction de le constater lui-même et de le faire constater par les concitoyens du jeune théologien. Un acte de théologie, soutenu dans la salle de l'université, serait l'occasion d'un nouveau triomphe. Le recteur du collège ne voulut ni contrarier ce désir de la famille, partagé d'ailleurs par sa communauté, ni paraître se défier du talent de son hôte, qui dès lors n'avait qu'à se prêter de bonne grâce à cette brillante corvée. L'abbé de Santa Fé invita l'archevêque de Grenade, l'illustre D. Pedro Guerrero, à présider cet acte. Le prélat, ami des Suarez de Toledo, protecteur dévoué de la Compagnie dont il avait connu à Trente les premiers Pères, fondateur du collège de Grenade, accepta l'invitation.

L'acte fut soutenu avec la même science, la même aisance, la même modestie qu'à Salamanque. L'archevêque s'excusa aimablement de l'avoir présidé, alors, disait-il, que le soutenant était digne lui-même de présider partout de pareilles solennités. Après la séance, il recommanda aux Pères de prendre grand soin de ce jeune religieux, parce qu'il serait une des colonnes les plus fermes de l'Église ; et, le serrant paternellement dans ses bras, il l'exhorta à consacrer généreusement à la gloire de Dieu, à l'hon-

(1) Montells y Nadal, *Historia de la Universidad de Granada*, cap. III. Lista de los señores Rectores.

neur de son ordre et de son pays, le talent qu'il avait reçu. Faut-il avec les biographes attribuer les paroles du prélat à une inspiration prophétique? Nous ne saurions l'affirmer aussi vite : mais, vraie prophétie, ou simple présage, elles se sont réalisées, et c'est l'important (1).

Les éloges et les applaudissements n'empêchaient pas Suarez de s'occuper de ce qui l'avait ramené auprès de sa famille. Ses conseils aidèrent ses frères et sœurs à prendre un état de vie. L'aînée des jeunes filles contracta ce mariage avec Don Juan de Trillo, dont il a été parlé au début de cette histoire. Les trois autres se sentaient appelées à la vie religieuse : elles entrèrent bientôt au couvent de Sainte-Paule de Grenade, de l'ordre des Hiéronymites. Le frère aîné, Don Juan Vazquez de Toledo, se maria avec sa cousine Doña Antonia Vazquez de Gumiel : nous verrons plus tard le premier fils né de ce mariage entrer dans la Compagnie, à Salamanque, comme l'avait fait son oncle.

Restait le plus jeune frère, Gaspar de Toledo, alors âgé de douze à treize ans, enfant, si nous en jugeons par les quelques faits de sa vie qui nous ont été conservés, d'une grande noblesse d'âme et d'un cœur tout épris de Dieu. Son frère le prit avec lui et lui fit continuer ses études à Salamanque. Trois ans après, il eut la joie de le voir entrer dans la Compagnie. Le livre des admissions de Salamanque porte la mention suivante :

« *Le Frère Gaspar de Toledo, né à Grenade, a été admis dans ce collège par ordre du Père maître Balthazar Alvarez, vice-provincial de Castille. Il a subi l'examen en faisant une explication qui lui avait été indiquée. Ayant vu l'extrait des Constitutions et des Bulles et ne se trouvant lié par aucun empêchement, il s'est déclaré prêt à se conformer à tout ce que demande notre vocation. Il est entré le 27 septembre 1573. — Signé : Gaspar de Toledo-Astete.* »

En marge, cette note ajoutée plus tard : « *Il fut bientôt envoyé à Medina del Campo. C'était le frère du Père François*

(99) Descamps, P. I, c. XVIII. — Nous regrettons de ne pouvoir appuyer ce récit du biographe par aucun document contemporain.

Suarez, qui l'amena de Grenade en 1571 et qui fut son professeur de philosophie à Ségovie (1). »

Ces derniers mots autorisent à croire que Suarez, envoyé, un an après, de Salamanque à Ségovie pour enseigner la philosophie, y amena son frère Gaspar et lui fit suivre, avant qu'il entrât dans la Compagnie, le cours dont il était chargé. De fait, de Ségovie, à la date du 14 mars 1572, Gaspar donnait par procuration à son oncle, l'abbé de Santa Fé, tout pouvoir pour renoncer en son nom, en faveur du frère aîné Don Juan, à ses droits de succession : renonciation que l'abbé de Santa Fé n'effectua à Grenade que le 5 août 1574. Mais la procuration, antérieure de deux ans, avait été donnée par Gaspar avant que son âge permît de l'admettre au noviciat : preuve qu'il avait déjà une volonté bien vaillante et bien ferme de se consacrer à Dieu (2). Caché désormais dans la vie obscure des étudiants de la Compagnie, nous ne le retrouverons qu'au moment d'une mort prématurée, digne en tout de sa généreuse adolescence.

19. — François Suarez avait donc quitté Grenade qu'il ne devait jamais plus revoir, qu'il parut même dans la suite désirer ne plus revoir. Sept ans après, le Père Jean Suarez, de nouveau provincial de Castille, écrivait au général :

« Le Père Garcia de Alarcon, visiteur d'Andalousie, m'informe que par ordre de Votre Paternité, le Père Enrique Lopez doit revenir dans notre province et il me demande, pour prendre sa place, le Père François Ribera, ou le Père Miguel Marcos, ou le Père François Suarez. Je les ai sondés tous les trois pour voir si cette destination leur serait agréable. Ils se sont montrés prêts à tout ce que l'obéissance leur demandera, mais n'ont témoigné pour l'Andalousie ni désir ni inclination. Je vais donc proposer le Père Jean de Montemayor (3). »

Plus tard, en 1608, Suarez pressé par Pedro de Castro, arche-

(1) Salamanca, Biblioteca de la Universidad. *Primero libro antiguo de los que... han sido recebidos...* La note ajoutée en marge commet une légère erreur de date pour la venue de l'adolescent à Salamanque ; ce fut à la fin de 1570 et non en 1571.

(2) Descamps, P. I, c. XIX.

(3) Jean Suarez à Everard Mercurian. Valladolid, 4 avril 1579. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1579.

vêque de Grenade, de se rendre auprès de lui, s'excusera en alléguant diverses raisons et ajoutera enfin :

« De plus, pour tout dire à Votre Seigneurie, les motifs naturels qu'Elle fait valoir pour me ramener dans mon pays, m'en éloignent au contraire. Je ne puis me résoudre à voir de mes yeux certaines choses auxquelles il ne m'est pas possible de porter remède ; et en restant loin, je m'épargne des désagrèments, que, sur place, je ne pourrais guère éviter. »

Allusion sans doute à quelque fait, concernant sa famille, qui nous est inconnu (1).

On voit combien Suarez avait dégagé son cœur de tout ce qu'il avait laissé dans le monde. Un incident montra à cette époque qu'il n'était pas moins détaché de tout ce qui aurait pu, dans la vie religieuse même, lui rendre quelque chose de ce qu'il avait quitté. Revenu à Salamanque, il donnait tous ses soins aux élèves d'élite qui lui avaient été confiés. Or il y avait dans la cité un religieux, qui, sorti de la Compagnie, où il avait été très lié avec Suarez, était entré dans un autre ordre. Il vint voir son ancien ami, lui serra la main avec affection, lui parla de la Compagnie avec beaucoup d'estime et d'admiration, le félicita d'y avoir persévéré. Mais cette première visite fut suivie d'une autre bien différente. Quelques-uns des nouveaux confrères du religieux infidèle eurent connaissance de sa liaison avec Suarez, dont ils connaissaient aussi le talent : ils voulurent se servir de lui pour attirer à leur communauté un sujet d'une si grande distinction. Le négociateur trop complaisant revint voir le jeune jésuite, le combla d'éloges, lui dit avec quelle admiration on parlait de lui dans son couvent, et enfin le pressa ouvertement de faire ce qu'il avait fait lui-même et de passer dans un ordre où on tiendrait mieux compte de sa valeur : il lui promettait que, grâce à de puissantes influences, ou lui ferait obtenir bientôt la chaire de *Prima* à la Faculté de théologie de l'université. Suarez fixa sur le mauvais conseiller un regard sévère et lui dit : « Je prie votre Révérence de se rappeler ce qu'elle me disait il y a peu de jours. Comment peut-elle changer si vite de personnage ? » Ces paroles et le ton

(1) Lettre de Suarez à Pedro de Castro, archevêq. de Grenade, Coïmbre, 2 juin 1608. Grenade, Archives du *Sacro Monte*.)

dont elles furent prononcées, firent comprendre au tentateur qu'il n'avait qu'à se retirer (1).

A toutes les preuves déjà données par Suarez de son attachement à sa vocation ce trait ajoute peu de chose : il nous peint du moins les mœurs de ce monde de lettrés qui peuplaient les universités. La chaire de Prime à Salamanque, c'était, pour un religieux voué à l'enseignement, le comble des honneurs, quelque chose comme le siège archiépiscopal de Tolède pour un ecclésiastique ambitieux. Un auteur espagnol de nos jours écrit fort justement :

« Aujourd'hui nous avons de la peine à nous faire une idée de ce qu'était, au XVI[e] siècle, la chaire de Prime de Salamanque ou d'Alcala. Alors la théologie était regardée comme la reine des sciences; elle était étudiée, surtout en Espagne, avec passion. Aux discussions théologiques accourait, de tous les rangs les plus élevés de la société, un auditoire distingué, savant, enthousiaste, comme aujourd'hui à la réception d'un académicien ou aux plus intéressantes représentations de nos théâtres. Les plus illustres universités se disputaient avec acharnement un bon professeur de théologie. Elles allaient le chercher, s'il le fallait, sans se laisser arrêter par le point d'honneur national, dans les pays étrangers. Les rois et leurs conseils, les évêques et leurs chapitres recouraient dans leurs doutes à ce maître de la science sacrée. Et telle était la considération dont il se trouvait entouré, que, dans ses rêves dorés les plus brillants, la jeunesse studieuse n'entrevoyait rien de plus beau qu'une chaire de Prime dans quelque université telle que Salamanque et Alcala, rien qui s'offrît encore au-delà à ses plus vastes ambitions (2). »

Ce rêve doré ne fut jamais celui de Suarez et son ambition se porta toujours plus haut que la plus grande chaire de *Prima* : mais si elle s'était arrêtée là, elle aurait eu dans la suite de quoi pleinement se rassasier.

(1) Descamps, P. I, c. XIX.

(2) *Historia de la Compañia de Jesús en la Asistencia de España*, por el P. Antonio Astrain, d. l. m. C., l. II, c. VIII.